



HAL
open science

Le complexe de Noé ou l'imaginaire aménageur. Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles : phase II

Yves Chalas, Henry Torgue

► To cite this version:

Yves Chalas, Henry Torgue. Le complexe de Noé ou l'imaginaire aménageur. Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles : phase II. [Rapport de recherche] CEPS. 1987, 200 p. hal-01517039

HAL Id: hal-01517039

<https://hal.science/hal-01517039v1>

Submitted on 7 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE COMPLEXE DE NOE

ou l'imaginaire aménageur

(Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles : phase II)

Contrat M.R.U. 84 31431
Mairie d'Echirolles

CHALAS Yves
TORGUE Henry

Décembre 1987





LE COMPLEXE DE NOE

ou l'imaginaire aménageur

(Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles : phase II)

Le travail de recherche documentaire
a été effectué par Françoise TERENCE

"Le rêve est plus fort que l'expérience"

Gaston BACHELARD

S O M M A I R E

LABORATOIRE CRESSON-EUTERPE
 URA CNRS 1263
 ÉCOLE D'ARCHITECTURE
 10, galerie des Baladins - 38100 GRENOBLE
 Tél. 76.33.00.08

	page
INTRODUCTION	8
<hr/>	
. La deuxième phase d'une recherche	8
. Le dossier	9
. Les professionnels de la ville	10
. Plan	11
. Le Complexe de Noé	13
 1. FIGURES DE L'HABITER	 16
<hr/>	
1.1. L'uniforme urbain	24
1.2. La mémoire rurale	25
1.3. Le cadre bâti	28
1.4. Hiérarchie des quartiers	32
1.5. La socialité	33
1.6. Les équipements et la gestion	36
1.7. La question du centre	38
 2. REACTIONS	 40
<hr/>	
2.1. Echos	41
2.1.1. Originalité de la rencontre entre une équipe municipale et une problématique sur l'imaginaire	41
2.1.2. Le discours banal et l'idéologie du "petit"	43
2.1.3. La liberté d'habiter	47
2.1.4. Spécificité locale ou généralité "banlieue" ?	47
2.1.5. La chance d'une expression : les gens parlent	48
2.1.6. La diffusion du rapport "La ville latente"	51

2.2. Aménager et Communiquer	53
2.2.1. L'utopie et les crottes de chien	53
2.2.2. Les relations avec la population	56
2.3. Poursuivre le travail	62
2.3.1. Débat Recherche/Opérationnel	62
2.3.2. Pistes pour le prolongement de l'étude	71
3. LA VILLE ECLATEE	76
<hr/>	
3.1. Un imaginaire schizomorphe	76
3.2. Exemples	78
3.3. Les couples d'oppositions	89
3.4. Vérités, limites et simulacres	91
4. BESOIN ET BONHEUR	95
<hr/>	
4.1. Le taudis à l'origine	95
4.2. L'autonomie de l'habiter	101
4.2.1. La déviation urbaine	102
4.2.2. L'impossible satisfaction	105
4.3. Besoin, Norme, Désir et Urbanisme	110
5. HABITER ARCHAÏQUE ET MODERNITE ARCHITECTURALE	128
<hr/>	
5.1. L'ignorance et l'imaginaire	132
5.1.1. L'ignorance	132
5.1.2. L'imaginaire	138
5.2. La nostalgie et l'inhabitable	143
5.2.1. Avant ?	143
5.2.2. La routine	149
5.2.3. Le désir d'être	155
5.2.4. L'inhabitable	173

6. HETEROGENEITE URBAINE ET UNITE SYMBOLIQUE	178
<hr/>	
6.1. L'urbanité en miettes	178
6.2. Le projet d'unité	181
6.3. La symbolique opérationnelle	189
CONCLUSION	194
<hr/>	
BIBLIOGRAPHIE	198

I N T R O D U C T I O N

. La deuxième phase d'une recherche

Dans la première phase de cette recherche nous avons porté notre attention sur l'usage de l'espace (1). Une question nous était posée par les praticiens de l'urbanisme : celle de l'accueil réservé par les habitants aux espaces proposés par les politiques publiques d'aménagement et de travaux d'architecture. Nous nous intéressons maintenant à ceux-là mêmes qui nous ont posé cette question : les professionnels de la ville. Quelle idée se font-ils de la ville et des usagers, quels principes régissent leurs projets d'architecture, quel rôle attribuent-ils à la consultation et à la participation des habitants ? Bref, nous nous interrogeons dans cette deuxième partie de notre recherche sur la logique qui sous-tend la production de l'espace, et cela à partir d'un terrain précis d'observation et d'analyse : la ville d'Echirolles dans l'agglomération grenobloise.

Il ne s'agit donc pas pour nous d'étudier seulement pour elle-même et en elle-même la pratique urbanistique échirolloise, mais à travers elle de ressaisir les préoccupations qui structurent le travail urbanistique ou architectural aujourd'hui. En effet, les professionnels de la ville à Echirolles ne sont pas des êtres singuliers et solitaires, coupés du reste du monde et des milieux de l'urbanisme. Pour une très grande part, leurs interrogations restent celles de leurs confrères d'autres municipalités, ou installés en cabinets d'études privés. En d'autres termes, Echirolles peut servir d'exemple ou de support à une recherche sur le sens des pratiques urbanistiques, et c'est à cette fin que nous utilisons les différents dossiers qu'elle nous a fournis ainsi que les entretiens que nous avons passés avec les responsables de son urbanisme.

(1) - CHALAS (Y.), TORQUE (H.) La ville latente. Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles, E.S.U. Grenoble, Octobre 1981

Plus qu'un essai de réponse à une demande émanant d'une municipalité et de ses responsables en matière d'urbanisme, il s'est agi d'élaborer en commun, dans une sorte "d'implication réciproque" recherche urbaine/urbanistique, une problématique, un objet et une réflexion sur la ville. Les chercheurs se devaient d'écouter et de comprendre les préoccupations urbanistiques, quitte à oublier, pour un temps, les discours par trop "culturalistes" et toujours "sur" la ville, et réciproquement, les professionnels de la ville devaient s'ouvrir aux approches de la recherche urbaine, et pour cela admettre que l'urgence n'est ni le seul ni le meilleur guide pour une prise de conscience à long terme des questions urbaines.

. Le dossier

Ainsi, la constitution de notre "plan d'observation", de notre "dossier d'analyse" en a découlé. Nous avons opté pour une composition feuilletée ou à plusieurs niveaux de ce dossier, allant du strict objet d'étude jusqu'à la prise en compte de considérations plus générales, afin de permettre différents éclairages sur la question qui nous intéresse, à savoir l'imaginaire des professionnels de la ville. Notre dossier d'enquête se compose donc :

- de retranscriptions d'entretiens passés auprès des élus et techniciens de la ville d'Echirolles, dont témoigne notamment le chapitre 2 ;
- d'un large échantillon de comptes-rendus de séances de la commission d'urbanisme de la ville d'Echirolles ;
- de documents, plaquettes de publicité, affiches, bordereaux d'informations produits par la ville d'Echirolles à propos de son urbanisme, son action sur les quartiers, la voirie, ses projets d'animations et de participation des usagers à de grandes réalisations ;
- de rapports d'études élaborés par l'A.U.R.G. (Agence d'Urbanisme de la Région Grenobloise) pour le compte d'Echirolles, datés d'avril 1983 et de novembre 1985 ;

- du numéro spécial de la revue "Urbanisme" - n°210, octobre-novembre 85, qui consacre un large dossier au "cas" Echirolles ;

- du Journal municipal d'Echirolles, soit l'ensemble des numéros depuis 1982 dans lesquels apparaissent régulièrement sous forme d'articles ou de chroniques les préoccupations urbanistiques de la commune ;

- Enfin, il faut ajouter en quelque sorte à ce dossier tout l'apparat critique, c'est à dire l'ensemble des références bibliographiques qui de près ou de loin ont trait aux questions d'urbanisme et permettent de mieux exploiter, par comparaison et confrontation, les données empiriques obtenues par enregistrements ou à travers différents documents écrits.

. Les professionnels de la ville

Mais qu'entendons-nous par "professionnels de la ville" ? Sur le terrain qui nous occupe, ce sont tous ceux qui par leur métier font la ville d'Echirolles, à des degrés de responsabilité différents et avec des spécialisations diverses, et qui ont bien voulu s'asseoir autour de la table du Conseil Municipal pour parler avec nous d'urbanisme, des représentations de la ville, des usages et des habitants.

L'expression "professionnels de la ville" recouvre par conséquent tout un ensemble de fonctions et de statuts, de rôles et de titres, plus ou moins bien définis d'ailleurs et plus ou moins hiérarchisés, qui va du politique au technicien en passant par le plasticien, et qui a pour mission de construire, de gérer, d'organiser et d'aménager la ville d'Echirolles. Ainsi, tout au long de notre analyse nous emploierons indifféremment plusieurs autres termes à la place de l'appellation "professionnels de la ville", mais toujours dans le même sens général et générique de cette dernière. Urbaniste, architecte, élu, technicien de la ville, opérationnel, responsable de l'urbanisme, aménageur, tous sont ce que nous appelons des "professionnels de la ville" et remplacent très souvent dans le texte cette expression première.

Qu'est-ce donc que cet imaginaire professionnel ? Est-il si différent de l'imaginaire du simple amateur de ville qu'est l'utilisateur ordinaire, non spécialiste, l'habitant quelconque ? Oui, dans la mesure où la ville est pour le professionnel, à la différence de l'amateur, avant tout un souci permanent, ensuite une constante projection dans l'avenir, et surtout quelque chose sur lequel, pense-t-il, il peut agir, avoir quelque influence ou maîtrise, contrairement à l'utilisateur qui, lui, garde le sentiment, quelle que soit la bonne volonté du professionnel à le faire participer, de n'être qu'un spectateur passif, voir même impuissant devant la ville qui inexorablement se transforme.

Il y a certes des ponts, des passages et des adéquations entre professionnels de la ville et usagers, mais ce ne sont pas ceux que désignent les professionnels, opérationnels ou politiques. Ainsi, ce n'est pas à travers la technique, dans la recherche d'informations propres à adapter la technique du bâtiment aux pratiques d'habiter, qu'urbanisme et usage se rejoignent. C'est bien plus grâce à des registres ou des éléments qui n'apparaissent pas directement ou explicitement dans le discours urbanistique - comme le désir ou le symbolique - que le courant passe quelquefois entre responsables et habitants de la ville. Ou bien les ponts ne sont pas les mêmes, ou bien ils sont parcourus différemment. Il en va ainsi des besoins. L'urbaniste dit répondre aux besoins; l'utilisateur ne dément pas, il reconnaît ce mérite à l'urbaniste. Mais, alors que l'urbaniste voit dans la satisfaction des besoins un bonheur possible, et même une utopie, l'utilisateur, lui, ne voit somme toute qu'une base, qu'un seuil, non pas un point d'arrivée, mais un point de départ, un minimum à partir duquel seulement la vie devient possible.

. Plan

Les besoins, avons-nous dit ; mais il n'y a pas que cela dans l'imaginaire des professionnels de la ville. En fait, trois axes, trois préoccupations focalisent l'imaginaire urbanistique : les besoins, les archaïsmes et l'hétérogénéité. Nous consacrerons un

chapitre entier à chacun de ces thèmes. Cela commence au chapitre 4 intitulé "Besoin-Bonheur". Il y est question de besoins bien sûr, mais également de tout ce chapelet de notions qui accompagnent une telle problématique, tels les aspirations, la demande, le désir, la norme et le symbolique, et il y sera analysée la position de l'urbanisme par rapport à toutes ces facettes dérivées du besoin.

Le chapitre 5, intitulé "Habiter archaïque et modernité architecturale", traite de ce que l'urbanisme considère comme surannés et rétrogrades dans les pratiques d'habiter comme par exemple le sentiment nostalgique de l'habitant pour le passé ou encore son indifférence à l'égard des problèmes urgents de politique urbaine.

Au chapitre 6, "Hétérogénéité urbaine et unité symbolique", apparaît la troisième préoccupation fondamentale de l'urbaniste : la fragmentation de la ville, la dissension, la dispersion individuelle et sociale qu'il s'attache à traiter - oh surprise ! - par le symbolique et non par la technique comme on aurait pu le croire à travers ses discours modernistes plaidant pour une urbanité transparente et lisible.

Mais avant ces trois derniers chapitres, il y en a trois autres, tout aussi capitaux pour la compréhension de l'imaginaire urbanistique. Le premier, Chapitre 1, "Figures de l'habiter", est un résumé des principaux résultats obtenus dans la première phase de cette recherche qui concernait l'imaginaire habitant. Rappel utile car il sera fait souvent référence au cours des chapitres suivants au point de vue des habitants, notamment pour mieux situer celui des professionnels de la ville.

Le Chapitre 2, dit des "Réactions" est précisément l'enregistrement des réactions des professionnels de la ville vis à vis de l'imaginaire habitant et de ses différentes figures.

Le chapitre 3 enfin, intitulé "La ville éclatée", nomme l'imaginaire urbanistique comme un "imaginaire schizomorphe", c'est à dire un imaginaire de la séparation, de la distinction et de la transparence et tâche d'en expliquer les principales raisons.

. Le Complexe de Noé

Nous en venons maintenant à l'explicitation du titre apparemment énigmatique de ce rapport de recherche : "Le complexe de Noé". Pourquoi "complexe" et pourquoi "Noé" ?

On l'aura remarqué, les trois axes qui structurent ou trament l'imaginaire urbanistique, l'idée ou la représentation de la ville que se font les professionnels, les spécialistes de l'aménagement, sont fondés sur des antinomies, des dialectiques ; ce sont des "couples d'oppositions" : Besoin-Bonheur, Archaïsme-Modernité, Hétérogénéité-Unité. Et toutes ces oppositions, ces dialectiques, spécifiquement schizomorphes, ne sont pas sans rapport les unes avec les autres. En fait, elles constituent un complexe. Ou plutôt elles sont révélatrices, elles sont l'expression d'un complexe, au sens psychologique du terme, que nous pouvons nommer : "Complexe de Noé".

Un complexe, nous apprend la psychologie ou la psychanalyse, naît d'une interdiction. Et par là même, un complexe est une attirance, un penchant, un appel irrésistible. D'être en-dessous ou pour le moins éloigné d'une chose désirée suscite en l'homme un complexe. Par exemple le complexe d'Oedipe. Ou rivalité et mimétisme à la fois du fils par rapport au père dans le désir de la mère. Faire comme le père, autant que le père, plus que le père, mieux que le père, tel est le fondement du complexe d'Oedipe ; et cette logique oedipienne nous signale celle de tout complexe : être irrévocablement enclin à faire comme ou plus que le héros mythologique, tous les héros mythologiques, car il n'y a pas qu'Oedipe dans l'âme humaine. L'esprit et les tourments de l'homme ne se réduisent pas à la tragédie de Sophocle. Bachelard, entre autres, nous en avertit. Il y a selon

lui, à côté du complexe d'Oedipe, d'autres complexes tout aussi forts et déterminants, comme par exemple le complexe de Prométhée ou le complexe d'Empédocle (2). Ainsi, vouloir le savoir, qui est symbolisé par le feu que détiennent les dieux, vouloir savoir autant que nos maîtres, et plus que nos maîtres, relève du complexe de Prométhée. Etre irrésistiblement attiré par le feu, attribuer à l'incendie la vertu de purification et de renouvellement, mêler la vie et la mort dans le brasier, définissent le complexe d'Empédocle qui choisit de mourir dans le feu en se jetant dans le fond d'un volcan en fusion.

Dans cette même perspective donc, ouverte par Freud et amplifiée par Bachelard, nous nous proposons d'appeler "Complexe de Noé", cette propension à vouloir sauver, construire ou produire la ville contre les eaux de toutes sortes de chaos qui menacent de l'anéantir. En effet, que dit la légende de Noé ? Deux éléments sont importants, deux termes fondent cette mythologie : le Déluge et l'Arche. Ils forment un couple d'opposés. L'Arche, ce bâtiment, ce navire est construit par Noé pour s'opposer aux eaux chaotiques du Déluge qui détruiront toute création, toute vie. De la même manière, pour l'aménageur, l'urbaniste et autres professionnels de la ville, les trois axes principaux par lesquels ils appréhendent la réalité urbaine - soit : la misère du besoin, la régression dans l'archaïsme de la nostalgie et de l'ignorance, ainsi que la dislocation, la dispersion et la dérive que représente l'hétérogénéité urbaine, tant spatiale que sociale - sont les eaux du désordre et du chaos qui menacent sans cesse de submerger la ville et, par là, de mettre en cause son existence même. C'est, par conséquent, contre ces eaux dévastatrices du besoin, de l'archaïsme et de l'hétérogénéité que les professionnels travaillent et véritablement luttent de manière

(2) - BACHELARD (G.) La Psychanalyse du feu. Gallimard, 1949.
Il y a également le complexe de Novalis et le complexe d'Hoffman, complexes suscités selon Bachelard par le seul mais très important élément symbolique que représente le feu.

constante en dressant leurs Arches d'ordre, d'organisation et de lien, c'est à dire une architecture essentiellement fondée - comme nous nous attacherons à le montrer - sur la satisfaction des besoins, bien évidemment, mais aussi, et de manière tout aussi déterminante, sur le refus de l'usage nostalgique et insouciant de la ville par ses habitants, ainsi que sur la recherche permanente de l'unité symbolique.

Bâtiments et navires se confondent dans l'imaginaire architectural. Le Corbusier le répétait si souvent. Ce qui signifie bien que dans la vision de la ville et du monde de tout aménageur, les eaux, c'est à dire le vide, le désordre ou la table rase, constituent la donnée primordiale. Pour tout aménageur, le néant architectural et urbanistique est toujours menaçant sinon premier. Dans son esprit, tout reste toujours à faire dans la ville et pour la ville, un peu comme Noé face à l'imminence du Déluge. "Tout est à faire ! Tâche immense !" comme l'aurait dit Le Corbusier, ou encore : "Mon devoir à moi, ma recherche, c'est d'essayer de mettre cet homme d'aujourd'hui hors du malheur, hors de la catastrophe" (3). L'auteur, Hubert Damisch, qui rappelle ces propos de Le Corbusier, souligne ainsi, selon nous, cette tension propre à l'imaginaire aménageur qui, tel un Noé, perçoit le monde à travers deux filtres principaux : "la catastrophe imminente" et "les moyens de conjurer celle-ci". D'ailleurs pour cet auteur, l'Arche de Noé reste le modèle de l'architecture moderne. Il écrit : "Et que proposait, en effet, l'Arche de Noé, sinon le modèle d'une "machine à habiter" au sens où l'entendra Le Corbusier : une machine en principe parfaitement adaptée à sa fonction, en même temps qu'un modèle dont il est inutile de souligner la parenté avec celui du paquebot qui nourrira l'imagination des maîtres de la modernité, à commencer par Le Corbusier lui-même, lequel n'hésitera pas à y reconnaître, à l'instar de l'arche de la Bible, l'instrument ou le symptôme d'une "régénération"". Régénération : mot-clé pour comprendre l'esprit aménageur, autre nom de ce que nous appelons Complexe de Noé.

(3) - DAMISCH (H.) L'Arche de Noé, in Critique, n°476 - 477, Janvier, Février 1987, p. 16, 18 et 20

1. FIGURES DE L'HABITER

Ce premier chapitre voudrait témoigner d'une rencontre, exceptionnelle à plus d'un titre, entre une municipalité préoccupée par l'identité communale, la Mission de la Recherche Urbaine, soucieuse de favoriser des travaux en prise avec le pragmatique, et l'Equipe de Sociologie Urbaine dont un secteur de recherche concerne directement la micro-sociologie de l'imaginaire (1).

A l'origine de ce travail, s'est trouvée une double préoccupation de la part des responsables de l'urbanisme de la commune d'Echirolles, ville de 50 000 habitants environ, située dans l'agglomération de Grenoble :

- d'une part le souci de ne pas se cantonner à une approche politique, gestionnaire ou technique dans le domaine de la qualité de l'environnement public, mais d'ouvrir le terrain propre de leur ville à une réflexion transversale de type sociologique ;

(1) - Il s'agit ici du résumé de la première partie du rapport de cette recherche : Yves CHALAS et Henry TORQUE : La ville latente. Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles. op. cit.

- d'autre part, une série de problèmes concrets, spécifiquement liés à une commune fortement diversifiée dont il est difficile de saisir les multiples modes de perception de l'espace pour les habitants eux-mêmes. Au fil des rencontres tenues entre responsables échirollois et chercheurs, la priorité de ces problèmes a évolué, mais ils s'articulent tous autour de quelques thèmes : y a-t-il une identité échirolloise ? Comment se précisent pour les habitants les notions de "quartier", "banlieue", "ville", les limites communales ? Existe-t-il une sensibilité à la qualité de l'environnement public, à la gestion de ce domaine ? La signalétique urbaine est-elle adaptée aux pratiques ? Et enfin, un peu à part parce qu'il fait l'objet d'un souci politique de première importance, le centre-ville. En effet, toute la commune se compose d'un ensemble de zones assez fortement diversifiées dans leur apparence physique, du village traditionnel à la Villeneuve, en passant par la cité ouvrière, un quartier résidentiel ou encore la cité type HLM ; au centre géographique du territoire communal, un vaste espace non-construit pourrait éventuellement devenir le futur centre-ville.

Cet ensemble de préoccupations, clairement définies de la part des responsables, rencontrait les perspectives de notre équipe qui s'intéresse à l'imaginaire tant en ce qui concerne les pratiques sociales elles-mêmes, qu'au niveau de la méthodologie spécifique de ce domaine de la recherche. Pour nous, il s'est agi de mettre à jour, dans la complexité d'un terrain précis, les éléments explicites ou latents de la réalité imaginaire d'Echirolles, dans ses multiples expressions ; saisir les diverses échelles de perception et d'appropriation de l'espace, tel qu'il est vécu dans la commune par les habitants. Chacun d'eux, selon des clivages à mettre à jour (âge, sexe, nationalité, activité professionnelle ou autre, quartier d'habitation, type de logement, ancienneté dans la commune, degré d'intégration sociale et d'implication dans la vie municipale, etc...) développe des discours et pratiques qui témoignent d'un découpage particulier de l'espace, d'une saisie plus ou moins appropriée des zones qu'il délimite et de l'attribution à chacune d'elles d'une polarité (hostile, accueillante, publique, privée, collective, transitoire, etc...). Ainsi se mettent à jour plusieurs Echirolles imaginaires tels qu'ils sont vus et vécus par les habitants, et qui recoupent ou non les quartiers physiques et les limites administratives.

Envisagé ainsi, l'imaginaire ne peut être réduit à une simple coloration de pratiques qui auraient leur authenticité en deçà de lui. Il est au coeur même de la dynamique sociale, là où se fonde le rapport au monde, dans la trame sensorielle, psychologique et anthropologique qui décrit dans le jeu de ses nuances, nos modes relationnels à l'espace et au temps. C'est donc bien à une recherche de type opérationnel que nous étions confrontés, même si notre propos n'était pas de déboucher sur un modèle d'action pratique directement utilisable par les tenants du politique.

x x

x

Pour recueillir la "parole habitante" et en rendre compte, il n'importe pas d'aboutir à une quantification d'opinions plus ou moins stéréotypées, mais plutôt de tenter la mise à jour, sur un plan qualitatif, des types de rapports imaginaires à l'oeuvre, en analysant pour chacun les termes de la problématique. Les difficultés d'un tel recueil d'informations sont essentiellement de deux ordres : d'une part, il ne faut pas dicter un champ de vocabulaire aux personnes rencontrées, ni interroger en dehors de leur domaine de verbalisation, et d'autre part, il faut que les éléments recueillis témoignent bien de la réalité imaginaire quotidienne des habitants, sachant que celle-ci ne franchit en fait que rarement le seuil de la parole, au moins sous cette forme.

Il fallait donc trouver un guide d'entretien qui tienne compte de la disparité territoriale de la commune, et qui permette à la fois un questionnaire sur les attitudes effectives et un questionnement sur les images en actes. Nous avons retenu le principe d'un album de photographies pour organiser les interviews.

En choisissant l'image visuelle comme déclencheur de parole, on n'acquiert pas pour autant la neutralité. Celle-ci d'ailleurs, ne peut engendrer que le silence car toute question, quels que soient sa forme et son respect de l'interlocuteur, provoque la réponse, crée une situation singulière,

inhabituelle, où l'interviewé accepte pour un temps de formuler ce que, peut-être, il n'aurait jamais dit sans cette provocation-stimulation. Plus encore, lorsque les réponses souhaitées visent à décrire une parole peu claire, tentent de découvrir la face cachée de l'idéologie, la méthode d'interrogation doit comporter à la fois un axe autour duquel peut se raccrocher le sujet et une souplesse suffisante pour ne pas perdre les traces larvaires ou fragiles de la parole diffuse.

Les photographies nous ont apporté ces deux éléments : l'album se présente comme une visite des différents secteurs d'Echirolles, l'enchaînement des photos créant le liant nécessaire en cas de blocage, et d'autre part, en proposant l'interrogation sur l'espace par la vue, au sens le plus familier de sa perception, il y avait au niveau de chaque photo plusieurs lectures possibles qui ouvraient le champ des commentaires des interviewés. L'enquête devient alors un miroir de conversation qui adopte le champ de réponse choisi par la personne regardant les photos. De plus, pour permettre la connaissance des attitudes et pratiques effectives, cette visite photographique est émaillée de questions directes qui se retrouvent d'une interview à une autre. Dans les types de paroles produits à partir des photos, les projections imaginaires et les pratiques des lieux se mêlent sans cesse. La difficulté de l'enquête est de respecter cette apparente confusion tout en essayant d'obtenir la plus grande clarté dans le domaine de réponse choisi par l'interviewé.

L'album photographique a donc été organisé en tenant compte de deux critères :

1. Tenter une sélection des photos exhaustives des différents espaces visuels présents dans la commune ;
2. Organiser cette sélection de manière à permettre des réponses sur les diverses activités ou situations des habitants (habitat, travail, loisirs, etc...).

Sans entrer ici dans un débat sur la nature inductrice des 40 photographies retenues, on peut noter qu'elles ont joué le rôle exact que l'on attendait d'elles : provoquer chez l'observateur un commentaire sur sa

vision propre du lieu qu'il superposait à chaque photo. Ainsi, plusieurs photos d'un même quartier, sous des angles différents, ont permis de mesurer la part inductrice du support photographique et de le réduire à un rôle nécessaire mais limité de déclencheur d'images mentales.

C'est en ce sens que nous pouvons parler de visite exhaustive d'Echirolles ; bien sûr, toutes les visions de chaque quartier ne sont pas présentes dans notre sélection, mais celle-ci permet aux interviewés de toutes les évoquer, même pour signaler leur absence.

x x

x

La reconnaissance du sujet est bien évidemment le premier réflexe devant chaque photo, et aussitôt elle devient l'objet d'un commentaire. Nous avons donc retenu la séquence liée à un sujet comme unité d'information. Sans perdre de vue qui est la personne qui répond, mais sans accorder à cette variable une part déterminante, nous avons classé environ un millier de paragraphes. Chacun de ceux-ci se présente comme unité de réponse homogène ; sa longueur varie d'un mot à un long commentaire, se stabilisant le plus souvent entre une et trois phrases.

La classification de ces unités d'information a suivi logiquement en son début une répartition selon les photos : 40 rubriques donc, auxquelles s'ajoutaient des commentaires plus généraux, classés à part. A partir de là, a commencé la phase d'interprétation qui, dans le cas présent, n'est rien d'autre qu'une organisation particulière de ces paroles habitantes. Sans reprendre l'intégralité fastidieuse des commentaires sur chaque photographie, il s'agit de retenir les grands domaines de la réalité échirolloise imaginaire et pratique, telle qu'elle se livre aux croisements de nos réponses.

Il ne s'agit jamais d'une répartition quantitative de la population d'Echirolles, que ni notre méthode ni la taille de l'échantillon (21 entretiens

concernant 40 personnes) ne visaient à représenter, mais de l'organisation qualitative de différentes paroles à l'oeuvre sur la ville, sans attribuer un pourcentage d'apparition à chacune. L'intérêt ici n'est pas dans les propositions de l'une par rapport aux autres, mais dans leur logique propre, que le respect du texte permet d'approcher, et dans les passerelles de l'une à l'autre, véritable innervation de la saisie d'Echirolles par ses habitants.

Il existe donc une parole habitante, souvent fugitive, mais dont le regroupement des thèmes permet de mieux mettre à jour les composantes et les articulations. Ce qui compte alors, c'est de révéler quelques aspects de la trame imaginaire en dégagant, sinon des types, du moins des figures des Echirolles imaginaires qui coexistent, s'interpénètrent ou s'affrontent, sans recouper systématiquement des individus précis : un individu peut participer de plusieurs modes du rapport imaginaire à sa ville (1). Soulignons qu'il ne s'agit pas de types psychologiques ou de catégories sociologiques, mais plus simplement d'une organisation des images selon leur logique interne en thèmes imaginaires immédiats à la vie sociale et efficaces.

Ces "figures de l'habiter", mises à jour par une enquête en un lieu précis n'ont pas valeur de généralisation. Mais en les considérant comme autant de témoignages singuliers liés à des situations dont on peut retrouver ailleurs les caractères, elles éclairent certains aspects de l'imaginaire urbain contemporain. C'est à ce titre que nous en proposons ici un résumé qui voudrait davantage faire approcher le champ décrit, qu'apparaître comme une typologie close et rigide : ces figures sont mouvantes même si elles sont effectives.

x x

x

(1) - Pour une réflexion sur les fondements de cette méthode, cf. A. PESSIN et H. TORGUE : Villes imaginaires. Editions du Champ Urbain, 1980.

Véritable leitmotiv partagé par tous les interrogés, la disparité d'Echirolles est systématiquement évoquée : contraste entre le Village et la Villeneuve, les champs et les immeubles, le passé et l'avenir en chantier.

Echirolles construit surprend : non seulement l'espace libre se rétrécit mais l'histoire récente a connu une impitoyable accélération : tout s'est passé très vite, en une génération, et ce rapport inhabituel de la vitesse entre la croissance de la ville et celle des individus est aussi une constante. Ici, la ville n'a pas apprivoisé le temps de ses habitants ; elle les a doublés, laissant certains sur place, dans l'image d'un village figé, en plongeant d'autres dans l'anonymat de l'urbain, ouvrant le plus souvent le champ des possibles où d'autres modes d'inscription et de parcours apparaissent pour ceux qui ne traversent Echirolles que temporairement.

La "question d'Echirolles" n'apparaît que très peu dans la vie quotidienne des habitants, du moins au niveau de la formulation explicite, et souvent, l'enquête a été la première occasion d'un essai de mise en forme. Dans Echirolles tel qu'il nous est rapporté, le cadre de montagne est une donnée importante. Personne n'évoque la notion de cuvette ou l'impression d'un resserrement dû aux sommets environnants. Lorsqu'ils sont mentionnés, un double rôle leur est attribué : ils donnent des repères d'orientation stables et ils sont le lieu privilégié des sorties hors de la ville ; leur vue est alors le rappel constant d'une évasion toujours possible.

Autre donnée introductive : Echirolles développe une parole démesurée sur un cadre bâti, sa croissance et ses disparités mais reste quasi muette sur le travail qu'elle abrite, et notamment sur ses industries. Il est vrai que les photos engageaient davantage sur les aspects du construit que sur le monde industriel, mais cette dimension est absente des images fortes d'Echirolles pour ses habitants.

Où se situe alors l'identité d'une ville qui ne se réfère pas à Grenoble dans un rapport d'obligation, qui est lucide sur ses disparités,

qui refuse de se décrire comme une "banlieue" (le terme n'intervient pratiquement jamais pour parler de la vie réelle), mais qui n'emploie que rarement le mot "commune" à son propre sujet ?

Pour donner des éléments de réponse à ces questions en présentant le détail des images et des idées-force recueillies, nous avons organisé un classement à double entrée : sept points regroupent des thèmes généraux et à l'intérieur de chacun, les images et récits sont agglomérés en figures. Une figure est un rassemblement cohérent d'images et de paroles réunies par un thème central qu'elles fondent et illustrent à la fois. Il s'agit là d'une procédure de présentation du champ imaginaire, qui tente de l'organiser logiquement tout en lui conservant sa fluidité et sa mouvance. Les 15 figures résumées ici ne sont pas exhaustives de l'imaginaire échirollois, et nous souhaitons que les débats et les suites de ce travail permettent de les prolonger, de les remettre en question ou d'en découvrir d'autres. Elles témoignent dans leur polyvocité d'une combinatoire imaginaire riche ; et leur ordre d'apparition n'est qu'une procédure d'écriture : elles traversent le tissu échirollois, s'entremêlent, s'agencent en modes du rapport imaginaire à la ville, se succèdent, s'affrontent et s'alternent dans l'imagination des habitants.

x x

x

1.1. L'uniforme urbain

Figure 1 : L'urbain anonyme.

"Ca pourrait être n'importe où ça. Je ne vois même pas quel quartier ça peut être. C'est un contexte qu'on trouve partout à l'heure actuelle, à Echirolles aussi bien qu'ailleurs."

Cette réflexion est révélatrice d'une tendance très partagée qui consiste à uniformiser l'espace comme une continuité sans spécificités. Ce réflexe de renvoyer à un urbain anonyme est en fait quasi permanent. Il apparaît aussi bien devant des photos de quartiers très différents que devant divers types de construction, sans que cette tendance à l'uniformisation se limite aux immeubles les plus standardisés.

L'éloignement et la méconnaissance des lieux favorisent cette réduction à l'anonymat. Celle-ci n'est d'ailleurs pas seulement faite dans une réponse-type lorsqu'il n'y a pas reconnaissance du sujet photographié. Il s'agit plutôt d'un type de lecture de l'espace qui agit dans la perception comme donnée fondamentale : la possibilité de se référer à l'uniformité est un guide d'organisation de l'espace toujours possible. Sans détail, ou sans pratique, il n'y a pas d'appropriation possible de l'espace ; seule demeure une vision première qui renvoie à une perception externe. La construction est alors le grand critère d'uniformisation qui est parfois noté comme absorbant totalement la ville dans un continuum urbain quasi abstrait.

Figure 2 : la fourmilière.

Voisine de cette équivalence généralisée, la figure 2 prend forme dans une double interrogation : y a-t-il beaucoup de monde parce qu'il y a des logements ? Ou a-t-on tant construit parce qu'il y a beaucoup de monde à loger ?

Les images liées aux insectes (ruches, fourmilières, grouillements...), comme pour la figure 1, témoignent d'une vision extérieure de l'espace. Jamais un habitant d'un quartier incriminé ne se décrit en ces termes ; il ne se voit jamais comme l'individu interchangeable que ressent le visiteur étranger, auquel manque toute l'épaisseur de la vie quotidienne à laquelle il n'a pas accès. Ce qui frappe même, d'une certaine façon, c'est l'incapacité à projeter sur ces espaces, lorsqu'ils sont réduits à leur anonymat et remplis par une masse également anonyme, les éléments qualitatifs que l'on utilisera pour décrire son propre vécu.

Ces deux figures sont exemplaires en ce sens qu'elles sont totalement abstraites : dès que l'on rentre dans la proximité de ce qu'elles décrivent globalement, elles disparaissent comme schéma imaginaire. L'urbain, c'est les autres.

1.2. La mémoire rurale

A l'opposé imaginaire des figures de l'urbain, mais non sans lien avec elles, se situent trois figures, complémentaires mais pas identiques, autour des thèmes du passé, du village et de la campagne. Les origines de la commune rejoignent des souvenirs de jeunesse et rencontrent la valorisation d'un certain rural et de la nature que développe notre époque.

Figure 3 : La Nostalgie.

Tout un ensemble d'images rassemble à la fois des éléments du passé personnel des individus et des éléments liés à la nature, autour d'une nostalgie de l'ancien temps qui renvoie à un véritable Eden échirollois. "Il y avait les escargots, les champignons, la chasse... Il n'y avait pas de politique, pas de division. Tout le monde se connaissait, tout le monde se rendait service..." Et cette figure n'est pas seulement partagée par des personnes âgées, car la situation passée évoquée n'est pas stable dans le

temps ; des générations diverses, ayant donc des références différentes à l'espace, évoquent cette figure, au moins momentanément.

Même pour des gens n'ayant pas de souvenirs d'enfance locaux, certaines images d'Echirolles ont cette faculté d'évocation qui relie à un passé personnel ou collectif. L'image première, celle par laquelle un lieu se découvre, garde une importance privilégiée. Peu importe par la suite les événements et les modifications qui altèrent le réel : la seule référence prise en compte est l'image originelle qui fonde le rapport au monde. Certes, l'acuité de celle-ci peut s'estomper, sa mémoire s'obscurcir ; mais, lorsqu'on lui en fournit l'occasion, cette figure de la nostalgie envahit pour un temps tout l'imaginaire.

Figure 4 : Le Village immobile.

La plupart des interviewés qui participent de cette figure ne sont pas dupes de l'évolution de la commune : bien sûr Echirolles est une ville, bien sûr Echirolles se situe dans la banlieue de Grenoble, mais ces deux termes, ville et banlieue, ne résument pas leur perception. Plus encore, ils ne veulent pas que ceux-ci priment. Ce qui compte c'est le village, même si des protubérances volumineuses, comme la Villeneuve, viennent le contaminer.

Cette figure de village, très présente, n'est pas seulement vécue par des anciens habitants qui auraient connu Echirolles sous cette seule forme avant l'expansion de la construction ; même des personnes implantées depuis peu d'années et habitant des nouveaux quartiers, peuvent résumer Echirolles au village. Il n'y a d'ailleurs pas superposition exacte de cette image du village et du quartier qui se désigne comme tel : dans cette figure, il s'agit bien d'un village symbolique, et c'est pour cela qu'il apparaît comme figé. Non seulement la notion recouvre une configuration physique (place, église, mairie, école, cimetière) mais encore sous-entend un système de relations de type rural assez éloigné des activités effectives.

La tranquillité est une donnée élémentaire de la figure du village, ainsi que la proximité d'un environnement "vert". Et si ce dernier aspect se relie fortement à la présente figure, il apparaît également de manière autonome dans l'imaginaire échirollois.

Figure 5 : La Campagne.

Cette figure s'inscrit tout d'abord dans l'axe classique ville/campagne, Echirolles portant les traces visibles de l'une et de l'autre. Ensuite, l'une de ses cristallisations s'effectue autour de l'évocation de la ferme, même à propos des photos très éloignées en apparence de cette image.

La ferme regroupe deux thèmes en elle : d'une part, elle est le lieu d'une vie sociale chaleureuse et intense, à une échelle de nombre proche de la communauté familiale, une famille élargie en quelque sorte, et d'autre part, elle déborde du cadre strict du logement pour mêler l'intérieur et l'extérieur : la cour de la ferme est aussi intimité publique mais qui n'évoque ni répulsion, ni curiosité malsaine.

La dialectique de l'intérieur et de l'extérieur semble au coeur de cette figure. La campagne serait l'extérieur apprivoisé ; et la ville, la réunion de multiples intérieurs. Mais pour que cette image vive, il ne faut pas trop de précisions. La campagne tient son rôle symbolique d'autant mieux qu'elle le joue discrètement. Un immeuble d'une cité ouvrière peut se faire passer pour une ferme, mais lorsqu'une photographie, prise il y a quelques années, montre effectivement des vaches devant un immeuble, les réactions évoquent davantage la curiosité urbanistique qu'elles représentent plutôt que la campagne mythifiée qui traverse l'Echirolles imaginaire : les vaches les plus réelles sont sans doute bien celles que l'on a dans sa tête.

La campagne est aussi le lieu de rattachement de la météorologie, c'est-à-dire d'une autre chronologie, parallèle, à laquelle la ville n'est

que peu sensible. Mais le cycle des saisons, le rythme de la terre, à Echirolles, appartiennent au monde du passé.

Jamais il n'y a assimilation entre espaces verts et champs : ceux-ci relèvent d'un imaginaire de la campagne, les espaces verts d'un imaginaire typiquement urbain : ils sont davantage de l'ordre du mobilier urbain nécessaire que d'une matière de rêves riche.

1.3. Le cadre bâti

Dans la visite d'Echirolles que propose l'album-photos, beaucoup d'étapes sont marquées d'un type de construction particulier. Echirolles témoigne aussi de l'évolution de l'architecture, des matériaux et des choix d'aménagement qui se sont succédés au fil de sa croissance. Une bonne part des propos recueillis concerne donc le cadre bâti, mais ne sépare pas les éléments du construit des pratiques habitantes, des rumeurs et des expériences personnelles.

La notion de "quartier" est au centre du propos : tantôt ce terme recouvre le monde extérieur dans lequel est inséré le logement, tantôt les débordements semi-publics du logement lui-même, et d'autres fois encore des mondes inconnus parce que l'on n'y habite pas mais dont on pressent la vie autonome.

La méconnaissance des quartiers que l'on n'habite pas est générale mais n'engendre pas forcément le silence. Soit il y a commentaire sur ce que la photo évoque en dehors d'une localisation précise, soit, après la désignation exacte donnée par l'enquêteur, il y a commentaire à partir du nom seulement. Se dessinent alors des images rampantes, aussi bien positives que négatives, où ressurgissent des rumeurs, des propos souterrains qui sont également très actifs dans l'imaginaire.

Figure 6 : La Verticalité.

Les comparaisons sur l'habitat ont placé ce thème de la hauteur au centre de leurs critères d'appréciation : il existe un Echirolles qui ne se mesure pas horizontalement, mais verticalement. Tout se passe comme si Echirolles possédait une structure idéale invisible à laquelle les bâtiments se conformeraient plus ou moins. Les tours, sauf pour ceux qui y vivent, sont généralement jugées trop hautes pour Echirolles, comme si elles dépassaient une norme collective latente : "On aurait vu Echirolles plus bas." Une trop grande hauteur est condamnée autant par les idées que l'on se fait de la vie à l'intérieur d'un tel immeuble que parce qu'il est ostensiblement visible. Dans cette configuration imaginaire, Echirolles se doit de rester discret, de ne pas étaler d'exubérances urbanistiques. Il y a là comme un refus du spectaculaire au profit d'une intimité "moyenne", c'est-à-dire sans excès, ni trop, ni pas assez.

Lorsque les photos montrent des maisons individuelles, il n'y a pas d'enthousiasme systématique, même de la part de leurs habitants : en aucun cas, on ne peut dire que, sur la base des témoignages recueillis, la maison privée isolée soit le modèle type du logement. Certes, il n'y a pas de rejet, mais là encore, il n'y a pas tout à fait harmonie avec une certaine idée d'Echirolles. Dans cette figure de la verticalité, un profil particulier d'habitat vient se proposer comme modèle : le "petit immeuble isolé de 4 étages", intermédiaire entre la maison individuelle et l'immeuble anonyme élevé. Ni tout à fait debout, ni couché, Echirolles est une ville qui aimerait bien s'asseoir.

Figure 7 : Le bonheur sans-gêne.

L'association de ces deux mots provient d'un constat : devant la photo d'un immeuble d'une cité ouvrière, beaucoup de réactions ont associé deux idées. La première concerne l'aspect physique des bâtiments et de l'environnement et s'attache à les juger ou à indiquer des modifications nécessaires à opérer sur les lieux. Mais, dans la plupart des cas, cet avis sur le visible

se complète d'une interrogation-réflexion sur le bonheur dans un tel cadre. Et là, apparaît toute l'ambiguïté de cette figure qui mélange un jugement se voulant rationnel et une véritable séduction qu'exerce l'apparente liberté conférée aux habitants.

Plusieurs éléments s'enchevêtrent dans cette figure. Le linge étendu aux fenêtres et visible sur la photo est un précieux indicateur des attitudes : cette pratique peut être :

- condamnée par esthétique ou par respect des règlements qui l'interdisent,
- désapprouvée mais tolérée,
- jugée obligatoire de par la configuration des lieux et sans dommage pour l'entourage,
- jalousée de pouvoir exister dans un quartier aussi permissif.

Ce qui est en cause ici, c'est l'introduction d'une zone floue entre le privé et le public, entre le familial strict et le collectif, entre l'intérieur et l'extérieur. La cour de la ferme, déjà évoquée, portait en germe cette fonction intermédiaire qui est développée ici.

Une autre photographie a permis ce même rapprochement entre le constat des négligences et le bien-être que le sans-gêne est sensé apporter : elle décrit un particulier effectuant la dépose de son moteur de voiture sur un parking de la Villeneuve. Comme pour le linge qui sèche aux fenêtres, les réactions se modulent d'une condamnation de principe évoquant les conséquences après opération (flaques d'huile, cambouis) à une compréhension complice qui fait allusion à des travaux voisins effectués dans des conditions similaires. Ici encore, l'espace transitoire relève de cette figure en permettant une appropriation temporaire du domaine public, en recevant des signes d'usure, et en étant l'objet d'un détournement (ou d'un prolongement inattendu) de l'usage. Et cette dimension est confusément ressentie comme une ouverture possible, comme une permissivité qu'il ne faudrait pas totalement rejeter, même si la morale et l'hygiène se conjuguent pour la condamner.

L'espace est aussi ce que l'on sent et ce que l'on entend. Aucun sens n'est totalement tenu à l'écart dans cette perception du réel. Pour

certain, Echirolles est plus présent dans ses odeurs industrielles que dans ses bâtiments. L'intimité avec une ville n'a pas de limites.

Figure 8 : La Ville close.

La Villeneuve apparaît comme un périmètre précis dont il faut franchir les frontières pour être soit dedans, soit dehors. Plus que dans tout autre quartier, la délimitation de l'espace est ici sans appel. La Villeneuve est perçue comme ville-immeuble ; il faut y "rentrer" ; à "l'intérieur", on est "entouré d'immeubles" ; il y a même des "portes" qui se dérobent au visiteur étranger. Et, parachevement de l'image, la silhouette de la forteresse se profile : "prison", "isolés", "fermés", "enfermés", autant de termes qui illustrent la force de cet espace clos. Même les habitants des lieux n'échappent pas à cette représentation, mais l'encerclement n'est alors pas signalé comme une contrainte, plutôt comme un repli ; c'est la ville-matricielle qui offre sa protection.

Pour les habitants, l'image première, celle de la ville close, s'estompe derrière une foule de références quotidiennes qui la capillarise dans les rapports concrets à l'espace. On est ici totalement dans une vision de l'intérieur, où le modèle du logement s'étend pour une part au domaine extérieur. A la Villeneuve, le champ intermédiaire du public au privé trouve une existence réelle. Les seuils se multiplient : pilier du garage, mezzanines, allées, coursives, ascenseurs, couloirs, autant de frontières possibles et floues. Ici plus qu'ailleurs, la déambulation physique coutumière est une des conditions de l'approvisionnement des images-force qui hantent le lieu et auxquelles ceux qui sont étrangers s'arrêtent quasi inévitablement.

Cette figure éclaire bien la dose d'inconnu, de rejet et d'insécurité dont sont l'objet les quartiers nouveaux. Le clivage ouvert/fermé ou encore intérieur/extérieur joue autant au niveau physique qu'au plan imaginaire pour la personne extérieure au quartier. Cette figure semble fondamentale dans la perception, en ce sens qu'elle modifie radicalement la

territorialité des habitants selon qu'ils incluent ou non ces espaces. Avant même de colorer la qualité des lieux (agréable, calme, peu sûr, etc...), l'imaginaire leur donne ou non droit de cité (au sens propre) dans la configuration qu'il construit de la ville.

1.4. Hiérarchie des quartiers

Figure 9 : La Moyenne.

Deux domaines se conjuguent dans la comparaison d'un quartier à l'autre : le cadre bâti et la population qui y habite. Entre ces deux pôles, se situent toutes les combinaisons : le jugement à partir des bâtiments seuls, à partir des usages qu'on en fait ou qu'on pourrait en faire, à partir de la connaissance ou de l'apparence des habitants, à partir de la seule représentation du quartier. Dans la plupart des cas, une osmose imaginaire a lieu entre le social et le construit.

Cette figure de la comparaison est aussi figure de l'apparence. Quelques signes suffisent à édifier l'image d'un quartier et à l'ancrer solidement dans la représentation. Les images recueillies alors relèvent souvent de l'imagerie la plus courante qui tranquilise en simplifiant et qui est le meilleur garant de la reproduction des stéréotypes.

Les extrêmes sont absents de la hiérarchie des quartiers : ni très riches, ni très pauvres, ils s'établissent autour d'une moyenne qui est sans doute un facteur constitutif de l'unité territoriale imaginaire. Sans entrer ici dans le détail, il faut souligner un autre point mis à jour par cette figure : il n'y a pas irréversibilité de la polarité imaginaire des quartiers. Ce qui frappe dans cette forme, **c'est à la fois** qu'elle se situe dans une frange moyenne d'évaluation, dont les excès sont gommés (ou sont reportés sur d'autres territoires, Grenoble, Meylan...) et que les cartes qu'elle permet de dresser ne sont jamais définitives : l'évolution est sous-jacente dans l'image. Il est assez rare de constater cela au niveau de la conscience

diffuse de l'espace. Sans doute, l'évolution d'Echirolles en bousculant la mémoire va-t-elle dans le sens de cette relative instabilité imaginaire, qui relie le non-fini et le modifiable.

Figure 10 : La Différence.

Tous les interviewés rencontrent la peur, en imagination ou par des expériences vécues, dans leur représentation d'Echirolles. L'autre, celui qui est différent, est aussi jugé dangereux, et sa menace pèse sur certains quartiers, de l'extérieur comme de l'intérieur. Et quasi systématiquement, l'insécurité est associée à la présence d'étrangers sur un quartier, recouvrant en fait des domaines divers : agressions proprement dites, divergences concernant les modes de vie, constat d'un monde organisé, différent et inconnu. Et lorsque celui-ci prend une certaine extension, la tentation d'une séparation physique, d'une clôture, se manifeste.

Plusieurs fois, nous avons pu observer un glissement dans les éléments du rejet des étrangers : les agressions dont ils seraient les instigateurs sont en fait davantage évoquées par ceux qui ne les fréquentent pas quotidiennement, et rentrent dans une rumeur xénophobe globale. Lorsque les populations cohabitent, ce sont les problèmes culturels liés au rythme de vie et aux mentalités qui paraissent insolubles, d'où la tendance à l'isolement. Mais lorsque celui-ci, par la force des choses, devient effectif, comme c'est le cas du fond du quartier appelé le Village 2, la zone devient interdite et se charge d'un poids imaginaire aussi traumatisant que la coexistence.

1.5. La socialité

Par ce terme, il faut entendre tout ce qui tisse la trame fine des rapports sociaux dans la vie quotidienne, tous ces micro-échanges qui établissent des réseaux de relations, qui permettent de poser son identité,

de se situer dans des groupes et fondent l'essentiel de la qualité de la vie. Sans que la question soit posée directement et sans l'intervention privilégiée de l'une ou l'autre photo, toute une dimension de la vie concrète à Echirolles s'est manifestée au fil des enquêtes au point de pouvoir être traitée à part : elle concerne précisément ces moments diffus où la vie sociale n'est pas gérée clairement par une institution, où chacun est laissé dans l'incertitude de ses rapports aux autres, sans la prise en charge d'un code de conduite explicite. Face à cette ouverture possible et souhaitée, deux figures sont apparues nettement : d'une part, la soif de contacts et son corollaire, le repli sur soi, et d'autre part, le désir d'une prise en charge de ce domaine par une animation semi-organisée.

Figure 11 : La Coquille.

Jamais, le repliement sur soi n'est présenté comme positif ; bien au contraire, l'extension et la qualité du réseau de relations apparaît nettement comme une donnée fondamentale de l'appropriation de l'espace. La qualité d'un quartier, c'est aussi la qualité des contacts de ses habitants. Et cela devient prioritaire à beaucoup : aucun cadre bâti, fut-il luxueux, ne remplace une communauté familiale solide, même dans un habitat déprécié. Mais la plupart des interviewés mentionnent - souvent avec insistance - leur solitude et leur désir d'une ouverture sociale informelle. La coquille dans laquelle on se retire et qui prend la forme du logement ne comble pas cette aspiration. L'enquête est devenue pour quelques-uns le contact, parfois cruel, de leur non-intégration.

Si le problème de la communication n'est pas spécifique à Echirolles, il y apparaît de manière très nette, et cela, dans une interrogation portant sur les rapports à la ville. L'impact de cette figure du repli et du désir de contacts sur la perception des lieux pourrait être beaucoup plus important que la place qu'il peut occuper dans une gestion classique de l'espace. Mais aucun habitant ne fait découler ce bien-être d'une configuration des lieux quelle qu'elle soit. Parfois cependant, des juxtapositions se font entre des modes de vie et tel type d'immeuble ou tel quartier. La plupart du

temps, l'aspiration, quand elle s'exprime, indique le souhait d'un déclencheur qui permette l'existence d'un rassemblement où les apparences de la socialité puissent donner formes à une vie sociale réelle. C'est à l'éclaircissement de cette zone entre l'institution autonome et le domaine privé que voudrait contribuer la figure suivante.

Figure 12 : La Place publique.

Le désir d'animation porte essentiellement sur un lieu qui permette une réunion informelle de personnes, ayant chacune son rythme propre et dont la cohérence vient précisément de cette part à demi-institutionnalisée. Un cinéma peut jouer pleinement ce rôle dans les souhaits recueillis. Il apparaît en effet comme une structure à la fois collective et anonyme, périodique mais temporaire, qui autorise la passivité ou favorise les contacts. L'église est également mentionnée dans ce même rôle. Un endroit animé est un lieu où l'on se déplace à pieds ; ce critère est à la croisée de tous les espaces de rencontres évoqués par les interviewés. Le commerce y joue un rôle mais n'est pas obligatoire ; facteur de déambulation et d'échanges, il remplit au mieux sa fonction d'animation sous la forme du marché. Les grands magasins et les hypermarchés jouent également un rôle à ce niveau, mais sur un mode secondaire ; les discours produits à leur sujet s'articulent beaucoup plus autour de la fonctionnalité.

Lorsque l'institution précise un peu trop ses structures, MJC ou foyer des jeunes par exemple, la figure de l'animation se replie et c'est à nouveau la coquille qui prévaut. L'animation professionnelle ne semble pas répondre tout à fait à l'interrogation que pose cette figure, même si les activités qu'elle propose sont jugées diverses et positives.

Le véritable problème n'est pas là. Il ne s'agit pas d'organiser mais de permettre l'incertain, de laisser un imprévu sans risque se glisser dans les trajets quotidiens, de faire se côtoyer l'habitude et l'événement. Sans la construire précisément, la présente figure tourne autour de l'image de la place publique, lieu par excellence du facultatif et du possible. Les

interviewés ont une conscience aigüe de la spécificité d'un tel endroit qu'ils ne limitent jamais à un rôle strictement fonctionnel, commercial ou administratif. Il s'agit bien ici de ce souci de permettre une socialité diffuse, où l'apparente mise en formes soit la plus discrète possible, et ne s'affiche jamais comme une lourde institution.

1.6. Les équipements et la gestion

Figure 13 : La Vie pratique.

En-deçà du rôle symbolique joué par la place publique, les nombreux lieux présentés par les photos qui concernent des services publics, des commerces ou des équipements, alimentent une rubrique vie pratique, qui décrit une certaine quotidienneté en l'abordant par le plus concret. La plupart de ces photos n'ont pas suggéré d'images fortes autour desquelles prend corps une figure motrice de la dynamique imaginaire, et c'est davantage par cohérence avec le reste de la présentation que nous dénommons figure cette rubrique.

Le magasin Carrefour est à ce titre exemplaire. Bien que pratiqué régulièrement par plus de la moitié des ménages interrogés, il acquiert dans cette enquête un statut quasi abstrait, comme s'il était l'essence de l'hyper-marché et pas seulement un territoire de la commune. Aucune photo n'a suscité autant d'opinions toutes faites. Plus encore, il n'y a pas d'avis qui échappent aux stéréotypes. C'est un peu comme si Carrefour était in-imaginable, ne donnant que des images standard. La part d'imagerie, à l'opposé des images créatrices, participe aussi au travail de l'imaginaire. Elle atteint ici son point culminant, en envahissant totalement le discours.

A l'opposé, un supermarché Casino est rattaché à une unité locale plus large, fait l'objet de pratiques familières, voire d'une relative appropriation. Casino fait corps avec son quartier et l'intégration du

commerce dans la vie locale est toujours notée comme bénéfique. Avec ses mouvements répétitifs, ses contacts épisodiques, ses déplacements rituels et son caractère de nécessité, la vie pratique permet aux habitants de vérifier leurs racines, de les établir, de les renouveler, ou de prendre conscience de leur inexistence.

Les équipements sociaux sont totalement intégrés dans la carte des pratiques au point d'être banalisés dans le discours. Leur présence dans chaque quartier fait partie du paysage familier mais ne suscite aucun développement imaginaire. De fait, il semble bien qu'il y ait une rupture profonde entre la verbalisation imaginaire, qui est ici notre matériau, et le fonctionnel. Le monde du travail, lui non plus, n'a pas fonctionné comme déclencheur d'images.

Figure 14 : Le père.

Du fait de la largeur de l'éventail de ses activités, la municipalité est parfois débordée dans ses pouvoirs réels. Il est même dit qu'elle a "acheté Echirolles" et ce raccourci est très révélateur de la responsabilité que les habitants lui reconnaissent. Dans les domaines les plus divers, jamais les seuls acteurs privés ne sont concernés, mais systématiquement - et sans préjugé positif ni négatif -, la municipalité est impliquée comme partie prenante. Il y a là une extension imaginaire du pouvoir municipal tout à fait remarquable, au point même que notre enquête ne permet pas d'indiquer d'autres partenaires, privés ou publics, dans l'espace communal. Echirolles est bien la propriété de la municipalité. D'ailleurs, ce fait est loin d'être contesté, puisque cette prérogative n'est pas usurpée mais débouche sur une gestion d'équipements très sensible dans la vie quotidienne des interviewés, y compris dans des domaines d'ordinaire fragiles, comme le problème de racisme par exemple. Cette omniprésence de l'action communale est certainement un facteur d'unité important de la ville.

Mais plus qu'une vision abstraite de la gestion, c'est la personnalité du Maire qui fonde l'action municipale. Lorsqu'il est question de

cette dernière, le terme "municipalité" est largement relégué derrière une personnalisation totale du discours. Le Maire canalise sur lui toutes les actions et toutes les responsabilités. De plus, cette cristallisation joue avec un coefficient positif très fort. La personne du Maire dépasse le seul cadre de sa fonction pour revêtir une dimension charismatique, qui condense une compréhension des autres, une autorité bienveillante et une vision supérieure des choses, qu'on lui délègue et dont lui sait gré.

Le rôle fondateur de l'Echirolles moderne lui revient (il a été élu dès après la libération) et il est, par l'histoire, unificateur des disparités communales. La coloration politique directe (Echirolles vote traditionnellement communiste) n'apparaît qu'une seule fois dans l'ensemble des interviews ; la débrouillardise et les qualités du gestionnaire priment l'idéologie.

1.7. La question du centre

Figure 15 : Le Puzzle.

Les approches de l'identité échirolloise, telles qu'elles nous sont rapportées, peuvent toutes se combiner avec la figure du puzzle, aux différents stades de sa réalisation : d'une vision totalement éclatée en morceaux anonymes à une mise en perspective d'une dynamique communale globale, toutes les étapes peuvent être retenues : pour certains, le puzzle est fait par plaques mais celles-ci ne sont pas raccordées entre elles ; d'autres imaginent une vision centrifuge de la fédération des quartiers, même si, alors, des pièces demeurent étrangères au jeu, pour d'autres encore, c'est l'atomisation qui prévaut ou la satellisation par rapport au centre grenoblois.

Un des éléments forts de l'ensemble des commentaires sur l'identité imaginaire de la ville est le doute. Doute sur l'existence d'un centre dans l'Echirolles actuel, et doute sur la capacité d'Echirolles à avoir un centre.

Devant la difficulté à repérer un centre-ville évident, se produit un changement d'échelle et l'unité glisse de la commune aux quartiers. Chacun d'eux devient espace spécifique, établissant son identité en un lieu-centre, qui joue son rôle référentiel sans difficulté mais n'équivaut jamais à un centre-ville. La ville prend alors la forme d'une fédération de quartiers qui ne se symbolise pas dans l'espace en un lieu spécifique, mais démultiplie sa centralité organisatrice en autant de pôles qu'il y a de quartiers. Dans cette configuration, aucun centre n'est fédérateur ; et chacun limite sa zone d'influence à son secteur propre. Aucun n'a alors véritablement la capacité à être pleinement centre-ville.

L'échelle peut s'inverser dans l'autre sens, et c'est alors tout le puzzle échirollois qui devient l'une des pièces du grand puzzle de l'agglomération grenobloise. Ce qui frappe, c'est qu'une fois encore, toutes les paroles sur le centre-ville ne relèvent pas d'une rationalité fonctionnelle mais sont de l'ordre du désir, du plaisir. Il y a là présence de la véritable vocation d'une ville à être ville, c'est-à-dire natures humaine et urbaine confondues pour lesquelles l'échange est au coeur de la dynamique sociale.

Le centre est à tous. Il confère à chacun son identité en conciliant toutes les oppositions et en permettant toutes les divergences. Lieu du passé et du promeneur, il rayonne dans toute la ville ses images spectaculaires, car le centre est aussi spectacle. La ville se met en scène, déploie ses groupes d'acteurs et prend plaisir à se regarder, mélangeant les catégories sociales, comme une vitrine ouverte aux jugements, aux convoitises, aux projections ou aux identifications. C'est un dosage subtil entre ces divers éléments et une imprégnation patiente du temps qui accrédite un centre-ville. Dans un parcours urbain, le centre-ville est cette zone à laquelle conduisent toutes les pancartes, sans jamais que l'une d'elles ne précise au promeneur : "c'est ici". Lorsque la règle du jeu s'inverse et que toute une ville précède son centre, quelle imagination lui faut-il pour concilier identité et pluralité, espace et temps, fonction et plaisir!

2. REACTIONS

A la suite de la publication du rapport "La ville latente", plusieurs réunions ont été tenues, ouvertes au public pour une part, et regroupant principalement des élus, des professionnels de l'aménagement et des responsables de secteurs ou d'associations.

Cette partie organise l'ensemble des réactions recueillies au fil de ces rencontres, en respectant au plus près les formulations textuelles, et en indiquant pour chacune le type d'interlocuteur : élu, opérationnel, public ou chercheur.

Plutôt que d'effectuer un commentaire indirect qui décale l'exposé de ces prises de parole, nous nous sommes consacrés ici à simplement traduire l'oral en écrit quand cela s'avérait nécessaire à la compréhension, et à dresser un sommaire synthétique qui réunit par thèmes des éléments ayant pu apparaître dans des réunions différentes. Dans certains cas, des dialogues sont donc rapportés intégralement, illustrant mieux qu'une analyse, la réalité vécue des problèmes qu'ils abordent.

2.1. Echos

2.1.1. Originalité de la rencontre entre une équipe municipale et une problématique sur l'imaginaire.

Elu :

La démarche engagée entre la ville d'Echirolles, l'E.S.U. et la M.R.U. a déjà eu des échos dans "Diagonales", mais aussi dans la presse nationale, avec un grand article de Frédéric Gaussen dans "Le Monde". Si ce n'est pas encore une volonté politique clairement élaborée, c'est déjà un souci et une ambition de la ville d'Echirolles d'essayer de mieux connaître la collectivité dont elle a la responsabilité au niveau de la gestion, en travaillant avec des chercheurs d'horizons différents. Nous voudrions que la collectivité locale puisse être un carrefour où se confrontent véritablement les expériences des gestionnaires, politiques ou pas, et les individus qui réagissent sur leurs pratiques. Ceux qui sont là pour gérer le réel doivent appliquer l'imaginaire dans leurs pratiques et dans leurs réflexions.

Pierre SANSOT dit bien dans "L'espace et son double" qu'il faudrait avoir le courage, sinon de mettre fin, du moins de mettre collectivement entre parenthèses, cette opposition souvent stérile entre le réel et l'imaginaire. De ce point de vue, la commune d'Echirolles est prête à tenter des expériences... puisqu'au bout du compte, il s'agit d'enrichir notre politique municipale.

Cette expérience est réussie et elle en appelle d'autres.

Chercheur :

Nous sommes partis d'une interrogation de la commune qui croisait plusieurs questions : la banlieue, le centre-ville, l'unité d'Echirolles sur le terrain, dans les pratiques de ses habitants, à travers son équipe municipale.

Ensuite, nous avons cherché un financement et rencontré la MRU. On réunissait donc une commune avec son regard quotidien sur les choses et un certain travail préalable fait, une administration intéressée et pouvant financer l'étude, et une équipe de recherche quasiment sur place.

Tout notre travail ne consiste jamais à prendre la place d'un travail qui peut être fait par ailleurs, mais plutôt d'analyser les choses à partir de notre angle de prise de vue habituel : celui d'une réflexion sur les images, l'imaginaire. Nous ne prétendons pas remplacer ni une étude statistique, ni une étude socio-économique, ni aucune perspective de gestion nécessaire au fonctionnement ou aux prises de décision de la commune.

Mais ce qui nous apparaît, c'est que la dimension de l'imaginaire est un des rapports essentiels de la manière dont les habitants d'une ville pratiquent leur ville, la manière dont tous les jours, ils vivent avec les rues, les immeubles, la déambulation, les services publics ou privés, etc... Nous avons essayé de recenser les manières dont les habitants peuvent imaginer la ville d'Echirolles. Lorsqu'ils y pensent, que se passe-t-il dans leur tête ? Quelles sont les images qui viennent ?

Notre axe de recherche, c'est la sociologie de l'image. Sans faire une représentation quantitative de ces images-là, nous pouvons présenter l'ensemble d'une situation telle qu'on peut la saisir au moment de l'étude. La méthode de l'album-photo couvrant tous les différents secteurs de la commune a parfaitement fonctionné, et donne accès à toutes ces images organisées en figures, qui sont présentes lorsque les habitants d'Echirolles imaginent leur ville, c'est-à-dire la pratiquent et la vivent.

Chercheur :

Il faut souligner l'importance du fait même qu'il y ait une équipe municipale qui s'intéresse à des problématiques telles que les nôtres, et qui puissent les intégrer dans ses travaux. C'est la première fois que cela nous arrivait avec cette ampleur, et cela reste assez exceptionnel.

Habituellement nous sommes un peu marginalisés dans ce domaine et considérés comme des farfelus : pas assez intellectuels pour être des théoriciens, et pas assez sur le terrain pour être pratiques. L'imaginaire était vraiment cette espèce de nébuleuse intermédiaire : ce n'est pas des idées, mais ce n'est pas non plus du concret.

En fait, cette étude montre bien que c'est du concret, et que ça peut devenir des idées. Les échanges qu'on tient sont remarquables, en ce sens qu'ils étaient impossibles il y a quelques années, n'étant pas dans la logique de nos différents secteurs d'activité.

Opérationnel :

Il faut effectivement continuer à prendre des risques et toujours anticiper. Sinon on appauvrit et on suscite encore plus le phénomène d'assistantat. Les gens viennent en réclamant d'être assistés. Ils ont vraiment des comportements de consommateurs. Une recherche comme celle-ci nous convainc qu'on a intérêt de prendre des risques.

2.1.2. Le discours banal et d'idéologie du "petit".

Elu :

Au plan de la méthode, en réalisant le travail et particulièrement les conclusions, on peut se poser plusieurs questions sur la parole que vous êtes en train de rendre aux habitants. La première : est-ce que vous restituez une parole ou est-ce que vous construisez une parole ? En ce sens que, derrière une apparente non-directivité, vous positionnez votre interlocuteur par le biais d'un catalogue-photo qui est une première construction que vous avez faite. Autrement dit, vous induisez votre interlocuteur dans une certaine optique.

Deuxièmement : en recherchant les points communs, les redondances de ce discours, n'êtes-vous pas amenés à faire ressortir comme élément fondamental un fond commun d'idéologie, qui serait un fond sous-jacent à une idéologie dominante, peu importe d'où elle vient, mais qui constitue ce qui est conscient ou inconscient, la réalité qu'on trouve-

rait un peu partout ? C'est-à-dire qu'on trouverait en fait beaucoup moins de réalités particulières qu'une sorte de dénominateur commun transcendant à la fois les classes sociales et les couches d'âge. Est-ce que vous n'avez pas choisi ce discours qui est donné ? D'autant que vous terminez sur une formule à double sens : la recherche de l'homme quelconque. Ca a fait tilt pour moi : ça m'a rappelé l'homme un peu poujadiste des années 50, un petit Italien ou un Français moyen, qu'on retrouve derrière cette parole. Vous lui donnez un autre sens, le sens du poète, le poète créateur de mythes. Mais a-t-on affaire à des mythes ? N'a-t-on pas affaire purement et simplement à un discours banal ? Et le discours banal n'est-il pas le mythe le plus profond ?

On peut préciser cet aspect idéologique : dans un certain discours, on voit réapparaître et réaffirmer le terme de "petit". L'urbanisme, c'est trop grand ; ce qui est bien, c'est ce qui est petit, ce qui est ancien ; cela rejoint toute cette idéologie diffusée par la 3e république et qui est l'idéologie radicale : un pays équilibré, c'est un pays de petits commerces, de petites exploitations, avec un petit journal et de petits bourgeois. Il y a là, manifestement, quelque chose qui est profondément ancré dans l'ensemble d'une opinion échirolloise, et qui correspondrait à une réalité profonde d'un monde français, à une réalité française.

Pour compléter, on peut regarder de près les personnes interviewées. Vous dites : "au fond, la parole, elle est celle de tout le monde ; il n'y a pas de volonté de faire un découpage socio-professionnel, le choix a été fait quasi au hasard". Mais, dans les vingt interviews, il y a une prépondérance de propriétaires. Peut-être y-a-il une coïncidence entre le discours du propriétaire et celui du "petit" ? Il y a, d'autre part, une prépondérance de gens qui sont à Echirolles depuis plus de 10 ans, et cela aussi peut avoir une incidence sur la manière de vivre les images. Et, vous l'avez dit et je le comprends, ce n'est pas une critique, vous vous adressez à des gens qui parlent français. On ne peut donc pas avoir, toute la partie de la parole ou de l'absence de parole, de ceux qui ne partagent pas la culture française.

A travers ce choix, même s'il n'est pas volontaire, n'y a-t-il pas interférences entre le type de personnes rencontrées, la nature de leur statut social et le discours qu'elles tiennent ?

Toutes ces remarques n'enlèvent rien à la richesse de ce discours, et à un certain nombre d'éléments qui sont intéressants pour le politique, mais à travers cette démarche, vous en arrivez à dire, et c'est peut-être l'aspect caricatural, je schématise volontairement, qu'au fond, peu importe l'urbanisme qu'on propose aux gens, peu importe le type de ville que l'on construit, ces gens se réapproprient leur espace en fonction de leur personnalité propre. Si on poursuivait jusqu'au bout votre démarche, on pourrait dire : pourquoi faire de l'urbanisme, pourquoi tenter de gérer une ville, en sachant que, quoi qu'on fasse, les gens en tireront un certain nombre de conséquences. Je sais que je pousse un peu votre démarche mais c'est un peu ça.

Il n'y a pas d'espace social, il y a des pratiques des espaces. Moi, je crois qu'il faut tenir les deux bouts de la chaîne : c'est-à-dire qu'on ne fera pas le bonheur des gens à travers un urbanisme de quelque nature qu'il soit, mais il faut aussi organiser l'espace urbain, de manière à permettre aux gens de briser avec un certain nombre de nostalgies.

Opérationnel :

Il y a grosso modo deux écoles : une qui dit : il faut construire mieux, faire des espaces plus beaux, ne pas minimiser le qualitatif, et une autre école qui dit que, de toute façon, quoi qu'on construise, la pratique sociale est toujours prioritaire : on a des gens heureux dans des grands ensembles et des gens malheureux dans des résidences chics!

On est vraiment au coeur des relations entre problème spatial et problème social.

Chercheur :

"Les gens s'en sortent toujours, de n'importe quel urbanisme!"

C'est la caricature de ce qui est dit dans ce rapport, mais il y a

de ça. Même dans des conditions jugées insupportables, apparaît toujours l'existence d'une vie sociale, peut-être tout à fait critique sur de nombreux plans, mais qu'il est impossible de réduire. Il y a toujours une espèce de germination qui existe et qui est un peu la marque d'une certaine humanité.

A partir de là, il y a deux attitudes possibles, qui dépassent une culpabilisation stérile : le cynisme, qui se donne les mains libres dans la mesure où les gens s'en sortent de toute façon ; ou l'exigence qui vise au contraire à plus d'ambition au niveau des expériences, en se dégageant de la "survie humaine", puisqu'une adaptation se fera et une appropriation aura lieu. Tout cela n'empêche pas l'interrogation et l'information. Mais chercher à faire des gens des urbanistes, même dans une perspective très démocratique, je ne pense pas qu'ils soient partants pour cela. On peut peut-être taxer cette attitude de poujadiste, mais il est net qu'il existe une espèce de résistance à la décision, au projet, à tout ce que l'on peut imaginer comme intervention durable dans la vie. Cet état de fait est peut-être regrettable ; il est peut-être conjoncturel à la situation politique au moment des entretiens ; on peut y déceler des permanences, et lui appliquer tout un réseau d'interprétations passionnantes, mais il ne faudrait pas le réduire, ni n'en ressortir que ses aspects jugés négatifs.

Par exemple, considérez l'importance accordée au réseau social ou relationnel. Il n'est pas simpliste, ce n'est pas seulement la famille et la télévision, mais un véritable réseau. Toute une dimension de la promenade à pied dans la ville se révèle importante. Mais demander à quelqu'un de tracer sur un plan le trajet où il voudrait se promener, et ça ne marchera pas ! C'est là où l'urbaniste et le gestionnaire sont capitaux. Non seulement, si l'on interroge les gens, celui qui répond et celui qui habitera ne sont pas forcément les mêmes, mais, de plus, le décalage entre la décision et l'usage recèle une certaine dynamique ; ce qui ne signifie pas absence d'échanges entre eux. Il y a là toute une direction de recherches à mener.

2.1.3. La liberté d'habiter.

Public :

Je me suis interrogé sur la liberté d'habiter. Qu'est-ce que ça veut dire ? Est-ce que les gens qui vivent à la Villeneuve ou ailleurs ont eu la liberté d'habiter, le choix ?

Chercheur :

On peut la comprendre dans le sens liberté d'imaginer, de s'approprier. Interdire aux gens d'aimer le "petit" parce que c'est idéologiquement mauvais, ou d'aimer la nostalgie au nom du moderne, ou de refuser le moderne parce qu'aujourd'hui, c'est le retour à la nature qui est en vogue... tout cela va contre la liberté d'habiter.

Mais en même temps, il faut se méfier du délire qui est en fait très organisé, même avec ses contradictions. Quand on a essayé de venir à bout de ces contradictions, ça a toujours donné des catastrophes! Ces contradictions sont partout, et peut-être sont-elles salutaires. La démocratie, c'est toujours ça, c'est la conciliation des contraires, l'acceptation des contraires. Alors, même au niveau de l'habiter le plus humble, au niveau du brave type qu'on pense être un abruti qui répond n'importe quoi, on s'aperçoit qu'il est poète à sa manière parce qu'il exprime une liberté d'habiter. Le plus mauvais des sociologues est celui qui méprise les braves gens!

2.1.4. Spécificité locale ou généralité "banlieue" ?

Public :

A travers la typologie des réponses, apparaît une idée qu'on reçoit comme une idée de l'imaginaire échirollois. Mais également avec cette réserve que c'est un imaginaire quelconque, non effectivement lié à une transcendance des catégories socio-professionnelles ou sociales. Est-ce que vous avez eu l'occasion de comparer avec d'autres terrains sur le plan de la méthode appliquée ou comparative ? Est-ce que vous avez constaté, à travers vos autres travaux ou une documentation existante, la spécificité de ces images échirolloises ? Sont-elles

différentes de celles des autres communes ? Y a-t-il une spécificité lisible dans cette typologie ou ne peut-on pas y voir une spécificité "banlieue" qui s'opposerait à une image "centre" ? Est-ce qu'on pourrait trouver des images analogues dans des situations très différentes ?

Opérationnel :

Est-ce que c'est n'importe quelle banlieue, n'importe quelle urbanisation, ou est-ce que c'est Echirolles ?

Moi, je le vois comme étant pour une part très Echirolles. Renchérir sur l'image du maire, de la gestion municipale, ne serait-ce que cela, c'est spécifique d'une perception locale ; le maire, par exemple, qui, il faut bien le dire, a été un ciment assez fort pour faire une espèce d'entité échirolloise.

2.1.5. La chance d'une expression : les gens parlent.

Opérationnel :

Moi, je suis un homme de terrain et je suis impliqué dans ce travail. Avant de se poser des questions sur la banalité des images, je voudrais rappeler le point de départ et les attentes qu'on avait, les grandes questions : "Mais finalement, comment les habitants se représentent-ils leur ville ? Comment la vivent-ils ? Est-ce que le centre-ville représente quelque chose pour eux ? Comment vit-on dans les différents quartiers ? Comment voit-on le béton, la Villeneuve ?"

Ce qui me paraît significatif, quelle que soit la qualité du contenu, c'est qu'on arrive à faire parler des gens, y compris des gens à Echirolles. On m'a toujours tenu un discours qui m'ennuie beaucoup et me choque : "Echirolles, c'est des prolos et des étrangers ! De toute façon, ils ne diront jamais rien sur la ville !". Et là, il est significatif de voir que les gens, on ne pouvait plus les arrêter à la limite. En lisant attentivement le compte-rendu, on s'aperçoit qu'ils ont dit plein, plein de choses. Bien sûr, il y a une part non négligeable de banalités, de lieux communs, d'idées reçues, bref d'un idéologique latent du genre qui nous préoccupe beaucoup : "toute urba-

nisation nouvelle, c'est du béton, c'est laid ; la banlieue, c'est seulement du béton!".

Mais il n'y a pas que cela. Il y a aussi des gens qui disent que la frange verte, c'est pas si mal ; il y a une diversité et, à travers cette diversité, il y a une richesse où je ne vois pas d'idéologie dominante.

Les gens parlent, et ça me renforce dans l'idée qu'on peut continuer à parler avec eux. L'avantage de cette méthode, c'est que les gens se sentaient très libres. L'album-photo, des longues interviews qui duraient entre une heure et une heure trente, ont fait que les gens qui ont accepté de jouer le jeu, même s'ils ne sont pas nombreux, ont accepté de dire des choses.

Dans la diversité de ce qui est dit, il y a une part idéologique, mais il y a aussi une richesse très prometteuse, surtout si l'on se pose la question dans l'avenir de plus de démocratie en matière de gestion municipale, d'aller plus à l'écoute des gens, d'être plus avec eux, sans faire de la démagogie ou de la social-démocratie, mais c'est révélateur de choses possibles plutôt positives.

Elu :

J'ai été très très impressionné par la richesse des interventions et de ce que disent les gens. Bien sûr, on peut discuter du caractère quelconque des paroles de l'homme de la rue. Mais ce qu'il y a déjà d'important, c'est qu'il parle et qu'on matérialise sa parole. C'est déjà extrêmement important, parce que ça nous oblige à remettre en cause nos façons de voir les choses. Et puis, ne soyons pas trop exigeant avec l'homme de la rue qui parle, parce que nous, de notre point de vue aussi bien politique que gestionnaire, nous sommes comme les autres : on fait des récits et on raconte des histoires. Et le privilège de la politique sur les autres, c'est qu'on peut réaliser nos rêves par rapport aux autres, et qu'en plus, on peut les raconter, on en a le droit, nos racontars sont officiels!

Je suis très frappé par "la ville latente". Nous, on a le droit au récit, à la limite, le droit de délirer ; il faut laisser

aux gens le droit de rêver. Sans en faire la politique de demain à Echirolles, il faut d'abord le reconnaître. C'est cela qui m'intéresse par rapport à l'exercice de nos responsabilités.

Opérationnel :

Je voudrais bien approfondir des éléments présentés dans "la ville latente" ; en allant un peu plus loin, parce que je respecte fondamentalement, par définition, ce que les gens disent et pensent. Mais comme c'est une parole directe, et aussi imaginaire, je voudrais savoir ce qui est de l'ordre de la tripe, qu'est-ce que les gens sentent vraiment dans leurs tripes, et ce qui est de l'ordre du conditionnement habituel. Ce dernier, on le connaît bien parce qu'on a une pratique très importante des réunions de quartiers où l'on entend surtout l'idéologie du pavillonnaire où l'urbanisation collective, c'est de la merde! Qu'est-ce qui est du conditionnement et de l'ordre de la rumeur publique ? On dit "la Villeneuve, c'est de la merde!" ; mais les habitants de la Villeneuve, ils ne pensent pas ça!

Elu :

La parole habitante que vous avez recueillie questionne les élus, notamment : dans quel quartier faut-il intervenir ? Faut-il faire un centre ou pas ? Par exemple, sur le quartier de la Viscose, le discours de l'intérieur et celui de l'extérieur sont complètement contradictoires. On s'aperçoit que c'est un quartier qui est plein de questions, notamment par rapport aux problèmes de réhabilitation.

Les gens ont une vue différente des quartiers, extérieure ou intérieure. Pour essayer de réhabiliter les quartiers, il faudrait quelque chose de marquant dans chacun d'eux, qui leur donnerait une image spécifique. Pour dépasser une espèce d'anonymat.

Elu :

Ce qui est manifeste, c'est que les gens ont des choses à dire, dans leur langage, dans leur imaginaire... sur leur perception de la ville. Ca, c'est la révélation concrète de "la ville latente".

2.1.6. La diffusion du rapport "La ville latente".

Opérationnel :

On a eu plusieurs coups de téléphone de la FNAC qui voulait avoir des exemplaires de "La ville latente" en dépôt. Dans le bulletin municipal, on a fait état de cette étude, et on en a mis des exemplaires à disposition à la bibliothèque de la ville. On avait envisagé de faire un résumé un peu plus manipulable, mais ça paraît impossible. Ce serait un appauvrissement. On s'est aussi posé la question de la diffusion à des gens motivés ou à des associations pour connaître leurs réactions.

Chercheur :

Il faudrait savoir ce que vous projetez comme information possible sur ce rapport, et si c'est un résumé écrit qui est le plus adapté. Ce n'est pas évident. Il s'agit d'une étude qui pose beaucoup de questions à une échelle qui n'est pas forcément l'échelle de vulgarisation.

Elu :

Connaissant les habitudes universitaires, j'avais craint que ce soit rédigé dans un jargon d'initiés. Il se trouve qu'il y a deux parties : l'une qui est très facilement accessible, et la seconde où l'on retrouve un vocabulaire sociologique. Mais je crois qu'on perdrait beaucoup à réduire la première partie à un simple exposé des figures sans exemple, car c'est à travers eux qu'on comprend mieux ce qu'elles sont. Et quant à la seconde partie, si on la résume en 4 ou 5 propositions, ça durcit votre thèse à tel point que ça la caricature.

Alors, c'est bien ça notre souci : avoir une étude qui puisse être la disposition de tout le monde mais 250 pages à lire, il faut quand même le temps! Ca vaudrait la peine qu'au moins tous les conseillers municipaux l'aient lue.

Opérationnel :

Comment peut-on transmettre les résultats de "La ville latente" à

la population ? Il faut être concret : on ne peut pas distribuer un bulletin spécial de 250 pages ! Est-ce qu'on fait un digest ? Comment exploiter ce document ? Comment le faire passer à une large population ?

Chercheur :

Avant la perspective d'une éventuelle transmission de ce document à la population, il y a une phase de préambule : comment tenir compte ou pas, au niveau de la gestion, des grandes questions formulées dans ce rapport ? On sait qu'individuellement, vous êtes perméables à ces problèmes puisque nous avons eu des échanges extrêmement riches ; mais est-ce que votre structure est perméable : comment peut-elle s'approprier et gérer les réponses qu'elle obtient à une étude qu'elle commande ? Et cela, avant de les faire suivre sur la population, ce qui peut être une manière de les évacuer. Rien ne prouve en effet, que ces résultats soient intéressants à transmettre à la population, sans vouloir les garder pour soi comme un secret.

Elu :

Nous, à l'information municipale, on s'est aperçu que l'image qu'on véhicule de la ville n'est pas tout à fait, voire totalement différente de celle qu'en ont les habitants ! Cette étude nous ouvre plein de pistes, notamment au niveau de la représentation.

2.2. Aménager et communiquer

2.2.1. L'utopie et les crottes de chien.

Elu :

Il faut qu'on arrête de dire : ne parlons pas de l'utopie, en reconnaissant que nous sommes dans l'utopie et que l'on vit en permanence avec elle. Parce que, finalement, gérer, c'est faire la part de cette utopie dont on a besoin quotidiennement, et les moyens qui nous sont débloqués un jour ou l'autre. Je crois que c'est le problème de fond. "Il faut qu'il y ait une transformation individuelle". Ce qui m'intéresse dans la gestion, c'est que ça me transforme ; et ça me transforme parce que j'ai de l'utopie à revendre ! Sinon je ne ferais pas ce boulot. Si quelqu'un est malheureux dans son boulot, c'est parce qu'il n'est plus à pieds joints dans son utopie ! L'imaginaire est complètement frustré. Ça ne met pas de côté les conditions de travail, les problèmes de salaire, le pouvoir d'achat et tout, mais on a trop mis l'accent sur un discours totalisant, sans l'individu. Or, le travail de "La ville latente", c'est de nous faire percevoir qu'il y a une autre sphère, qui est aussi du rationnel, mais qu'on a rejeté en dehors du rationnel, la sphère du sensible, de l'imaginaire.

Opérationnel :

J'aimerais faire deux ou trois remarques :

La première : on ne s'accroche pas à l'ESU comme à une bouée de sauvetage pour nous donner des recettes. La question est d'essayer objectivement, sereinement, intelligemment, de voir les conditions d'une suite possible d'un travail qui nous a paru intéressant.

La deuxième remarque porte sur l'utopie. C'est une question qui me trouble depuis des années. On ne fait rien sans elle, ce qui s'appelle rien. Ce qui continue à être difficile, c'est toujours la même logique : sitôt qu'on fait des propositions, qu'on veut avancer des trucs, on est catégorisé dans le rang des utopistes ! Moi, ce que je serai tenté de dire de temps en temps à la place, c'est : "fermons-là une minute et écoutons ce qu'on nous propose par ailleurs !".

Si le type de questions qu'on pose sur les problèmes d'urbanisme et de cadre de vie, sur les problèmes du langage et de la communication ne sont pas intéressants, autant le dire clairement. Mais s'ils sont intéressants - on sait que ce sont des problèmes difficiles -, à ce moment-là, on essaie de trouver des modalités concrètes pour bâtir une réflexion, pour bâtir une pratique, sachant quand même que ce sont des problèmes auxquels on est peu ou prou confronté et qu'on n'évitera pas. Alors, c'est vrai qu'il y a deux manières de l'aborder : attendre que ça vienne, en restant au niveau de la gestion "classique", et ce n'est pas péjoratif, au contraire, elle a ses effets, son apport, sa qualité. On continuera cette gestion à 80 ou 90 % de notre temps ; mais est-ce qu'on ne peut pas de temps en temps se distancier ? Pourquoi serait-ce aussi négatif de se balancer dans une certaine utopie pour 1 ou 5 % de notre travail ? Ça a l'air d'être un péché de se balancer sur des interrogations comme celle-ci de temps en temps. Si on n'assumait pas les problèmes de gestion communale, notre mission de gestion du quotidien, y compris les trucs au ras des paquerettes ! Mais 95 à 99 % de notre pratique, ce sont les crottes de chien, les bordures des trottoirs et beaucoup d'autres choses ! De temps en temps, parce que c'est dynamisant, positif et que ça permet d'avancer, il faut qu'on puisse se balancer peut-être dans un rêve, dans des interrogations sur le problème du langage, sur plus de démocratie, sur le cadre de vie... Il faut arrêter de tenir un discours sur la démocratie et la démocratisation dans l'architecture sans s'en donner les moyens.

Chacun peut avoir ses fantasmes sur l'utopie. Elle est toujours cette espèce d'horizon, et on passe sa vie à essayer de s'en rapprocher. Ça fait mal pour chacun. N'empêche que c'est l'expérience qu'on a et on n'en a pas d'autre.

On a fait l'expérience concrète sur un comportement de dirigeants sportifs : le discours classique, rationnel, c'est celui du bénévole qui se sacrifie, qui est ouvert aux autres, qui ne pense qu'à eux. Et puis, quand on fait une enquête et qu'on discute avec eux, on s'aperçoit qu'ils font ça pour eux, qu'ils prennent leur plaisir et en même temps, ça profite à la collectivité. On ne

sort jamais de ce découpage : si tu vis pour toi, tu ne vis pas pour les autres, et inversement. C'est ce qu'on gère tous les jours. Les gens, quand ils viennent nous voir, c'est pour qu'on règle leurs problèmes pour eux. Et finalement, c'est pareil avec l'utopie. L'utopie ou le réel. Etre réaliste ou être utopique. En fait, l'interpénétration est constante. On ne va pas tout régler du jour au lendemain, mais déjà en changeant notre façon de regarder, les choses pourraient peut-être se débloquer!

En disant tout cela, on est peut-être déjà entré dans le travail ? Je vous sou mets déjà des matériaux! (rires).

Chercheur :

Si je peux poser un regard de chercheur sur le questionnement des gestionnaires, je trouve tout à fait légitime et démocratique de continuer, malgré les échecs répétés, à se poser l'invention de la participation. Claude LEFORT qui est un grand penseur sur la démocratie, dit : "La démocratie n'est ni une vitrine, ni un discours achevé, mais une invention". Je crois que la participation reste peut-être à inventer. Il n'y a aucune doctrine qui dise ce qu'il faut faire pour qu'il y ait une bonne démocratie, mais il faut pouvoir rendre possible l'invention démocratique. Je suis de votre côté pour ne pas baisser les bras sur les problèmes de la participation, même si pourtant tout le monde a l'air de dire "c'est une tarte à la crème", ça suffit... Moi, le premier. N'importe quel chercheur touche ça comme s'il touchait un terrain glissant dans lequel il ne veut absolument pas se balancer. C'est peut-être quelque chose qui reste à inventer ou qui s'inventera.

Imaginons, ce qui n'est pas tout à fait vrai, qu'il y ait deux sphères de la représentation de la ville qui aient été approchées par "La ville latente" : une sphère informelle qui existe, dont on a essayé de mettre en place quelques traces ou figures, et une autre qui serait une vision davantage "idéologique", qui s'organise davantage avec des idées, avec une perspective d'analyse et qui serait celle des élus, des décideurs.

Où va être la participation entre ces deux aspects ? Est-ce que cela va vouloir dire la compréhension par la population de l'idéologie qui préside à sa destinée, en tentant d'avoir un vague écho qui légitimerait les décisions ? Ou, à l'inverse, est-ce que cela va signifier la prise en compte de ce genre de résultat par l'équipe municipale qui a commandité ce genre de travail ? La participation joue dans les deux sens.

On dit toujours "les gens ne parlent pas...". Mais je crois qu'on peut dire que dans "La ville latente", il y a un certain nombre d'informations que les gens donnent : comment peut-on en tenir compte ?

Entre la population et les décideurs, il y a des réseaux, des rencontres, des courants multiples, qui ne clivent pas deux groupes marqués l'un contre l'autre, ou l'un au-dessus de l'autre.

"La ville latente" pose vraiment le problème recherche/opérationnel : que peut-on faire de ce que les gens nous donnent ?

2.2.2. Les relations avec la population.

Opérationnel :

Il y a des points politiques et des pratiques techniques qui sont posés dans cette étude. Et ça me confirme l'intérêt et la richesse d'aller plus au-devant des gens, y compris sur la question :

"Comment travaillez-vous, les urbanistes ? Qu'est-ce que vous produisez, avec votre idée de faire le bonheur des gens malgré eux ?"

Effectivement, on a fait pas mal d'erreurs toutes ces dernières années, parce qu'on travaille sans filet, et qu'on n'arrive pas à entretenir un certain type de relations avec les gens ; on n'arrive pas à trouver ce lien, avec des méthodes nouvelles ou des pratiques nouvelles, qui seraient un peu à l'image de ce à quoi on parvient dans une étude comme celle-ci, mais dans un contexte très différent.

Voilà dix ans que je fais des réunions publiques et je commence à avoir de l'expérience. On vient d'en faire une série avec les associations de quartier, et bien, c'est vraiment difficile de parler un tout petit peu de comment la ville est perçue ! Parce que

les crottes de chien, on en parle! Nous n'arrivons pas à décoller de questions très localisées et très ponctuelles. C'est là que je tiens un discours très ambitieux, idéaliste, pour ne pas dire utopique, est-ce qu'on n'a pas une responsabilité en tant que collectivité locale pour élever le débat avec nos associations de quartier ?

Au moins deux soirs par semaine, on a des réunions, jamais il n'y a une vision ou même une demande sur le fonctionnement de cette ville, sur le centre-ville, sur ce qu'est la banlieue... ni une demande, ni une exigence.

Alors, premièrement, est-ce qu'on n'a pas pour rôle d'élever le débat, et, à partir de là, on peut se poser des questions : pourquoi véhicule-t-on des trucs comme "politique urbaine", "vision d'ensemble", "vie quotidienne" ? Est-ce qu'on a un rôle d'anticipation par rapport à la demande sociale ? Quelles modalités peut-on trouver pour garder ce rôle d'anticipation ou d'idéalisme, mais en même temps trouver des modalités de confrontation à la population, au sens le plus large possible, pour que ça se dialectise au fur et à mesure. Parce qu'on a vraiment l'impression que les gens s'en foutent totalement qu'on mette un arbre là, ou un banc public là. Parfois, on a des retours, mais bien après!

Par exemple, l'association générale de la Villeneuve demande à nous voir pour traiter uniquement le problème des passages-piétons. Moi, je m'interroge ; je ne dis pas qu'il ne faut pas traiter ces problèmes, mais je suis un peu surpris qu'on n'arrive pas à mettre en relation le discours que l'on tient entre nous, cette espèce de velléité de tenir tous les bouts à la fois, de faire évoluer cette ville vers quelque chose de plus agréable, de plus convivial, avec la demande sociale.

On peut nous critiquer totalement là-dessus, mais l'hypothèse est de dire : "écoutez tout le monde : si on veut vraiment parler de participation, parlons de formation et d'information. Et la collectivité locale a un rôle de responsabilité pour faire des suggestions, élever le niveau du débat, et apporter des éléments au niveau des scolaires, des associations..."

C'est peut-être très ambitieux et finalement très injuste. Peut-être que les gens n'ont pas besoin de s'élever ? n'ont pas besoin qu'on les anime s'ils ne le souhaitent pas ? Peut-être qu'ils sont bien comme ça. C'est vraiment une question de fond qu'on se pose.

Elu :

Dans les contacts avec la population, il n'y a pas que les réunions publiques ; on ne l'a pas fait jusqu'à présent, mais on peut imaginer un certain nombre de choses. Pourtant, on achoppera toujours devant ce passage de la communication individuelle à la communication collective. Et là, qu'on utilise un outil vidéo ou quoi que ce soit, on aura un mal fou pour faire en sorte que les gens parlent dans un lieu qui n'est pas un lieu familial. Car il est vain de penser qu'on puisse aller collecter un certain nombre d'informations qui supposent de prendre le temps de l'écoute. Autrement dit, la démarche démocratique est a-priori une démarche longue et lente. Elle suppose qu'on ne veuille pas précipiter les choses.

Or, nos pratiques politiques nous imposent en permanence de trancher tout de suite. Même si la réalisation a lieu six mois ou un an et demi après ! Ce qui fait que jamais on ne prend le temps d'avoir un minimum de réflexion, de sentir ce que disent les gens. Notre démocratie est forcément représentative ; on passe par des corps intermédiaires qui sont en permanence des écrans. A la fois porteurs et écrans. Autrement dit, c'est vain de rêver à la démocratie directe, même dans un certain nombre de cas.

Opérationnel :

Dans la gestion municipale, si l'on veut gagner, on a intérêt à prendre des risques. Au niveau de la démocratie, on aurait quand même intérêt à revoir nos méthodes de gestion, non seulement dans la relation avec le public, mais dans le caractère centralisateur de la gestion. C'est vrai qu'on n'arrivera pas à ce que les gens gèrent leur quartier, mais il faudrait que, s'ils ont envie d'intervenir sur leur vécu, ils en aient la possibilité. Aujourd'hui, ils ne l'ont pas. Le type qui vient nous voir en mairie, ou le maire ou un adjoint quelconque, il est limité, il est coincé.

Elu :

Ca interroge notre mode de fonctionnement, mais aussi notre mode d'information.

Elu :

En fait, on a essayé d'avancer sur ce terrain. Dans le journal municipal, on a eu un débat sur le fait d'ouvrir le journal à des gens d'un quartier, d'une association en leur disant : "vous vous exprimez". On était un peu inquiet et on a pris des risques finalement. Et on a été étonné parce que les gens se sont censurés. Les gens des associations, c'est sûr.

On en a eu la preuve, parce qu'ils ont réagi trois semaines après. En fait, on leur avait donné la parole, mais ils étaient tellement ébahis ; dans le journal municipal, ils n'ont pas osé, ils n'ont pas chargé. Mais trois semaines après, ils ont écrit une pétition ; ils avaient pris le temps du recul.

Elu :

La formule d'écrire dans le journal municipal n'est pas nécessairement bonne. Ce qui nous interpelle, c'est de savoir quel mode de relation on peut avoir avec les administrés. Si ça pose des problèmes de gestion, d'information et aussi des questions sur la manière dont on écrit ou dont on informe. Le mode d'écriture n'est pas neutre.

Chercheur :

Toute cette demande d'information n'existe-t-elle pas plutôt comme une espèce de désir d'information de la part de l'équipe municipale, plutôt qu'une demande en termes précis ?

Elu :

C'est vrai qu'elle est imprécise dans sa formulation, mais elle est réelle. Elle ne parvient pas à se formuler d'une manière précise.

Opérationnel :

Est-ce que c'est l'écrit qui est le meilleur support de notre rela-

tion avec la population ? On peut penser à beaucoup d'autres choses peut-être dix fois plus fortes que l'écrit, qu'un tract dans une boîte aux lettres.

Chercheur :

Et peut-être aussi, faut-il penser l'inverse : le trajet des informations venant des administrés.

Opérationnel :

Il nous faut instaurer de nouveaux modes de rapports pratiques et politiques avec la population. L'idée de notre campagne d'information, c'est de faire quelque chose avec les gens, de construire quelque chose avec eux. Il faudrait essayer de faire évoluer nos pratiques, pour qu'elles ne soient pas seulement des réponses à des lettres : "j'ai bien reçu votre courrier...", "je ne manquerai pas de vous tenir informé...".

Elu :

On pourrait intéresser une troupe de théâtre pour faire un scénario sur le discours échirolois.

Opérationnel :

Dans le cadre d'une campagne d'information sur l'urbanisme, certaines actions peuvent être très pédagogiques, mais d'autres peuvent prendre davantage de risques, par exemple quant à la modification de l'usage de l'espace, ou de la perversion de l'espace. Par exemple, on peut très bien décider que pendant une journée, il n'y a plus aucune voiture sur le cours Jean-Jaurès! ou utiliser tel lieu à tout autre usage, vraiment avec une vocation de provocation. L'idée est de faire que les gens se déterminent dans une situation qui les choque.

Ces techniques-là ne sont pas forcément des techniques manipulatrices, mais plutôt une manière d'engager un dialogue peut-être beaucoup plus fructueux que d'habitude... On a fait une maison de quartier, on a mis 300 000 francs d'espaces verts, mais qu'est-ce qu'on a créé comme relation dynamique dans nos rapports avec la population ?

Il ne s'agit pas de débattre tous les projets avec les gens. L'urbanisme va essayer d'anticiper à partir de son expérience professionnelle, historique, de son imaginaire à lui ; il va essayer de faire une projection du fonctionnement d'un quartier, par exemple ; parce qu'il a regardé d'autres situations analogues en essayant de prendre ce qui marche et d'éliminer ce qui marche moins bien. Il doit reprojeter quelque chose de nouveau dans un processus qui peut s'appeler expérimental.

Il n'y a pas un moment précis pour faire partager le projet à la population. C'est un processus historique qui passe par de nombreuses médiations qui associent les gens à un système beaucoup plus complexe que la simple consultation, où vraiment les gens n'ont aucun élément d'appréciation pour savoir s'il faut faire 400 ou 600 logements dans telle zone.

Il y a une évolution des relations avec la population dans les pratiques des élus et des services. Entre autres, par exemple, l'expérience de Chambéry où ils ont fait toute une fête sur une place, ce que j'appelle la perversion de l'espace. C'est une pratique parmi tant d'autres qui montre que la ville peut se faire approprier par des artistes qui mettront de la couleur, de la lumière, etc... et que les gens peuvent avoir un tout autre rapport à l'espace.

C'est une des cent ou deux cents possibilités qu'on a pour faire que, demain, les gens aient un autre rapport à la ville et au pouvoir municipal.

2.3. Poursuivre le travail

2.3.1. Débat Recherche/Opérationnel.

Elu :

Cette réunion s'inscrit dans le cadre des réflexions que nous avons les uns et les autres à propos d'une poursuite et d'un prolongement de la collaboration engagée entre la ville, l'ESU et la MRU, collaboration dont la ville se réjouit.

En tant que collectivité locale, nous avons eu divers échanges aboutissant à des idées dont on débattera tout à l'heure. Nous souhaiterions une suite du travail sur une opération qui s'intitule "Vivre sa ville", qui fait l'objet d'un financement du Ministère de l'Urbanisme. C'est une campagne de sensibilisation à caractère pédagogique sur les problèmes de l'urbanisme. Il reste à élaborer un contenu. Cette campagne pourrait avoir lieu au printemps prochain.

Par ailleurs, dans le même temps ou de façon différente, la ville d'Echirolles se propose de manifester avec la population sous la forme d'une fête, en liaison avec la vie associative, le 150e anniversaire de la commune d'Echirolles.

Chercheur :

La réunion d'aujourd'hui a pour but de faire apparaître le faisceau de préoccupations qui pourrait rencontrer notre démarche de recherche quant à une poursuite du travail.

Opérationnel :

Les débats que nous avons eus par rapport à cette poursuite montrent qu'on souhaiterait, de manières différenciées, nuancées par des sensibilités personnelles, qu'un travail se continue avec vous. Il faudra lever l'hypothèque de savoir si vous êtes d'accord, si vous vous sentez à même de continuer un travail qui pourra avoir une autre nature.

Nous avons la perspective de l'opération "Vivre sa ville",

mais après s'être penché sur le langage, l'imaginaire des habitants que vous avez rencontrés, on se demandait s'il ne serait pas intéressant de mener un travail similaire sur les décideurs, que ce soient les élus ou les techniciens. Mais avec le souci de déboucher sur un matériel qui pourrait être utilisé ou présenté au moment de la campagne "Vivre sa ville", en mai. Ce peut être un matériel du même type que "La ville latente", uniquement écrit. Mais en sachant qu'il faut se poser la question de sa diffusion, des possibilités de partager, d'échanger, sinon avec l'ensemble de la population, du moins avec ceux qui le souhaiteraient. La poursuite du travail déboucherait sur une opération concrète au printemps. Ce pourrait être un film.

Voilà un peu quel est notre état d'esprit, on a besoin de connaître votre sentiment.

Au fur et à mesure du travail sur "La ville latente", nous vous avons parlé de cette interrogation, de ce souci d'arriver à une pratique démocratique sur les problèmes de l'architecture ; une pratique un peu différente, un peu concrète et réelle.

Dans le travail pour l'opération "Vivre sa ville", sur les problèmes d'urbanisme et d'architecture, on s'aperçoit, au-delà des spécificités sociales et ethniques d'Echirolles, des difficultés en général pour informer sur ces questions : qui est réceptif à ce type de problème ? Quel langage utilise-t-on pour en parler ? Dans la campagne "Vivre sa ville", l'un des très très gros problèmes, c'est de savoir quel moyen utiliser, quel langage utiliser pour espérer toucher le maximum de gens, de classes sociales ou de classes d'âges, etc... en évitant le processus relativement classique de ne toucher que quelques catégories bien définies de la population, c'est-à-dire des militants d'associations, des gens qui, socialement et culturellement, ont accès un peu mieux que d'autres à ces problèmes.

Il faudrait donc analyser sur le passé ou sur le présent les discours et le langage que nous tenons : que ce soit l'information municipale, les discours des élus, les pratiques quotidiennes sur les problèmes de cadre de vie, d'urbanisme, d'architecture, avec tout l'aspect idéologique, culturel, imaginaire.

Deuxièmement, est-il possible d'essayer une co-production dans une espèce de lieu où, avec des gens qui assument leur responsabilité, des universitaires, des chercheurs, on débattrait des problèmes de langage, mais aussi où ils participeraient à un processus concret mené par des élus, des services, et éventuellement par des techniciens de la communication, que ce soient des services municipaux ou des collaborations extérieures. Le but serait de produire un discours et un matériel qui essayent de dépasser, et c'est très ambitieux, la traditionnelle difficulté de parler de ce genre de problèmes : urbanisme, cadre de vie, vie quotidienne, architecture. On sait qu'il y a eu beaucoup d'expériences. On sait très bien qu'on n'est jamais sorti d'une affaire, sinon de spécialistes, du moins de certaines catégories. On a beaucoup de mal à toucher d'autres catégories de population.

Dans cette veine-là, il est prématuré de dire quels seraient les matériels à fournir, mais il est probable qu'il faut s'interroger sur l'écrit, sur nos moyens pour parler de certaines choses, sur les aller-retour possibles avec la population dans ce type de débat. Il y a peut-être d'autres choses à imaginer dans une co-production entre chercheurs, collectivités locales, services et spécialistes en communications, pour arriver à expérimenter, très modestement probablement, mais à expérimenter de nouvelles formes de manifestations ayant trait à ce domaine.

Dans cet ordre d'idée, c'est vrai qu'il y a une interrogation sur l'écrit, sur ce qu'on peut raconter par l'écrit. A-priori, il y a la tentation de l'audio-visuel ; c'est vrai que c'est un support qui passe plus facilement le débat, y compris dans notre collectivité de télédistribution ; c'est un moyen de communication moderne.

Et puis, on pense à des choses d'un autre ordre, des expériences différentes d'appropriation de l'espace, des expériences pas faciles à mener mais que d'autres ont menées avec un certain succès, je crois, des expériences qui permettent aux gens de s'impliquer dans les problèmes d'espace, de vie quotidienne, d'une manière un peu différente que le traditionnel et long discours.

Chercheur :

Deux choses apparaissent, qui ont des rapports, mais ne sont pas du tout de même nature. La première est de mener une réflexion, une analyse sur les positions imaginaires des décideurs, des élus... soit à travers les images qu'ils donnent d'eux-mêmes, soit à travers la manière dont ils se représentent les choses ; c'est-à-dire soit à travers les outils qui servent à communiquer avec la population, soit à travers leur représentation personnelle de leur rôle et de l'espace.

La deuxième chose serait la construction d'un outil de communication permettant la transmission d'un projet, la réception des informations, de la parole des gens, etc... tous les échanges entre décideurs et habitants.

Ces deux choses sont, à mon avis, différentes et je ne pense pas que ce soit bien, dans un premier temps au moins, que les mêmes personnes fassent les deux. Ce serait aller trop vite, comme si on voulait trouver l'outil avant de connaître le contenu, avant de mesurer vraiment l'importance des choses à dire.

De plus, en ce qui concerne notre équipe de recherche - et ce point nous a été signifié clairement -, notre participation doit prendre la forme d'un travail de recherche et non pas d'une intervention opérationnelle ; ce qui ne l'exclut pas du projet général, mais qui fait que nous serons beaucoup moins moteurs de la partie opérationnelle que de la partie recherche.

Opérationnel :

Nous restons très attachés à l'articulation recherche et terrain. Il faut simplement comprendre que, tous les jours, nous sommes en situation de brûler les étapes ! Si on s'interroge sur l'imaginaire des décideurs ou sur comment prendre une décision, il y a en même temps des problèmes très concrets à régler. On aimerait avancer sur cette campagne "Vivre sa ville", trouver des supports, des langages. On voudrait faire le lien entre les deux.

Elu :

Cette recherche impliquée associée à la fois des chercheurs et des hommes de terrain ; est-ce que ce n'est pas envisageable ?

Chercheur :

Je crois que le meilleur intérêt de la ville d'Echirolles, quand elle utilise des chercheurs, c'est que ceux-ci demeurent effectivement ce qu'ils sont : des personnes qui font une recherche en se donnant les moyens méthodologiques pour analyser un secteur.

Pour moi, c'est très clair : si je deviens opérationnel, d'une part, je perdrai mon intérêt propre, et d'autre part, je ne pourrai remplacer ce que vous faites beaucoup mieux que moi. Il y a quand même une très nette divergence de fonctions ; ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas de collaboration possible, y compris sur des domaines opérationnels, ou vice-versa dans le domaine de la recherche, comme ce fut le cas pour "La ville latente", où vos interventions ont été tout à fait efficaces pour nous : il y avait une confrontation des champs sans mélange que je trouvais positive.

Opérationnel :

Chacun joue son rôle avec ses prérogatives. Les chercheurs jouent leur rôle, nous interrogeons, questionnons les élus, les services, les gens de communication. Tous travaillent ensemble, chacun dans son domaine, avec son approche, son statut. Mais il me semblait qu'il y avait possibilité de monter quelque chose de différent, de développer une pratique commune sans qu'on demande aux chercheurs une pratique opérationnelle ni réciproquement.

Elu :

La collaboration possible que nous avons envisagée sur l'opération "Vivre sa ville", c'était que vous soyez le regard extérieur sur le déroulement de l'opération mais avec des réponses quasiment immédiates ; pour que nous puissions corriger le tir, pour que cette campagne soit vraiment efficace. Que vous puissiez dire aux élus et aux techniciens : "voilà ce que vous avez dit, voilà ce que ça

recouvrir", ou même "le discours que vous tenez passe ou ne passe pas".

Chercheur :

Là, c'est un problème de compétences! Nous n'avons pas la capacité de faire cela, qui relève davantage du conseil en communication, voire des publicistes. Nous nous sentons incapables de guider au coup par coup une équipe municipale, de lui dire : "cette image-là ne passe pas, il vaudrait mieux la présenter comme cela, celle-ci est bien, elle marche, etc...".

Elu :

On aurait aimé un délai de réponse qui n'est pas celui habituel des équipes de recherche.

Opérationnel :

Une variante de la collaboration pourrait être de relater un processus, et à partir de cette relation, de s'interroger sur les problèmes de langage etc... Cela repose la question des délais : soit vous pouvez participer au processus, soit finalement, vous le suivez et à partir de lui, on s'interroge sur les supports, les langages, les formes, les moyens utilisés. Nous n'avons pas besoin qu'on nous ce qu'il faut faire, mais qu'on s'interroge sur ce processus.

Chercheur :

Je suis totalement d'accord sur cet aspect, mais pas pour agir sur ce processus.

Imaginons qu'un montage audio-visuel soit réalisé sur les problèmes d'urbanisme de la ville d'Echirolles pour être projeté à la population, nous pouvons participer aux réunions préparatoires parce que nous travaillons sur ce terrain, mais au même niveau que les autres intervenants. Je ne crois pas que ce soit notre rôle que d'être une espèce de miroir réfléchissant, de corriger chaque étape pour avoir un impact plus grand.

Opérationnel :

On ne sort pas de la problématique habituelle : les chercheurs restent dans leur ghetto, les observateurs restent dans le leur, et il est très difficile de trouver une relation entre eux. Moi, j'en prends acte. Je n'ai plus envie de dire des choses.

Chercheur :

Dans les dernières Assises de la Recherche, on a parlé des Boutiques de la Recherche pour essayer effectivement de briser cette coupure épistémologique entre opérationnels et chercheurs, dont on ne sait encore si elle est saine ou malsaine. A ces Boutiques de la Science, on viendrait chercher des spécialistes de certains domaines et ils s'impliqueraient ; c'est-à-dire qu'on les "mouillerait" jusqu'à un niveau d'expérimentation. Je vous comprends plutôt dans cette perspective. Vous êtes à la recherche d'un support, d'un artifice qui pose le problème d'une participation qui soit différente ou alternative à ce qu'on a fait jusqu'à présent.

En premier lieu, il faudrait savoir quel est l'imaginaire du discours que l'on tient, quelles sont les images qu'on véhicule, consciemment ou inconsciemment. Ensuite, il faudrait poser le problème du langage et du moyen, pour établir cet aller-retour de participation, qui aille assez loin dans le renvoi que peut nous donner la parole des habitants. Ce serait pour nous le stade final de l'expérimentation. Cela ouvre des problèmes de compétences, de délais, d'implications.

Comment peut-on répondre à Echirolles qui nous demande de nous impliquer, et non pas uniquement d'analyser leurs discours et de faire une réflexion sur la participation ? Pourtant, on pourrait faire une réflexion sur la participation dans la cité grecque (rires). Ce serait certainement très éclairant de chercher pourquoi il y a des problèmes de participation, comment cela se passait dans la cité antique; les communes libres, comment les gens participaient par l'intermédiaire des corporations. La participation était réelle. Peut-être qu'avec la suppression des corporations, ou leur substitution par autre chose, la population est effectivement coupée

des problèmes d'urbanisme. Il ne faut pas se couper des problèmes historiques pour comprendre pourquoi la participation ne marche pas. Mais vous nous demandez de passer presque carrément là-dessus - ce qui serait notre travail de recherche - pour expérimenter, même pas trouver, expérimenter une participation alternative! C'est difficile de répondre tout de suite.

Elu :

Mais tout le monde craint de sortir un peu de son domaine. Et en en sortant, on ne se fait pas toujours écraser, quand même!

Chercheur :

Je ne crois pas qu'il faille penser : le chercheur ne se mouille pas et les autres se mouillent. Mais il faut trouver quel est le terrain de rencontres possibles si l'on veut effectivement dépasser cette division. Il pourrait y avoir deux perspectives. L'une serait : comment faire que "La ville latente" soit autre chose qu'un rapport lu par peu de monde ? L'autre pourrait être : quelles sont les formes de travail possibles dans une équipe comme celle-ci, pour dépasser la simple production d'un discours qui vient facilement a-posteriori ?

Elu :

En effet, je crois qu'il ne faut pas évacuer trop rapidement "La ville latente". On dit que c'est un travail fait et puis on le laisse tomber... Et c'est peut-être lui, et lui tout seul, qui mérite qu'on le regarde pour essayer de lui donner un prolongement. Qu'est-ce que c'est que ce travail que vous avez effectué sur "la ville latente" ? Il montre qu'il y a une parole habitante, un imaginaire de l'habitant, un imaginaire urbain.

Notre premier travail - et c'est à nous de le faire, pas à vous - ne serait-il pas de valoriser cela déjà chez l'habitant ? Pourquoi est-ce que cela ne deviendrait pas un axe de "Vivre sa ville" ? Nous, collectivité, nous prenons cette recherche en compte et on l'intègre dans cette campagne, y compris jusqu'à dire aux gens : "Nous, on a l'habitude d'aller vous questionner sur vos projets et

d'attendre certaines réponses ; et bien, on a fait le constat qu'il y a des choses sur lesquelles on ne vous interrogeait jamais et on est partant pour en discuter".

Ce pourrait être notre objectif opérationnel, et dans le même temps, il faut à tout prix qu'on arrive avec des chercheurs, avec vous, avec qui on a des affinités, à mener des opérations plus globales, qui vous font mouiller dans une expérimentation.

Dans le même temps, nous, nous prenons en charge "La ville latente", en trouvant un support adapté, peut-être audiovisuel, pour faire connaître, reconnaître la parole habitante ; et vous, vous menez un travail dans le droit fil de "la ville latente", mais sur le langage des décideurs. Et après, il faudra bien qu'on l'utilise ensemble, qu'on essaye de trouver une stratégie qui nous permette de nous rapprocher encore plus. Tout à l'heure, les questions que les chercheurs nous posaient, sont un peu nouvelles pour nous tous. Elles nous amènent à sortir de nos domaines respectifs.

Si l'on dit par exemple "on va valoriser la parole habitante de l'échirolois", il va falloir y aller! On trouvera les techniciens ou pas, mais il faut que dans le même temps, vous, vous continuiez d'être partie prenante de cette réflexion, si vous ne voulez pas être impliqués dans la gestion. Et c'est vrai qu'on ne va pas vous mouiller dans notre gestion! Est-ce que c'est clair ?

Chercheur :

Oui et non. Une partie de ce discours est rationnel, et je la comprends, mais l'autre s'exprime par "se mouiller", "s'impliquer", "sortir du ghetto de la recherche", et j'aimerais bien savoir ce que cela veut dire!

Elu :

Ca, c'est mon imaginaire du chercheur!

Chercheur :

Je pose cette question, sans avoir de réponse a-priori. Si l'on

arrive à trouver ce que c'est, peut-être que cela me conviendra très bien, et que je me sentirai capable de le faire. Mais tant que ça reste dans une espèce de vague, je ne sens pas de concret là-dedans. Est-ce que ça veut dire par exemple qu'il faut qu'on rencontre les habitants ? qu'on envisage avec vous ce que doit être l'opération "Vivre sa ville" ? qu'on participe aux réunions ? qu'on en fasse le plan de campagne ? que l'on porte un regard critique sur cette opération, en intervenant au fur et à mesure de l'apparition des informations ? Qu'est-ce que ça veut dire à la fin ? Cela peut être tellement de choses, que tant qu'on ne les précise pas, je refuse qu'on les résume sous une appellation aussi floue que "se mouiller"!

Elu :

C'est vrai qu'on vous demande la quadrature du cercle! On voudrait avoir une recherche qui distancie les choses, qui nous permette de connaître ce que disent certains habitants, et ce que nous, on véhicule comme idées, et, en même temps, il faudrait que vous nous donniez aussi, à partir de vos réflexions, un certain nombre de propositions concrètes pour être mieux à même de répondre à des besoins qui ne sont ni exprimés ni conscients!

2.3.2. Pistes pour le prolongement de l'étude.

Elu :

Il y a plusieurs pistes pour poursuivre le travail :

- faire un travail similaire sur le langage des élus et des techniciens, c'est une piste claire et précise ;
- avoir un regard critique sur le travail en train de se réaliser et donner des réponses rapides ;
- sortir ce qui a été dit quartier par quartier et voir ce qui était des interrogations sur le futur ;
- essayer de valider cette parole, pour tester si elle ne reflète que 20 à 30 personnes ou si elle correspond à l'imaginaire de plus de gens. C'est important en ce qui concerne les questions qui ouvrent sur l'avenir, sur les questions de quartiers à réaménager.

Eventuellement, ouvrir les contradictions possibles et faire un effet d'aller-retour avec la population.

Elu (à l'adresse des chercheurs) :

Si l'on vous posait la question : comment poursuivriez-vous cette étude, et dans quelle voie ? Quelles idées premières vous viendraient et dans quelles directions continuer les investigations ?

Chercheur :

Il nous est difficile d'être directement utilitaires. En effet, notre intervention n'est pas volontariste. Echirolles n'est pas un enjeu pour nous. C'est une commune de l'agglomération grenobloise dans laquelle on vient de temps en temps, mais nous n'habitons pas ici, et nous ne sommes ni des élus ni des responsables.

Cela pour dire que s'il y a une suite, quelqu'un nous la demandera. A ce moment-là, il nous faut savoir ce qu'il veut, et mettre en place un nouveau processus de réponses précises à des questions précises. Personnellement, je ne souhaite rien de précis sur Echirolles. Mais des directions peuvent être évoquées : l'analyse du discours des élus, ou du bulletin municipal, pour éviter au besoin des interviews ; faire une analyse documentaire sur les plans d'urbanisme de l'équipe ; prendre quelques aspects de la politique urbaine et les creuser avec des interviews approfondies. On peut aborder aussi la question du centre-ville, en posant clairement l'interrogation sur lui, alors que dans "La ville latente", il n'intervient que lorsque les gens en parlent au détour de la visite d'Echirolles par l'intermédiaire des photos. Ce peut être aussi l'identité échirolloise, ou encore des points qui nous ont surpris : le plan de ville présente des coupures monstrueuses graphiquement, à des jonctions qui apparaissent, dans le discours des habitants, comme des endroits forts et vivants. Enfin, on peut aussi faire un travail sur les réactions que l'on recueille à la lecture de "La ville latente". Voilà quelques exemples de poursuites possibles, mais, pour que l'une soit choisie, il faut à la fois une demande et un financement.

Elu :

Il serait intéressant de voir si les élus et les techniciens ont la même approche des problèmes. Ca permettrait de voir ce que peut être une gestion de ville. Cela peut être du domaine de la recherche. Mais sur le niveau des débats avec la population et les moyens de communication, ce ne sont sans doute pas les chercheurs qui peuvent fournir des réponses. Ils peuvent nous aider à voir plus clair à travers les thèmes qu'on privilégie, les modèles qu'on met en avant et les formules qu'on emploie, mais après, c'est à nous de travailler par rapport aux habitants. Le questionnement de "La ville latente", on peut le formuler à notre manière en tant que gestionnaire.

Chercheur :

On peut dégager deux perspectives de poursuite du travail : la première serait de trouver un mode d'interrogation des différents discours des gestionnaires au sens large, pour essayer de dégager sur un mode voisin mais pas identique à "La ville latente" les images-clés du fonctionnement et de l'idéologie dans lesquels ils baignent, les manières dont ils envisagent la ville.

Une seconde perspective apparaît, et qui pourrait peut-être se greffer plus facilement à une opération comme "Vivre en ville" - c'est à vous d'en décider -, ce serait de faire un complément à "La ville latente" en creusant davantage des questions spécifiques. Ce pourrait être un quartier ou une préoccupation d'ordre plus général. L'intervention aurait lieu directement sur le terrain avec une méthode adaptée à la question. Au lieu de prendre comme sujet : Echirolles et ses images, on prendrait un réseau d'images précis et on essayerait de le creuser, ou encore un secteur local, l'espace du centre-ville, ou une autre préoccupation.

Elu :

Une autre piste serait que vous soyez présents au moment où les gens vont venir à notre campagne d'information, et où les élus seront là. Pour que vous puissiez apporter par la suite, un regard

complémentaire : regarder notre processus, ce qu'on porte, ce qu'on raconte, en s'interrogeant sur lui, sans participation directe à l'information.

Opérationnel :

Il nous faut être en permanence en situation de pouvoir lancer des opérations, quitte à les ajuster au fur et à mesure. Sinon, on ne fait rien du tout. Si on veut attendre d'être sûr, d'avoir mûri le discours qu'on veut tenir sur la ville, et d'avoir consulté l'Académie et l'Université, on ne fera jamais rien!

Elu :

On adresse notre demande à votre équipe de recherche comme si c'était un bureau d'études. On leur passe commande ; on leur demande de s'impliquer dans notre problématique, alors qu'ils en ont une autre par ailleurs. Ils utilisent notre terrain d'expérience comme une justification de leur problématique. Ces deux démarches ne se rencontrent pas nécessairement même si elles peuvent se rencontrer sur des points ponctuels, mais elles n'obéissent pas aux mêmes délais.

Chercheur :

"La ville latente" pose bien le problème des relations entre recherche et opérationnel : que peut-on faire de ce que la recherche donne, de ce que les gens disent à travers elle ?

Opérationnel :

Si on a quelque prétention dans le processus d'information, de sensibilisation et de concertation avec la population, la moindre des choses, c'est justement d'approfondir avec elle un certain nombre de points exploitables dans votre étude. C'est intéressant que nous, on les fasse rebondir et qu'on les débattenne avec notre population.

Par contre, ce serait bien d'avoir un regard, un contre-point sur ce qu'on raconte sur les problèmes de l'urbain et du cadre de vie, sur ce qu'on essaie de porter, ce qu'on dit dans l'information municipale, dans nos réunions publiques, etc...

Une autre piste extrêmement intéressante concerne toutes nos relations avec la population, les questions qui nous sont posées et les réponses que nous y apportons.

En sachant que les élus et les techniciens n'ont pas le même langage. La règle du jeu est quand même très claire et très respectée chez nous : le technicien est là pour proposer, pour anticiper, pour avoir des idées ; et, en dernier ressort, ce sont les élus qui décident de ce qu'on fait, de ce qu'on retient, de ce qu'on réalise.

Entre élus et techniciens, c'est moins un problème de relation ou de pouvoir qu'un problème d'images véhiculées par les uns ou par les autres.

Elu :

Je crois qu'il nous faut également porter ce débat dans notre fonctionnement à nous. Au niveau municipal, ces questions restent quand même très discrètes.

3. LA VILLE ECLATEE

3.1. Un imaginaire schizomorphe

L'imaginaire des professionnels de la ville, tel que les techniciens, les élus et les gestionnaires de la commune d'Echirolles nous ont permis de l'appréhender, est fondé sur une série de couple d'oppositions. En ce sens, l'imaginaire des professionnels de la ville peut être défini comme un imaginaire schizomorphe.

Il ne faut point voir là un jugement de valeur à connotation péjorative, et penser qu'il pourrait y avoir un imaginaire supérieur, plus élaboré, auquel architectes et urbanistes devraient faire l'effort d'accéder. Par exemple, un imaginaire de type mystique (1), caractérisé lui, à l'inverse de l'imaginaire schizomorphe, par la fusion, voire la confusion des oppositions, le remplacement de l'antithèse par l'euphémisme ou l'antiphrase, c'est à dire l'expression dans une même proposition d'une chose et de son contraire. Non, le langage des professionnels de la ville obéit à la règle de la clarté et à l'exigence de la distinction. Pour eux, il s'agit toujours de bien repérer ce qui s'oppose ou se contredit et l'exprimer haut et fort.

Par imaginaire schizomorphe donc, nous ne voulons parler ni de schizophrénie, ni de schizoïdie, au sens pathologique de ces termes, mais de propension chez les architectes et les urbanistes à privilégier ou à ne percevoir de la ville et de la vie sociale que ce qui s'oppose, s'affronte, se contredit. L'imaginaire schizomorphe n'est ni une erreur, ni une anomalie, encore moins le signe d'une carence. C'est une attitude devant le réel, un mode de pensée qui structure ce qui est perçu - faits sociaux, objets concrets, événements et phénomènes de tout ordre - selon la logique du conflit, de la lutte, de l'antinomie.

(1) - Nous employons ces termes dans le sens défini par Gilbert DURAND in "Les Structures anthropologiques de l'imaginaire", Bordas, 1969

Mais de quelles luttes s'agit-il, de quelles oppositions ? Les antinomies recherchées par les professionnels de la ville ne sont pas, pour l'essentiel, comme on aurait trop facilement tendance à le penser, d'ordre politique ou idéologique. Elles sont plutôt d'ordre thérapeutique. En d'autres termes, ce n'est pas la lutte des classes, le rapport entre dominants et dominés ou le conflit entre pouvoir et société qui focalisent l'attention des architectes et des urbanistes, qui orientent leurs actions et leurs discours. Même si de telles préoccupations restent très présentes, surtout à Echirolles, elles ne le sont cependant qu'au second plan, derrière le couple d'oppositions prioritaire à leurs yeux que représentent d'un côté la maladie ou l'insuffisance (de l'espace urbain), de l'autre le remède à apporter ou la transformation à accomplir.

Imaginaire à la fois schizomorphe et thérapeutique donc, que celui des architectes et des urbanistes, ou plus précisément imaginaire schizomorphe à vocation thérapeutique, car la ville et sa vie sociale se présentent d'abord à eux comme un ensemble de besoins à satisfaire, de manques à combler, de désirs auxquels il faut répondre, de défauts à corriger, de différenciations à rassembler, de déliaisons à éliminer, d'ignorances à éduquer, de nostalgies à combattre. Voilà ce qui, chez les professionnels de la ville, reste central, fonde leur vocation et permet de comprendre la finalité de leurs opérations.

Il n'y a jamais pour les professionnels de la ville de réalité urbaine homogène. Bâtiments, lieux publics ou voies de circulation ne peuvent avoir à leurs yeux une existence cohérente stable. Dans leur esprit, une ruine, par exemple, n'existe pas parce qu'elle témoigne d'un passé ou tout simplement parce qu'elle est belle, ou encore parce qu'elle adresse au passant certains signes de mélancolie, mais surtout parce qu'elle exprime, primo, un "défaut" : vétusté, insalubrité, archaïsme ; et, secundo, qu'elle appelle une "réfection" : rénovation, restauration, ravalement, etc. Même chose pour un terrain vague. Celui-ci n'est pas un espace de liberté pour les enfants ou de rêverie pour les adultes.

Il est, pour l'urbaniste, avant toute chose un "vide à combler". Tout objet, du plus concret au plus théorique, est ainsi coupé en deux dans la perception urbanistique du monde. Tout est dialectisé, mis en tension thérapeutique selon la logique défaut/correction, demande/réponse, manque/satisfaction, etc. Tout chez l'architecte et chez l'urbaniste appelle une analyse des dysfonctionnements et une intervention opérationnelle. Pas d'appréhension de faits ou d'objets dans le moyen terme, l'intermédiaire ou le compromis : toute chose est écartelée, distendue entre le pire et le meilleur, entre le mal enfin débusqué et le bien souhaité ou projeté. Plus que d'une simple mise en évidence ou mise en valeur des conflits, il s'agit chez les aménageurs, quels qu'ils soient, d'une lecture de la ville selon une vision binoculaire, d'une traduction de celle-ci en une multitude de termes bipolaires, négatifs et positifs. La ville n'a de signification et de vérité à leurs yeux qu'une fois soumise à ce démontage, à cette opération de décryptage divergent. Illustrons ce propos par différents exemples.

3.2. Exemples

Sur l'un des nombreux compte-rendus de la commission d'urbanisme, documents à partir desquels, entre autres (2), nous basons notre analyse, nous trouvons un texte qui précise "l'esprit" dans lequel agissent les professionnels de la ville d'Echirolles. Citons quelques extraits.

Au chapitre intitulé "Volonté du Conseil municipal", il est dit :

"Préalable : Il s'agit de bien saisir l'esprit d'interrogation qui sous-tend les actions du Conseil Municipal. Echirolles est une ville dotée de nombreux services et équipements, ville typique de banlieue où les grands ensembles ont poussé ces dernières années, c'est à dire qu'Echirolles pourrait continuer sur sa lancée en administrant correctement, sans se poser de questions outre mesure.

(2) - Voir l'introduction

Mais les élus ne voient pas le problème ainsi. Ils se posent de nombreuses questions sur la manière de gérer, sur ce qu'attendent les citoyens et sur ce qu'ils doivent apporter."

(Proposition pour une démarche globale : Projet de quartier. Ville d'Echirolles - AURG. Avril 83, p.5. In compte-rendu de la commission d'urbanisme. Séance du 8 juin 1983)

Comment les élus voient-ils et posent-ils le problème de la ville ? Et bien selon la logique bipolaire et dialectique précédemment décrite. Il s'agit d'abord pour eux de mener "une réflexion globale sur la ville", et ensuite, à partir de cette réflexion, "d'élaborer un projet de gestion urbaine". Au paragraphe intitulé "L'enjeu" de ce même document, nous lisons :

"La ville d'Echirolles qui essaie avec les moyens du bord de faire face aux attentes des Echirollois ressent la nécessité d'entreprendre un travail de réflexion globale sur tous les aspects de "vivre et travailler à Echirolles". La démarche que se propose la commune consiste à mener parallèlement une étude fondamentale sur la population, l'espace urbain, la vie dans les quartiers, tout en expérimentant certaines solutions. Il ne s'agit pas d'arrêter la vie de la cité sous prétexte que les responsables réfléchissent mais de mener des expérimentations cohérentes dans une stratégie d'ensemble. Ces expérimentations faisant elles-mêmes l'objet d'un bilan critique viendront de nouveau enrichir la réflexion, qui permettra d'élaborer peu à peu un projet de gestion urbaine."

(Ibid. p.1)

Et, ce qui est important, ce qui fait sens dans cette double démarche, c'est que cette réflexion, qui se veut globale, ne vise qu'à soulever les "problèmes", les "conflits" ou, comme il est dit ailleurs dans le document, les "situations d'urgence qui demandent une solution" :

"Les élus et les services de la ville s'aperçoivent depuis ces dernières années qu'ils sont interpellés dans de multiples domaines pour des problèmes d'emploi ou de chômage, de réaménagement de quartiers, de conflits ou de difficultés dans des cités existantes, etc..."

C'est à dire que la mairie devient le lieu privilégié où s'expriment les contradictions sociales."
(Ibid. p.1)

Dernière caractéristique de cette réflexion qui, telle qu'elle est traduite dans la suite du texte exprime bien la vision bipolarisante des professionnels de la ville : cette réflexion a pour objectif principal de soulever les contradictions non seulement en termes passifs de "bilan", "inventaire", "récapitulation", "recensement", qui font référence à un simple constat, mais également en termes actifs, volontaires, qui supposent un véritable travail et une interprétation, comme : "études en profondeur", "enquêtes", "recherches", "analyse", "évaluation", etc., mots que l'on retrouve très souvent, à chaque page ou presque du document pré-cité. Une phrase résume et illustre à la fois, et cela de manière claire, cette volonté active de recherche des insuffisances et des tensions qui lui sont associées, cette phrase, nette, incisive, nous la trouvons à plusieurs reprises dans un autre document, produit cette fois par l'AURG:

"Faire émerger une demande souvent très difficile à saisir."

(Echirolles. Etude préalable centre-ville.
AURG, novembre 1985, p.12 et p.25)

Sur un autre document élaboré par la ville d'Echirolles seule, et où il est fait état d'une recherche des caractéristiques de vie en banlieue, l'espace urbain y est présenté dans l'introduction à la fois comme un tissu de problèmes, et comme un appel à des projets. Bref, la ville y est perçue comme un corps malade auquel il faut administrer des remèdes. D'une part, il est question de "plaintes", de "problèmes posés", de "points forts qui mobilisent la population", de "lieux chauds", d'autre part, de "diagnostic", de "bien faire ressortir un problème", de "faire émerger une spécificité", "d'amorcer un débat", de "régler les problèmes", "d'aider", de "renseigner", "assister" même les habitants. Ce n'est pas à partir d'un simple regard sur la ville que les responsables de l'urbanisme à Echirolles sont parvenus à cette double conclusion, mais sur la

base d'une étude en profondeur qui leur a valu la mise sur pied d'un véritable "service d'écoute" : lecture du courrier des associations, des particuliers, attention portée à la parole des habitants, etc.

"A partir des plaintes des habitants, qui se font principalement en Mairie, nous possédons un matériel intéressant quant aux types d'information qu'il nous révèle. Les problèmes posés, très ponctuels le plus souvent, peuvent faire émerger une spécificité de ce que représente la vie quotidienne en banlieue. En les classant, on pourra faire ressortir les points forts qui mobilisent le plus la population et aussi localiser les lieux "chauds". Exemples (sécurité, chiens, associativité...).

Cette source d'information peut être l'amorce d'un débat avec les personnes qui s'adressent à la Mairie. Le fait d'effectuer cette démarche pour régler des histoires de voisinages ou autres, fait bien ressortir un problème de communication, de sensibilisation : les gens ne sachant pas établir un diagnostic, la Mairie représente une aide, un renseignement... "une assistance". On pourra remarquer que cette manière de faire courante en ville de banlieue ne se pratique pas en ville-centre. Cela dénote plusieurs aspects : catégorie socio-professionnelle, pourcentage d'étrangers important, forte proportion de pavillonnaires... propres à la banlieue.

Après lecture du courrier des associations, des particuliers, ... concernant les problèmes quotidiens, nous allons procéder à un regroupement par grands thèmes et répertorier les problèmes spécifiques à chaque quartier.

Ce "service écoute" ne sera pas un fait unique et ponctuel lié à la campagne mais devra se prolonger. C'est là, un moyen de saisir le quotidien et l'évolution des besoins en matière de cadre de vie."

(Tranches de vie ou les problèmes de la vie quotidienne, Document Mairie d'Echirolles, p.1)

Un tel service d'écoute, par l'investissement et l'organisation qu'il suppose, même ad minima, et surtout par le type d'information qu'il retient, est particulièrement significatif de l'appréhension de la ville par l'urbaniste selon la direction pôle négatif premier/pôle positif à venir. La vision primordiale de la ville en termes de problèmes à résoudre est magnifiquement illustrée dans ce document, à la suite de l'introduction, par une longue et interminable liste de dix pages, pas moins, où sont

énumérés l'un après l'autre les divers défauts et dysfonctionnements de l'espace urbain - "Nous allons procéder à un regroupement par grands thèmes et répertorier les problèmes spécifiques à chaque quartier" - tels, par exemple :

"NUISANCES DIVERSES

Bruit dû à :

- Circulation :
 - . U2, train : mur anti-bruit ?
 - . vélomoteurs dans allées du parc, dans pelouse
 - . passage piéton (revêtement amplifiant le bruit des pas)
 - . camions
 - . livraisons
 - . chariots
- Soufflerie clinique radio, Caterpillar, ventilation Grand'Place, sortie de ciné, de bistrot, travaux de Carrefour, installation électrique de Carrefour, presse à carton, hauts-parleurs, rails de ralentisseur, Allibert, Conforama.
- Musique tard, groupes de jeunes, salles de réunion au R.C. immeuble.

Dépôts d'ordure, odeurs, fumées :

- dépôts sauvages
- Odeurs pâtisserie, brûlage huile de vidange... poubelles,
- Fumée Hôpital Sud, Carrefour (incinérateur)

Atteinte CDV

- Panneaux publicitaires
- Chariots abandonnés

SECURITE - VANDALISME

- Sécurité enfants :
 - . par rapport mobylettes et motos
 - . par rapport aux adolescents sur terrains de jeux
 - . par rapport aux diverses agressions dans le parc (vols, jets de pierre, etc...)
 - . par rapport aux chiens en liberté
- Sécurité :
 - . par rapport aux vols par effraction ou à l'arraché
 - . par rapport aux agressions sur les personnes
 - . par rapport aux maniaques
- Vandalisme et dégradation sur parties communes, voitures abîmées, insultes, graffitis, vols dans les montées, utilisation de certaines parties à d'autres fins que celles auxquelles elles sont destinées (cour servant de pistes de moto-cross, allées servant de salles de jeux...)

clôtures cisailées, perforation de sacs plastique, vols d'extincteurs, volets forcés, incendies, etc..

Nombreuses demandes de surveillance, de rondes de police."

(Ibid. p.4. Cette liste, nous insistons, compte 10 pages de cet acabit !)

Autre exemple encore, où l'on retrouve les axes de l'imaginaire des professionnels de la ville, soit d'un côté, "Connaissance des besoins", "Bilan social", "Inventaire", "Analyse critique" ; de l'autre, "Modification", "Adaptation", "Définition des caractéristiques majeures du (futur) Centre", "Programme", etc.

"Pour déterminer les types et les caractéristiques des équipements publics, il importera de connaître les besoins théoriques de la population (ensemble de la Commune) et de restituer sur le secteur ceux qui auront un caractère central.

D'autre part, à partir du contrat familles, un bilan social sur l'impact des équipements et services de la Commune permettra de mesurer la fréquentation de ceux-ci. L'étude ne se limitera pas au secteur social, mais englobera les secteurs : animation, vacances, culture, sports (fréquentation globale et fréquentation grandes familles) et selon l'observation du fonctionnement (et de son coût) telle ou telle des dispositions ou structures d'accueil pourront être modifiées ou adaptées en conséquence.

1. Inventaire des structures actuelles de la Commune
2. Analyse critique des problèmes de fonctionnement
3. Prise en compte des besoins exprimés par la population
4. Essai de définition des caractéristiques majeures du Centre et voir si celui-ci pourrait avoir une spécificité d'agglomération (fonction information par exemple)
5. Orientations sur un programme d'équipements publics (fonctions, capacités, utilisateurs, intégrations et polyvalences possibles, modes de gestion avec partenaires potentiels, localisations préférentielles, etc.)"

(Echirolles, étude préalable Centre-ville : pour une démarche globale des quartiers au futur Centre, Document AURG, novembre 1985, p.16)

Cet extrait de texte concernait, on l'a compris, les équipements publics. Pour ce qui est du centre, dans ce même document, une expression remarquablement illustrative pour notre propos y est soulignée, placée dans un titre de chapitre, comme mise en avant en guise de résumé, de point fort ou de conclusion : il s'agit de l'expression "réalisme-dialectique". Elle est employée ici pour caractériser la démarche urbanistique de la commune d'Echirolles ; ce titre s'énonce ainsi : "Une nouvelle centralité fabriquée de toutes pièces : volonté, utopie, ou réalisme-dialectique..." (p.9). Suit l'explication montrant qu'il s'agit bien de réalisme et de dialectique.

Autre exemple. A la fin d'un compte-rendu de la commission d'urbanisme, nous trouvons, jointe à ce document, une déclaration de Roland Castro qui a, semble-t-il, vocation à mieux signifier la démarche chère à l'urbanisme d'Echirolles, c'est à dire la bipartition de la ville en un négatif donné, ou à démasquer, et un positif à construire.

"Aujourd'hui, au-delà du constat, les villes de banlieue peuvent devenir, si un grand mouvement de projets, d'idées se développent, aussi belles que les centres ; mieux on peut espérer y trouver un mode de vie urbaine plus proche de la nature, plus soucieux d'environnement, plus riche pour le corps que les centres engorgés.

A condition d'effectuer une profonde mutation culturelle, d'inventer de nouveaux chemins, d'élargir l'urbanité aux endroits les plus difficiles et de créer l'intérêt et l'espoir là où il n'y a que le dortoir ou la zone industrielle.

Comment transformer des situations urbaines et sociales sérieusement compromises en leurs contraires comme dans les opérations loin de tout, enclavées et mal traitées, dites des 22 ?

Où, les prévisions de grands équipements doivent-ils principalement se faire sinon là où il y a le plus besoin de produire de la ville ?"

(Roland CASTRO, Banlieues 89, in compte-rendu de la commission urbanisme foncier, plan n°6, séance du 17 novembre 1983)

A lire tout cela, il semble que nous ne soyons pas encore très loin de la

Charte d'Athènes de Le Corbusier (3) ou des préoccupations de Lewis Mumford à la recherche d'un nouvel urbanisme devant ce qu'il pense ou constate être le déclin des villes (4).

Dans la Charte d'Athènes les deux maîtres-mots de Le Corbusier sont "critique" et "remède". La Charte est structurée par le couplage de ces deux termes qui reviennent sans cesse dans le texte : d'une part, constat critique du "chaos introduit dans les villes à l'avènement de l'ère machiniste", ce chaos qui constituait à l'époque déjà, selon Le Corbusier, les bases d'observation de l'urbanisme moderne ; d'autre part, remèdes d'ordre fonctionnaliste, technique, règlementaire et planificateur, à opposer à ce chaos. Le Corbusier passe en revue, en les soumettant à la dialectique du couple critique-remède, l'ensemble des activités urbaines de l'homme qu'il regroupe sous quatre grands chapeaux - ses fameuses quatre grandes "fonctions"- qui sont : habiter, travailler, se recréer, circuler.

Le Corbusier écrivait cela en 1941. En 1956, rien ne semble vraiment avoir changé si l'on en croit Lewis Mumford. Ce dernier dénonce lui aussi le développement anarchiste des villes et les modes de vie traumatisants qu'elles engendrent : entassement, absence de confort, nuisances diverses, rareté des espaces verts, gigantisme menaçant, etc. Toujours la même rhétorique. La ville moderne, selon Lewis Mumford, est, reste ou est devenue inadaptée à l'homme, et il préconise à son tour, pour une meilleure vie urbaine, des remèdes, quelle que soit l'activité considérée : enfance, santé, travail, loisir ou habitation.

Par cette évocation de deux célèbres pères fondateurs de la réflexion urbanistique moderne, il ne s'agit pas, pour nous, de tenir la dragée haute aux urbanistes et aux architectes d'aujourd'hui en leur disant avec sarcasme qu'ils n'ont pas su dépasser la Charte d'Athènes. Notre

(3) - LE CORBUSIER, La Charte d'Athènes (1941), Ed. de Minuit, 1957

(4) - MUMFORD (L.), Le Déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme (1956), Ed. France-Empire, 1970

intention, dans ce retour aux sources, est de souligner une permanence, une continuité, une dimension fondamentale dans le rapport des aménageurs à la ville. Quelle que soit l'époque, l'espace urbain se présente toujours à eux selon la double perspective du mal et du bien, du négatif et du positif, c'est à dire comme un terrain chaotique à partir duquel leur apparaît la nécessité - et à chaque fois sur le mode de l'urgence - de mettre de l'ordre, de créer de l'unité, de construire de nouvelles formes, de nouvelles articulations. Bref, tout dans la ville pour tout aménageur est toujours à faire ou à refaire. D'ailleurs, il le dit fort bien, comme en témoigne une des phrases les plus usitées dans ses propos : "Il faut produire la ville". Ce qui signifie, en d'autres termes, que pour l'aménageur la ville n'existe pas. Non pas parce qu'il aurait la prétention ou le sentiment d'être le seul à pouvoir la créer, mais parce qu'il la nie, et cela dans son approche, par la générosité même dont elle est pétrie. L'aménageur réduit la ville en faisant d'elle un inventaire de besoins, de manque et de déficiences fonctionnelles, il la repousse hors de sa vue et de sa conscience en l'écartelant aux deux bouts de sa dialectique de la critique et du remède.

Mais il en est ainsi de toute chose que l'on veut perfectible. Le monde ne peut plus être contemplé s'il est appréhendé pour être transformé. Un être uniquement perçu dans ses manques, ses défauts et pour les modifications dont il peut être l'objet, n'est plus un être aimé, admis, compris pour lui-même, pour ce qu'il est, pour ce qu'il peut offrir immédiatement de positif et de vrai ; c'est un être réfuté, anéanti. L'aménageur se situe entre la ville qui n'est pas - le besoin, le manque, le désir même, désignent ce qui n'est pas - et la ville qui sera ou pourrait être. La ville n'existe pas avant lui, avant qu'il n'intervienne, ou de manière trop rare, trop pauvre, trop chaotique, et elle n'existera pas encore suffisamment après lui et malgré son travail. Elle appartient au futur. Elle appartenait peut-être au passé, dans tous les cas elle n'est pas de son présent. Il n'existe pas d'aménageur heureux.

Illustrons par quelques extraits de textes, discours ou interviews, ce "malheur" d'être aménageur.

Ce n'est pas très gai, semble-t-il, d'être aménageur, urbaniste, technicien de la ville, tout d'abord parce que le métier veut que l'on s'acharne à inventorier "le pire" ; l'expression apparaît avec force dans les propos urbanistiques cités ci-après. Le pire est constamment recherché, dévoilé. Il est examiné à la loupe, répertorié, cartographié. Dans cette profession, on est constamment confronté au pire, comme submergé par lui. On ne voit plus que lui, et lui seul. Une véritable obsession.

"Les 9 immeubles concernés, construits voici déjà 26 ans, ne sont plus adaptés aux conditions modernes de confort. Les façades font grise mine, les menuiseries laissent passer l'air, des logements souffrent du froid.

Pire, cette lente dégradation déformait la vie du quartier quand elle ne la masquait pas".

"La réhabilitation urbaine quartier par quartier est un impératif. Le patrimoine vieillit. Les ensembles construits dans les années soixante sont dépassés, s'adaptent mal, se dégradent.

...

Un peut partout en France, ces cités, ces quartiers champignons ont dévoilé au fil de leur croissance des malformations et des dysfonctionnements."

(Journal Municipal d'Echirolles, n°39, décembre 1985, p.12 et 13)

Le pire est posé comme préalable pour pouvoir penser au meilleur. "Réalisme dialectique" pour Echirolles, imaginaire schizomorphe selon nous. L'aménageur se coupe, se sépare, dans cette attitude schizomorphe, du simple bien de la ville présente, de sa positivité quotidienne, en recherchant le pire et en s'inventant un meilleur. Sa réflexion à partir du négatif ou de la morosité exclusivement, lui permet de se persuader que la ville reste à construire, qu'il n'existe qu'une seule voie, qu'une seule possibilité : faire la ville. "Une seule alternative, titre un document de l'AURG élaboré pour Echirolles : construire la ville" (5).

(5) - Agence d'Urbanisme de la Région Grenobloise, Echirolles, étude préalable centre-ville, op. cit.

Le pire est donc le prétexte du meilleur. Mais ce meilleur ne rend pas pour autant la tâche de l'aménageur plus heureuse. Car ce meilleur n'est pas pour aujourd'hui. Il est, selon son expression, pour "demain" ; il demeure une "utopie". Ce report à jouir, si l'on peut dire, après la volonté affichée de ne considérer que le pire, est clairement exprimé au chapitre 2 des "Réactions", tour à tour par un "élu" et un "opérationnel" :

"Il faut qu'on arrête de dire : ne parlons pas de l'utopie, en reconnaissant que nous sommes dans l'utopie et que l'on vit en permanence avec elle. Parce que, finalement, gérer, c'est faire la part de cette utopie dont on a besoin quotidiennement ... J'ai de l'utopie à revendre ! Sinon je ne ferais pas ce boulot."

"... Sur l'utopie. C'est une question qui me trouble depuis des années. On ne fait rien sans elle, ce qui s'appelle rien ...
Chacun peut avoir ses fantasmes sur l'utopie. Elle est toujours cette espèce d'horizon, et on passe sa vie à essayer de s'en rapprocher. Ca fait mal pour chacun. N'empêche que c'est l'expérience qu'on a et on n'en a pas d'autres".

"Pour faire que, demain, les gens aient un autre rapport à la ville et au pouvoir municipal."

(Paragraphe 2.2. Aménager et Communiquer)

Cela va sans dire, nous avons choisi ces déclarations parmi beaucoup d'autres du même style. Il s'agit ici d'illustrations et non des phrases isolées ou à caractère exceptionnel. Les propos qui vont dans le même sens, tant sur le plan de l'utopie que sur le plan de l'appréhension de la ville en termes de dégradation chronique, ne cessent de s'accumuler au fur et à mesure que s'effectue le dépouillement du dossier "Représentation de la ville chez l'aménageur". D'ailleurs, c'est parce que cette opposition du pire et du meilleur, ce clivage entre dérive et utopie, se répètent - sous différentes formes - qu'ils sont significatifs de l'esprit aménageur.

Une question se pose, alors : quelles sont les conséquences de cet imaginaire schizomorphe ? Ou, en d'autres termes, à quoi cela sert-il de scruter le discours des professionnels de la ville ? Et bien, essentiellement, comme nous le verrons plus loin, à expliquer le décalage qui existe entre la conception ou la production de l'espace et son usage par les habitants.

3.3. Les couples d'oppositions

Trois grands registres d'oppositions concourent au façonnement de l'imaginaire schizomorphe chez le professionnel de la ville :

- Premièrement, l'opposition "Besoin - Bonheur"
- Deuxièmement, l'opposition "Archaïsme - Modernité"
- Troisièmement, l'opposition "Hétérogénéité - Unité symbolique".

En d'autres termes, les multiples couples d'oppositions qui trament les propos des professionnels de la ville se répartissent selon ces trois grands ensembles, ou mieux encore, peuvent être classés sous ces trois couples d'oppositions majeurs, canoniques, à partir desquels ils dérivent.

Ainsi, le premier couple d'oppositions, "Besoin - Bonheur", rassemble tout ce qui a trait au besoin, bien sûr, mais aussi au manque, à la demande, au désir, etc. Ce premier couple résume cet aspect de la conscience professionnelle de la ville qui se traduit par de très nombreuses expressions, telles : le besoin ou la demande à satisfaire, le manque à combler, la nécessité à ne pas négliger, le désir à considérer, la souffrance à éliminer, les aspirations auxquelles il faut répondre, les problèmes qui appellent une solution urgente, etc.

Le second couple d'opposition, "Archaïsme - Modernité", fait référence à l'apathie ou à l'indifférence des usagers devant les projets et les politiques urbaines. Pareille attitude est considérée par les urbanistes comme archaïque, c'est à dire comme arriérée ou rétrograde, et pensent-ils, il faut y mettre un terme par l'information, la participation, l'éducation même des usagers. Pour l'essentiel, ces archaïsmes qui relèvent de la pratique habitante sont au nombre de quatre : l'imaginaire, l'ignorance, la nostalgie, l'inhabitable. Les professionnels de la ville n'adressent pas directement de reproches aux usagers, mais se plaignent entre eux, ou devant un observateur extérieur au couple qu'ils forment avec leurs

administrés, un journaliste ou un enquêteur par exemple, des fausses informations, des rumeurs qui circulent dans la ville, des perceptions tronquées ou déformées que les habitants ont de l'espace aménagé ; bref, ils redoutent l'imaginaire de l'habitant ordinaire. Mais ils appréhendent également comme un obstacle l'inculture technique ou administrative de cet habitant, son ignorance, tout comme ils se méfient de son attachement au passé, de sa nostalgie lancinante, ainsi que de son obstination à désigner sans cesse la différence, la hiérarchie, l'altérité, l'invivable, en un mot l'inhabitable. D'un côté donc les archaïsmes habitants, de l'autre la modernité urbanistique, communicative, transparente, médiantisante, sollicitante, préconisée comme remède.

Le troisième couple, "Hétérogénéité - Unité symbolique", met en jeu l'opposition de la déliaison et de la liaison, de la séparation et de l'unité. La ville, et notamment la ville d'Echirolles, n'est pas pour les urbanistes un tissu continu, régulièrement tramé. La ville qui se présente à eux est une ville déchirée par de larges et interminables avenues, une ville éventrée par des carrefours trop grands et trop nombreux. C'est une ville, comme beaucoup de villes de banlieue, mise en pièces par la circulation automobile de transit, les diverses zones industrielles, les grands magasins et autres prolongements de la grande ville et de son centre. Cette ville de banlieue, dans l'esprit de ses urbanistes, n'a par elle-même aucune sorte d'unité : elle est faite de morceaux hétéroclites qu'il faut s'efforcer de rassembler et de lier entre eux. Elle n'est même pas un agrégat artificiel déjà constitué, elle est une banquise qui se disloque et dont les morceaux menacent sans cesse de basculer et de prendre le large, comme s'ils étaient animés d'une force centrifuge, d'une capacité de dérive qui leur serait propre. Travail de réunification et de recollage des morceaux que celui des urbanistes de la banlieue, travail que l'on peut qualifier de symbolique ou de symbolisation, car toute recherche de ce qui unit, pour s'opposer à l'éclatement et trouver un sens fondateur, est bien une quête de symboles et de figures symboliques.

3.4. Vérités, limites et simulacres

Voilà, résumée à grands traits, la pensée "opérationnelle" de la ville, telle qu'elle nous est apparue à travers les responsables de l'urbanisme à Echirolles. Les différents chapitres qui vont s'ajouter à celui-ci entrent dans les détails et dressent pour chacun de ces couples d'oppositions un tableau à la fois plus ample et plus précis. Mais ce travail développé, qui va suivre, ne répond pas à la seule préoccupation de l'exhaustivité. Il est également orienté par le souci de vérification. Une question parcourt l'ensemble de la réflexion : celle de la validité d'une telle pensée - la pensée opérationnelle - sur la ville. En d'autres termes, nous nous sommes demandés si l'on devait, si l'on pouvait croire à ce que les professionnels disent de la ville et de ses contradictions. Est-ce là la vérité de la ville, sa réalité objective ? Pareille pensée ne se heurte-t-elle pas à d'autres vérités toutes aussi vraies sur la ville, à d'autres réalités toutes aussi réelles ?

Répondre à cette question c'est désigner les limites de la pensée opérationnelle sur la ville, non pas pour l'invalider et la reléguer au rang des fausses consciences ou des idéologies encombrantes, mais au contraire pour en saisir la portée et la pertinence. Pour ce faire, le mieux, le plus logique, nous a-t-il semblé, est de comparer cette appréhension contradictoire de la ville par les professionnels à celle des premiers intéressés par les opérations d'urbanisme, c'est à dire les usagers eux-mêmes. Notre méthode de travail est ainsi clairement posée : recensement dans un premier temps des thèmes et des images fortes qui structurent la pratique urbanistique ; puis, dans un deuxième temps, comparaison critique avec les représentations de la ville dans l'usage ordinaire, quotidien de celle-ci.

Comparaison critique ? Disons mieux : comparaison "rectificatrice", car il ne s'agit pas pour nous, par la critique systématique, de refuser à l'urbaniste professionnel ou au métier de politique tout accès à une quelconque vérité sur la ville, mais simplement de s'interroger sur les

limites de la pensée opérationnelle telle qu'elle nous est apparue pour mieux prendre en compte ce qu'il y a de vrai, de réel et d'informant sur la ville et ses usagers dans une telle pensée. Simple procédure de vérification donc, par aller et retour d'un terrain à l'autre - la conception et l'usage - afin de mieux saisir le phénomène urbain dans sa globalité. Après tout, refuser l'avis des professionnels de la ville sur l'espace et ses usages, c'est se priver d'un éclairage supplémentaire et précieux.

S'il devait y avoir critique, au sens fort du terme, ce serait la critique d'un prétendu objectivisme d'une science urbanistique, de son orgueil ou de son illusion à détenir, et elle seule, la vérité ou le sens en dernière analyse de la ville. La réalité de la ville ne saurait être épuisée par la pensée urbanistique. D'ailleurs aucune science ne saurait épuiser la réalité de n'importe quel ordre qu'elle soit. Il n'existe pas de vérité urbaine objective, mais une réalité aux multiples facettes sur lesquelles chacun, professionnel ou usager, peut jeter des éclairages partiels et, ce qui importe pour nous ici, complémentaires. En d'autres termes, la vérité de chacun n'est vraie, et par conséquent légitime et acceptable, que si elle est limitée et si elle reconnaît ses limites. La vérité c'est un peu comme la liberté, dont on sait qu'elle s'arrête - se limite - là où commence celle des autres. Tout revient toujours, et ici en l'occurrence, à une question de mesure, de limite. Par complémentarité donc, il ne faut pas entendre compromis, synthèse, continuité, ou entendre seulement de telles notions, mais aussi séparation, antagonisme, contradiction.

Pour illustrer notre propos, prenons l'exemple des besoins, ces fameux besoins qui ont exaspéré des générations de sociologues. Le besoin ou les besoins, comme dormir loin du bruit, lire à la lumière, etc., sont bien réels, bien solides, quoi qu'on en dise et par où que l'on prenne le problème. Mais cette idée de besoin, qui sert aux opérationnels notamment pour composer rationnellement l'espace, devient fausse, irréaliste, idéologie sans effet de vérité, dès qu'elle sort de son terrain,

physiologique par exemple, dès qu'elle outre passe ses limites. Seul le besoin limité, "rectifié", comme nous le verrons plus loin, par le désir, a une réalité et, partant, une validité et une légitimité opérationnelle. Même chose pour le désir. Le désir n'est pas tout, et considéré comme tel, comme le dernier mot de toute chose, il devient à son tour faux, simulacre, idéologie. Le désir explique certaines choses et pas d'autres, parce qu'il est lui aussi limité, entre autres par l'individuation, ou ce que nous avons appelé la nostalgie d'être. Et ainsi de suite. Les différents éclairages sur la réalité complexe s'accumulent et se limitent, se censurent entre eux, sans toutefois s'abolir mutuellement. Et bien malin ou bien fou, qui prétendrait venir à bout de cette réalité plurielle ou qui supposerait détenir un sésame, un concept passe-partout pouvant s'appliquer sur toute chose et tout expliquer. Il y a longtemps que les sciences de l'homme et de la société se sont débarrassées de toute idée de facteur dominant ou d'équation unique à laquelle le monde pourrait se ramener. Bachelard disait déjà : "Il n'y a pas de vérité première, il n'y a que des erreurs rectifiées". Cette antienne peut servir de fondement à toute démarche scientifique. Besoin, désir et nostalgie d'être sont complémentaires en ce sens que, bien que s'opposant sur certains points, ils ne sont pas interchangeable, ils ne peuvent ni se mélanger, ni se substituer l'un à l'autre. Ils révèlent des aspects différents, autonomes et irréductibles de la réalité urbaine, sociale et individuelle.

Ainsi, les couples d'oppositions chers aux professionnels de la ville, besoin-bonheur, archaïsme-modernité, hétérogénéité-unité symbolique, dans lesquels évidemment, nous retrouvons les notions de besoin, désir, nostalgie d'être, n'ont de signification, ne peuvent même prendre de signification que dans des limites, dans certaines mesures, celles que leur octroie l'usage. Sans un travail de mesure, de recherche des limites, l'imaginaire des professionnels de la ville ne peut être vraiment parlant, donateur d'informations claires. Les couples d'oppositions sur lesquels cet imaginaire se fonde pourraient même n'apparaître que comme purs simulacres sans vraisemblance, modèles impératifs se substituant à la réalité elle-même, ou à la rigueur mélange inextricable de vrai et faux, de bon sens et

d'illusions. Comparer ces couples aux logiques des pratiques habitantes, les soumettre à l'épreuve des faits d'usage et les rectifier en conséquence pour une meilleure compréhension de la démarche urbanistique et du phénomène urbain en général, tel sera le fil directeur de notre propos qui va suivre.

4. BESOIN ET BONHEUR

4.1. Le taudis à l'origine

Afin de mieux enchaîner sur la suite de cette recherche, il nous faut rappeler brièvement les conclusions auxquelles nous avons été conduits dans la première partie intitulée : "Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles. La ville latente".

Nous avons défini la ville, la réalité urbaine globale, par la jonction de deux vocables, de deux termes génériques : "Espace" et "Vie sociale". Le premier faisait référence au cadre bâti et par conséquent à ceux qui le conçoivent et le produisent ; le deuxième était l'autre nom de l'usage ou de la consommation de ce cadre bâti. Et, en nous reportant aux origines de l'urbanisme moderne, nous avons constaté que trois idées-forces orientaient la pratique urbanistique :

- premièrement, la lutte contre le taudis,
- deuxièmement, la logique des besoins,
- troisièmement, l'invention du bonheur.

Dès l'origine, une confusion s'installe dans l'approche urbanistique moderne entre espace et vie sociale - entre "habitaclé" et "habiter" - et cela à cause de la première tâche ou tâche primordiale qui incombait à l'urbanisme, à savoir la lutte contre le taudis. En effet, l'image du taudis mêle deux réalités : celle d'un habitat insalubre et celle d'une vie sociale misérable. L'urbaniste ne les distinguera pas. Son travail de résorption de l'habitat insalubre et dégradé passera à ses yeux pour une lutte contre le malheur de vivre. Dès lors va se forger chez l'urbaniste une conviction : il se considérera comme l'un des principaux, sinon le seul, instrument du bien-vivre (1).

(1) - DREYFUS (J.) La Ville disciplinaire, Editions Galilée, Paris 1976, "L'urbanisme est la clé du bonheur de l'homme" comme l'affirment, entre autres, AUZELLE, LE CORBUSIER, VERA, p.17

Comment l'urbanisme naissant pense-t-il parvenir à créer le bien-vivre et le bonheur ? D'abord en analysant les causes profondes - ou ce qui passe comme tel à ses yeux - du mal-vivre dans le taudis ; et ensuite en s'efforçant d'éliminer ces causes. Le taudis est pour l'urbaniste l'image même du dysfonctionnement vital, social et existentiel, et pour une raison essentielle : le taudis ne répond pas aux besoins vitaux minimums de l'acte d'habiter. Le taudis est insatisfaisant parce qu'il est irrationnel. Le taudis est pour l'urbaniste l'image première et centrale de sa démarche. Il est "archétype", au sens littéral du mot, en ce qu'il "commence" et "commande" son travail. Il est le repoussoir à partir duquel il lance sa pensée et son action, le symbole du pire qui lui est nécessaire, car c'est grâce à lui qu'il élabore et élève un "univers contre", ces remparts de tours et de barres, faits de neuf, de propre et de rationnel, expressions par excellence de l'imaginaire schizomorphe. L'urbaniste n'associe pas, il s'élève contre. Telle est, plus que sa profession, sa vocation.

Le taudis est pour l'urbaniste non seulement de l'anti-urbanisme, mais plus encore : de l'anti-espace. Le taudis est le négatif à partir duquel il va construire du positif. Le taudis détermine a contrario la conception de l'habitat chez l'urbaniste. Ainsi, ce qui au départ n'était somme toute qu'un constat assez simple - le taudis ne répond même pas aux besoins physiologiques élémentaires de l'homme - va devenir, par une suite d'enchaînements causals le fondement du projet et de l'idéologie urbanistique. Les troubles existentiels et les dysfonctionnements sociaux sont appréhendés par l'urbaniste en termes de manque, demande et besoin, qui vont à leur tour être intégrés dans le projet architectural en termes de fonctions dont la traduction spatiale seule pourra satisfaire l'habitant et être à l'origine d'un bonheur nouveau ou retrouvé. Soit, en résumé, l'imbrication suivante : Besoin - Fonction - Espace - Satisfaction - Bonheur.

Pour l'urbanisme, un espace misérable ne peut qu'induire une vie sociale malheureuse et, inversement, un bel espace, conçu avec raison et générosité, ne peut qu'infléchir la vie sociale vers plus de bonheur.

L'urbanisme dans ses fondements, donc, a établi un lien mécanique, direct et univoque entre espace et vie sociale. Il se définit lui-même - en témoignent les pères fondateurs - comme un moyen de transformer la vie sociale par l'intermédiaire de l'espace. Pour l'urbaniste l'espace non seulement incite, mais implique et sélectionne des pratiques sociales. Il n'y a pour lui de pratiques d'espace qu'au sens où un espace donné contient, c'est à dire définit et permet, certaines pratiques et point d'autres. L'espace construit n'est qu'un espace contenant, et même plus : un espace inducteur. De là cette utopie urbaniste, encore bien vivace aujourd'hui, selon laquelle la forme urbaine serait le moule promoteur d'une nouvelle société. Comme nous l'avons déjà dit, l'utopie est le pendant structurel du malheur, c'est à dire du taudis, dans l'imaginaire aménageur. Il y a d'ailleurs dans les propos de tout urbaniste un jeu de mot entre "ville nouvelle" et "vie nouvelle" qui tend à faire passer un terme pour l'autre. Un peu comme si la confusion entre ces deux termes, rendue quasi inévitable par le jeu de mots, pouvait rendre à son tour quasi inévitable l'avènement d'une société meilleure. Nous sommes à ce niveau de l'imaginaire aménageur dans une procédure qui a trait à l'incantation et aux formules propiciatoires.

Cette idéologie de l'espace producteur de relations humaines nouvelles constitue un autre axe essentiel, une autre structure fondamentale de la pensée urbanistique, qui s'ajoute à celle initialement repérée de la perception disjonctive de la ville entre le pire et le meilleur, et elle se trouve à son tour abondamment illustrée dans les paroles et discours urbanistiques que nous avons recueillis. Ainsi, il s'agit toujours pour les professionnels de la ville, comme le rappelle, par exemple, l'un d'entre eux au Chapitre 2 des "Réactions", d'être :

"... au coeur des relations entre problème spatial et problème social".

(2.1.2. Le discours banal et l'idéologie du petit)

Autre exemple. Dans un numéro de la Revue d'Urbanisme qui consacre un important article à Echirolles, à sa politique et à ses différents aménagements, il est noté qu'une volonté primordiale anime et oriente l'action de la ville, celle qui consiste à vouloir changer, par l'intermédiaire du travail sur l'espace, l'idée que tout un chacun se fait d'Echirolles et des banlieues en général :

"Un autre aspect de la politique volontariste des élus locaux puise son fondement dans la détermination qu'ils manifestent à vouloir faire dire des banlieues autre chose que les clichés trop souvent véhiculés. Les thèmes de cités-dortoirs, de poches industrielles, où des disgrâces urbanistiques et architecturales, rattachées mécaniquement à la notion de banlieue, méritent, selon eux, d'importants correctifs.

Il peut s'y organiser des modes de fonctionnement social positifs et intéressants dès lors que le cadre de vie et le bâti n'y opposent pas une résistance trop vive. C'est ce que les élus locaux ont pensé à propos d'un de leurs quartiers, le Village II, où ils ont mis en oeuvre (après moult concertations avec les intéressés et négociations avec l'Etat) une opération de rénovation urbaine (appelée "HVS", Habitat et Vie Sociale) afin, précisément, de maîtriser la dérive technique et sociale de certaines fractions du parc logement".

(Revue Urbanisme, n° 210, Octobre-Novembre 85, p. 54)

On retrouve aisément cette même veine ailleurs, notamment dans un document d'urbanisme élaboré pour la ville d'Echirolles par l'Agence d'Urbanisme de la Région Grenobloise sur la question des centres-villes. On peut y lire en matière d'espace inducteur ou propiciatoire ceci :

"Il importe de créer des espaces publics propices aux rencontres, aux échanges, avec la volonté de susciter le sentiment d'appartenance spatiale. L'effort de la Commune a été très marqué ces dernières années ; cependant de nombreux aménagements sont encore nécessaires pour donner une certaine qualité aux lieux urbains (signalétique, mobilier, plantations, traitements divers)".

(Echirolles. Etude préalable centre-ville.
A.U.R.G. Novembre 1985, p.7)

Plus loin, le lien est fait entre qualité des espaces et qualité de la vie ou des relations sociales :

"Une qualité des espaces et immeubles, qualité architecturale, qualité urbaine, ambiance. Cette qualité s'exprime notamment au travers des places, et plus largement des espaces publics où il fait bon déambuler, vivre, et qui sont un spectacle, une animation".

(Ibid. p.8)

L'urbaniste suppose ou espère toujours que les espaces de liaisons peuvent suppléer à l'absence de lien social :

"Créer de fortes relations inter-quartiers avec la création de cheminements et lieux urbains de qualité".

(Ibid. p.4)

Suppléer par l'espace à l'absence de convivialité, même s'il faut pour cela utiliser autre chose que le rationnel ou le fonctionnel et revenir à ce vieil outil, jusqu'alors jugé rétrograde, archaïque et contraire au progrès, qu'est le symbolisme :

"L'empilage ou la juxtaposition des fonctions sans construction symbolique appropriable s'avère un échec ; il suffit pour s'en convaincre de voir les erreurs accumulées dans les dernières décennies en matière d'extension des espaces périphériques, un peu partout en France, alors que la préoccupation économique, engendrant le fonctionnalisme, l'emportait sur les arguments culturalistes. La résultante fut souvent la production d'un urbanisme peu favorable aux rencontres, aux échanges, avec des cités au réceptacle vide, synonyme d'anonymat et de repli sur soi".

(Ibid. p.10)

Quant au bonheur il faut bien dire que l'urbaniste ne l'a pas inventé à lui seul. En se donnant un tel objectif, il participe pleinement aux convictions, ou à "l'épistémé" comme dirait Michel Foucault, des Temps Modernes. Les sociétés de l'Occident extrême - celles auxquelles nous appartenons - sont modernes parce qu'elles sont, ou prétendre l'être, des "sociétés du bonheur". L'invention du bonheur par la société moderne tient lieu d'une coupure abyssale et inaugurale dans la longue histoire des hommes. Toutes les autres sociétés et civilisations qui ont précédé la société moderne, ou que cette dernière a écrasées par la colonisation, n'avaient pas, ne pouvaient pas avoir une telle préoccupation. En effet, il y a "invention" du bonheur de la part de nos sociétés du fait qu'elles pensent pouvoir ramener ou faire le bonheur sur terre en lui donnant un contenu substantiel sous la forme d'objets, d'espaces, de produits et de biens de consommation. Pour nos sociétés le bonheur peut être matérialisé, objectivé, ou encore réalisé positivement, à la différence des autres sociétés, non occidentales, qui le percevaient comme une idée ou un état de l'être appartenant à un autre monde que le leur, ou du moins comme une gratification n'ayant de signification que sur le strict plan symbolique ou spirituel.

Pour nos sociétés, seule l'exploitation sans retenue de la nature et la transformation sans fin de la matière peut mettre un terme à la "rareté" - dont elles affublent les sociétés primitives ou traditionnelles - et inaugurer dans l'histoire de l'humanité une ère irréversible de prospérité et de bien-être. En d'autres termes, dans la civilisation moderne, le bonheur est réduit à une question d'estomac. L'abondance qui s'oppose à une rareté mythique, l'hypertrophie de la fonction de fécondité, de la fonction de production et de reproduction en biens, en richesses et en hommes, est non seulement la base mais la seule version ou voie possible du bonheur.

Société "économique" par excellence (2), ou économiste, la société moderne sera également matérialiste, et par voie de conséquence rationnelle et profane. En effet, pour pouvoir exploiter sans réserve la nature, et les hommes, pour pouvoir transformer sans fin la matière, la société moderne doit ~~essa~~ sacrifier ou désanchanter le monde (3) ; elle doit opposer au mythe et au merveilleux, au sacré qui protège toute chose et tout être dans les sociétés traditionnelles, une pensée de type rationnel et technicien qui seule peut libérer (4) l'homme de ses craintes ou de ses scrupules vis à vis de la Création.

Evolutionnisme, matérialisme et rationalisme n'existent pas par hasard dans nos sociétés, ou comme simples écoles de pensée qui s'opposeraient à d'autres écoles. Ils ne sont pas neutres. Ils se soutiennent et se complètent, et l'ordre économique ne saurait s'en passer. Ils forment les maillons d'une seule chaîne qui entrave le merveilleux. Ils sont liés les uns aux autres pour constituer un phrasé, un texte : ils sont le verbe de la modernité (5).

4.2. L'autonomie de l'habiter

La logique des besoins sur laquelle l'urbanisme moderne prétendait trouver ses assises et assurer sa légitimité a rencontré cependant ses limites et sa réfutation. Et cela pour trois raisons au moins ou, si l'on veut, de trois manières différentes. D'ailleurs, ici et là, discrètement, on trouve des réserves dans les propos des aménageurs, même si, pour ces derniers, il s'agit de revenir vite au commandement premier de l'espace stimulateur :

(2) - Selon l'appellation de F. TONNIES, cité in infra

(3) - Max WEBER

(4) - Karl MARX parle de "libération progressive des forces productrices" pour caractériser l'histoire et son aboutissement aux temps modernes

(5) - CHALAS (Y.) Vichy et l'imaginaire totalitaire, Ed. Actes-Sud, 1985

"L'organisation de l'espace et son aménagement ne règlent pas tout, et surtout pas les problèmes de la vie sociale, avec ses inégalités. Une commune seule n'a pas le pouvoir de tout changer. Mais au moins nous cherchons à stimuler et ces dernières années nous avons mené un travail collectif avec les associations pour continuer d'améliorer en prenant en compte le vécu des habitants"

(Journal municipal Vivre libre Echirolles, Mars 1982, p.3)

Limite et réfutation de la logique des besoins, tout d'abord par simple observation. En effet, le bonheur escompté, attendu comme le fruit de la production moderne de l'espace, n'est toujours pas arrivé. Le malaise dans la civilisation, pour reprendre le titre célèbre d'un ouvrage de Freud, persiste. Certes nos rues et nos immeubles ne vivent pas accablés par le malheur, mais nous sommes loin de connaître la cité radieuse que les utopies urbanistiques nous promettaient.

Deux autres faits, mais plus analytiques ceux-là, plus scientifiques, font obstacles au bel édifice qui va du besoin au bonheur : d'une part, le développement de la recherche urbaine qui fera apparaître l'urbain comme l'alibi des maux sociaux ; d'autre part, la logique du désir, qui contrairement au besoin, ne rime pas avec réalisation ou satisfaction.

4.2.1. La déviation urbaine

Il y a donc, après la simple observation, le bilan critique effectué par diverses recherches qui se sont données pour terrain d'investigation l'urbanisme et ses prétentions. Manuel Castells, par exemple (6), qualifie la prétention urbanistique à faire le bonheur, "d'idéologie", au sens marxiste du terme, c'est à dire de "masque", puisque selon lui en cherchant dans la ville et le phénomène d'urbanisation l'origine de tous les maux sociaux, on empêche ou l'on s'empêche à soi-même de voir que ces maux résultent de manière primordiale non pas du mode d'habiter, mais du mode de production puisque celui-ci est fondé sur l'exploitation des travailleurs. Le discours de l'urbaniste tournant

(6) - CASTELLS (M.) La Question urbaine, Maspero, Paris, 1972

autour des questions de besoins et de la cité heureuse ne serait pour Manuel Castells qu'une forme de l'idéologie bourgeoise, qu'un opium qui aurait pour fonction de faire oublier la violence initiale : celle de l'usine.

Alain Cottereau (7) appuie Manuel Castells dans ce sens. La tuberculose au XIXe siècle, montre-t-il, n'est pas d'abord une maladie urbaine due à l'insalubrité de la ville ou du taudis, mais une maladie de l'usure au travail. En d'autres termes, aucun espace d'habitation, aussi heureux, ou tout du moins aussi hygiénique et salubre qu'il puisse être, ne saurait compenser, en vue de la récupération et de la santé de l'ouvrier, douze ou quatorze heures d'épuisant labeur journalier à raison de six jours par semaine.

Sur la question spécifique du logement, des auteurs comme Chamboredon et Lemaire, par exemple (8), ont mis en évidence le déterminisme simpliste qui prévalait dans le discours urbanistique, et qui consistait à transposer les caractéristiques des innovations techniques dans le domaine de la construction, réelles ou non, en termes de changement social. Ainsi, pour l'urbanisme, de nouveaux équipements entraîneraient de nouveaux modes de vie, une nouvelle architecture engendrerait une vie nouvelle, un habiter nouveau. A leur manière, ces auteurs ont battu en brèche le présupposé d'un lien direct, univoque et mécanique entre espace et vie sociale. Ils ont mis en évidence le peu de validité de la théorie de l'espace contenant ou inducteur cher à l'urbaniste, en montrant que dans les ensembles de plusieurs milliers de logements sociaux, construits le plus souvent par un seul promoteur, la "proximité spatiale" - caractéristique physique essentielle de ces résidences appelées Grands Ensembles - n'engendrait pas la "proximité sociale", mais au contraire pouvait être à l'origine d'une "distance sociale", c'est à dire d'une certaine indifférence et rivalité entre voisins. En bref,

(7) - COTTEREAU (A.) La tuberculose : maladie urbaine ou maladie de l'usure du travail ? in Sociologie du travail, n°2, 78

(8) - CHAMBOREDON (J.C.), LEMAIRE (M.) Proximité spatiale et distance sociale: les grands ensembles et leur peuplement, in Revue Française de Sociologie, XI, 1970

si l'on en croit ces auteurs et d'autres encore après eux (9), il ne suffit pas de mettre ensemble en un même lieu des êtres pour que ceux-ci communiquent entre eux. L'échange ou l'absence d'échange obéit à des règles sur lesquelles les lieux et les espaces n'ont pas de prise. Dit autrement, quand l'époque, l'histoire ou l'ambiance sociale est au dialogue et à l'échange, les gens font feu de tout bois : tout espace, tout endroit peut servir de lieu de rencontre. Inversement, quand aucune tradition ou aucun enjeu plus vital ne pousse au rassemblement et au dialogue, pas un espace, coursives en place de couloirs, marchés ou espaces verts se substituant aux parkings, ne fera l'affaire, ne fera que les gens fusionnent en une communauté retrouvée. En d'autres termes, comme la sociologie nous le rappelle, les faits sociaux s'expliquent par d'autres faits sociaux, c'est à dire par des règles de fonctionnement propres à la sociabilité (facteurs engodènes) et non par des logiques qui lui sont extérieures (facteurs exogènes) comme celles, en l'occurrence, appartenant à l'univers de la technique ou à celui de l'esthétique.

Tout un aspect important donc de la recherche urbaine constitue une critique de ce que l'on pourrait appeler glissement ou "déplacement vers l'urbain" de problèmes qui ont leur origine et par conséquent leur solution véritable sur d'autres registres que celui de l'urbain, sur ceux par exemple du politique, de l'économique ou du religieux, et sur lesquels l'architecte et l'urbaniste, dans leur spécialité, ne peuvent rien. Ce déplacement fait jouer à l'urbaniste un rôle de César, un rôle impérialiste, puisqu'il le fait apparaître dans tous les domaines de la vie sociale et, qui plus est, avec la faculté de tout résoudre, notamment les problèmes issus du bris des solidarités communautaires et traditionnelles, ceux également résultant de l'imposition de l'ordre économique, du désordre écologique et de l'indigence spirituelle, ainsi que ceux accompagnant l'affaiblissement de la démocratie par le développement des religions politiques et des utopies. Bref, dans

(9) - REMY (J.), VOYE (L.) La Ville et l'urbanisation, Duculot, Gembloux, 1974

cette optique unidimensionnelle, mieux communiquer, mieux travailler, mieux s'exprimer, mieux enseigner, ne serait qu'une question de moyens urbanistiques et architecturaux. Ce déplacement engendre donc l'illusion d'un dépassement par l'urbanisme de problèmes qui sont sans doute inhérents à l'établissement même de la civilisation occidentale moderne et voue par conséquent l'urbanisme à l'échec répété puisque ce dernier se retrouve investi d'une mission impossible à remplir. Il y a ainsi nombre "d'échecs" de l'urbanisme, dans les opérations modernes, qui sont à comprendre uniquement en fonction de cette vocation démesurée et non en fonction des qualités ou défauts techniques et esthétiques propres à la construction. Ainsi parle-t-on le plus souvent d'échec à propos des villes nouvelles construites dans les années 70 en France, non pas tant à partir du pari architectural, fonctionnel ou artistique, mais davantage à partir du pari idéologique perdu - par l'opération urbanistique - d'enrayement de la délinquance ou de la violence sociale et d'induction d'une nouvelle communauté habitante. Tout se passe donc dans la production moderne de l'espace comme si la mise en forme urbaine et architecturale se faisait doubler par un rite d'ordre propitiatoire, c'est à dire par une somme de discours et d'invocations transformant l'acte de bâtir en une procédure magique d'induction ou d'accueil de la paix et du bonheur tant attendus dans des espaces prévus à cet effet.

4.2.2. L'impossible satisfaction

A ces conclusions critiques et à l'observation chaque jour vérifiée d'une vie problématique qui semble se perpétuer, et dont les sociétés du passé n'ont rien à envier, il faut ajouter enfin tout l'apport des sciences humaines, notamment le travail fait par l'ethnologie et la psychanalyse. Elles ont découvert le grand continent Désir. Elles analysent le propre de l'homme non plus en terme de besoins mais en terme de désirs. Bachelard, en anthropologue, le rappelle dans une formule choc : "L'homme est une création du désir et non pas une création du besoin" (10). De même pour Freud et pour Lacan, l'homme est de manière

(10) - BACHELARD (G.) La Psychanalyse du feu, op. cit. p.34

primordiale un "être de désir". Certes l'homme et la société humaine connaissent le besoin, et par là, ils appartiennent bien au monde animal et végétal, mais ce n'est pas une telle dimension qui les domine. Seul le désir est moteur et structurant dans la vie humaine. Le besoin, par rapport au désir, est purement physiologique ou biologique, alors que ce dernier est psychique et par conséquent proprement humain. Le besoin peut toujours être satisfait car il désigne des objets bien concrets qui correspondent à des fonctions vitales précises comme : manger, dormir, se reproduire, respirer, etc. Le désir, par contre, ne peut jamais être satisfait. Il ne peut jamais être réalisé. Et cela pour plusieurs raisons.

Selon Freud, toute société humaine se fonde sur l'interdit et par conséquent réprime les désirs les plus élémentaires et les plus primitifs. Le tabou de l'inceste (11), par exemple, non seulement donne lieu à une structuration psychique selon le schéma oedipien bien repéré dans la mythologie grecque, mais il est également en tant que manque ou frustration primordiale, à l'origine de toute production, de toute recherche artistique et philosophique. Et, en effet, il ne faut pas oublier que l'oeuvre d'art "n'accomplit" pas le désir, mais qu'elle le "figure". L'accomplissement du désir est de l'ordre de l'hallucination, alors que sa sublimation, sa figuration ou sa transposition en images, caractérise l'espace propre de la création et par conséquent l'homme. C'est d'ailleurs ce qui fait dire aux anthropologues et aux spécialistes en paléontologie humaine que l'homme se signale par l'oeuvre, qu'il se révèle à travers elle, bref, que "l'homme, c'est l'oeuvre" (12). Et, à l'inverse, la non-crédation, chez l'homme, est signe de pathologie. Antonin Arthaud le disait fort justement : "La folie, c'est l'absence d'oeuvre".

(11) - FREUD (S.) Totem et tabou, Petite Bibliothèque Payot, n°77

(12) - DURAND (G.) Figures mythiques et visages de l'oeuvre, Berg-International, 1979, p.121

Pour Freud, donc, le refoulement des désirs dans un premier temps, puis dans un second temps, la prise de conscience de ces désirs refoulés et leur sublimation, qui est l'exact inverse de leur réalisation, caractérisent non seulement le cheminement individuel de l'homme vers le stade adulte, mais également toute société humaine, toute culture. C'est cette alliance du tabou et de la civilisation que viendra confirmer par la suite Claude Lévi-Strauss. La répression de l'inceste selon l'auteur des "Structures élémentaires de la parenté" est constitutive de toute vie sociale humaine dans la mesure où cette répression a partie liée avec la circulation des femmes et des biens qui les accompagnent, c'est à dire avec l'échange qui est le propre de l'humanité (13).

Chez Lacan, même constat : l'objet du désir est un objet à jamais abstrait ou absent ; il est un objet "absolu" qui ne se trouve nulle part. Le désir est recherche de l'oeuvre d'art absolue, de la femme rêvée, de l'homme total, de la demeure parfaite, de la ville idéale, etc. Par conséquent, le désir, cet "élan vital" qui caractérise l'homme, selon cette autre définition, celle de Bergson, pousse l'individu à renouveler constamment les objets supports de son désir, c'est à dire les satisfactions que ces objets lui procurent puisque celles-ci ne peuvent être que partielles et éphémères par rapport à la pleine satisfaction que seul peut assurer l'objet absolu qui tourmente l'âme humaine. L'individu est ainsi amené, par ce qui lui est le plus propre, à accumuler les objets bien sûr, mais également les expériences, les rencontres, les essais, les espoirs et les échecs. C'est ce que Lacan appelle "la course métonymique du désir" (14), ou quête sans fin qui prend la partie en place du tout et doit sans cesse passer d'une partie à l'autre. Le désir, donc, à la différence du besoin, incite l'homme à se déprendre de ses illusions de bonheur et à considérer le tragique comme la réalité essentielle de la vie humaine.

(13) - LEVI-STRAUSS (Cl.) Les Structures élémentaires de la parenté, Mouton, 1967

(14) - LEMAIRE (A.) Jacques Lacan, Mardaga, Liège, 1977, p.259

Non seulement le désir ne rime pas avec satisfaction mais il peut être parfois à l'origine du malheur ou du mal de vivre. En effet, l'inéluctable course - la quête fébrile - qu'impose le désir à l'existence explique le nomadisme de certains individus qui, plus pris au piège de l'absolu que d'autres, passe d'un amour à l'autre sans jamais pouvoir s'engager, change sans arrêt de demeure, parfois même de ville, sans trouver de lieu où commencer à construire leur vie. Existence erratique et solitaire dont tout un chacun est menacé et qui passe à tort, dans la vulgate-pop-libération, pour une vie enviable.

Différent du besoin, le désir l'est en inscrivant les trajectoires humaines sur d'autres registres que ceux du fonctionnement vital minimum. Et c'est le moins que l'on puisse dire. En effet, le désir peut aussi se retourner contre le besoin et non pas seulement se contenter de cohabiter pacifiquement avec lui. Quand, par exemple, le désir devient demande d'amour ou de reconnaissance. Tout le monde a entendu ou connaît la petite phrase véritablement archétypique du petit enfant se réveillant la nuit pour demander : "maman d'l'eau". C'est plus pour s'assurer de la présence de sa mère et du témoignage de son amour qui va conjurer les angoisses nocturnes, que pour étancher sa soif, le besoin physiologique d'eau, que le petit enfant demande à boire. L'eau demandée par l'enfant est d'abord une eau maternelle. L'acte rituel auquel se plie la mère de bonne grâce et en toute connaissance de cause transforme la matière liquide en eau psychique ou symbolique, précisément en une eau lustrale qui vient éloigner le chaos nocturne et apaiser l'enfant.

Toujours à propos de l'enfance, pensons à l'anorexie, à ce refus de la part de l'enfant de se nourrir pour attirer l'attention de ses parents sur son manque d'affection et d'amour. Dans ce cas-ci, une fois de plus, le désir de compter pour l'autre, d'être reconnu et aimé par ses parents, domine totalement le besoin de se nourrir, la fonction élémentaire de manger.

Mais poussons plus loin la logique du désir et passons du niveau individuel au niveau collectif. Qu'observons-nous par exemple à la simple lecture du calendrier ? Et bien, comme nous l'ont rappelé les ethnologues grâce à leurs lointains voyages, que l'expérience collective en tout lieu vit au rythme des fêtes, c'est à dire selon une succession bien réglée d'orgies et de jeûnes. Quoi de plus contraire à la conception rationnelle et fonctionnelle de la physiologie ! Le désir de vivre ensemble, le désir de fusion ou du moins de cohésion, prime la simple nécessité de se nourrir chaque jour. Ce qui importe c'est d'être ensemble, et pour sauvegarder cet être-ensemble, il faut le ritualiser, c'est à dire à la fois le signaler par l'exubérance et le répéter sans cesse. Dans cette optique, manger n'est qu'un prétexte, un support à côté d'autres supports au service du désir impératif de social. La vie se vit depuis toujours chez les hommes en "hyper" ou en "hypo", c'est à dire au-dessus ou en-dessous de toutes les limites et tous les seuils dictés par la rationalité du besoin.

Max Weber parlait "d'irrationalité éthique du monde" (15) pour définir l'essentiel du comportement humain. L'hypothèse la plus parfaite du besoin ne vaut rien devant la réalité la plus bancale du désir, ligne courbe sinusoïdale qui transgresse sans cesse la ligne droite abstraite de la nécessité. Marc Guillaume est plus radical (16). Pour lui, toute science qui constitue l'homme en un sujet de besoins, non seulement s'écarte de la réalité humaine, mais qui plus est, traite l'homme comme un animal. L'homo oeconomicus n'est pas l'homme, et les théories de la rareté, qui serait la donnée première du monde, celles du manque, du besoin, de la nécessité, etc., qui toutes postulent une satisfaction possible, participent de ce que Guillaume nomme "la science inhumaine". Et il rappelle fort justement la pensée d'un philosophe du XIXe siècle, Stuart Mill qui disait déjà : "Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait".

(15) - WEBER (M.) in Sociologie de Max Weber, de FREUND (J.), PUF, 1968, p.23

(16) - GUILLAUME (M.) L'économie, science inhumaine, in Le Monde du 22,23 Avril 1984, p.5

4.3. Besoin, Norme, Désir et Urbanisme

Le besoin a des limites, celles que lui impose le désir. Et c'est grâce à cette imposition, grâce à cette censure par le désir que le besoin trouve une légitimité d'emploi dans la désignation d'une réalité humaine. Le désir dessine les contours de la zone de validité du besoin. Il n'élimine pas le besoin, il le fixe, il le ramène à sa juste mesure. Il corrige les erreurs d'interprétation qui découlent d'un usage exclusif ou abusif de la logique des besoins. Bref, le désir permet de mieux définir le besoin et, partant, de recadrer l'action de l'urbaniste.

Le besoin c'est la survie, et ce n'est que cela ; la vie c'est la poursuite de ses désirs. Ce n'est pas dans l'objet lui-même du besoin, ou que le besoin désigne - chaleur, air, lumière, nourriture, repos, etc. - mais dans le rapport culturel à cet objet que se situe la source possible d'un bonheur. Si ce rapport culturel, c'est à dire ce rapport symbolique, spirituel, mythologique, rituel, fantastique ou fantasmatique à l'objet du besoin est pauvre, parce que totalement dénié dans une société comme la nôtre, de type économiste et démythifiante, alors ce bonheur sera pauvre et inexistant. La survie c'est la satisfaction des besoins, c'est à dire exclusivement une réponse au minimum vital, aux exigences d'ordre biologique ou éthologique, sans laquelle il ne peut même pas y avoir de vie. La vie humaine, et ses bonheurs, commence avec la spiritualisation, la mythologisation ou encore la ritualisation, c'est à dire l'appropriation symbolique des objets, éléments, matériels ou fonctions qui garantissent la survie, tels le logement, les vêtements, la nourriture, le sexe, l'ordre ou l'échange par exemple. C'est dans cette appropriation symbolique, qui va de l'abstinence à l'excès, en tout domaine et pour tout objet, où ont lieu - s'expriment - les termes du désir, comme l'amour, l'identité, la quête de soi, la compréhension des autres, du monde et de la vie, et où, par conséquent, se joue la possibilité d'un bonheur humain. Les différentes écoles de psychanalyse sont au moins d'accord sur une chose, à savoir que le besoin n'a aucune place dans la vie psychique,

et qu'il n'appartient au psychique que par l'intermédiaire d'une représentation, car, seul le désir a la direction de l'appareil psychique (17).

Si avec le désir, la vie vise haut et devient quête d'absolu, avec le besoin, elle est située dans une logique qu'on pourrait nommer : "logique du minimum" ou "logique des seuils", ou encore "logique des profils bas". En effet, la satisfaction des besoins, ce n'est pas ce qui fait le bonheur. Ce n'est pas une condition suffisante à celui-ci. C'est tout juste une condition nécessaire. C'est plutôt un seuil minimum, un cap à franchir afin que la marche vers le lointain bonheur humain ne soit pas entravée dès le départ et puisse au moins démarrer. L'assouvissement des besoins, ce n'est même pas ce qui élimine le malheur à défaut de pouvoir faire le bonheur; c'est, pourrait-on dire, ce qui permet d'éviter que ne s'accroisse le malheur de vivre. Tout le monde sait qu'il ne peut y avoir d'homme heureux le ventre vide. Mais tout le monde sait aussi qu'un ventre plein ne suffit pas au bonheur. Même chose pour l'espace. Il n'y a pas d'homme heureux sans logis, et un logis, pour aussi confortable qu'il puisse être, ne suffit pas à rendre un homme heureux. Si l'absence de confort tue des hommes, encore aujourd'hui dans nos sociétés modernes, par contre, le tout-confort n'a jamais fait le bonheur de personne. Et cela aussi nous pouvons l'observer dans nos sociétés.

Les besoins, par conséquent, peuvent être plus ou moins bien satisfaits, cela ne change rien à l'affaire du bonheur. La satisfaction plus ou moins grande des besoins varie d'une société à l'autre, et dans une même société, entre les individus, et cela en fonction de plusieurs paramètres, notamment le niveau de développement technologique, la richesse résultant de la croissance économique, ainsi que la redistribution de cette richesse. Mais il n'y a pas que des paramètres d'ordre

(17) - LEMAIRE (A.) Jacques Lacan, op. cit. p. 247 et 248

macrosociologique qui font varier l'amplitude de la réponse à apporter aux besoins. Dans la flexibilité tant quantitative que qualitative de la satisfaction des besoins, entrent en jeu également des facteurs d'ordre microsociologique, tels la subjectivité des individus, ou leur itinéraire existentiel. Ainsi, un individu peut préférer vivre à un moment donné de sa vie dans un vieux quartier du centre-ville, quitte à se passer du confort moderne, et sans que cela ne le gêne en aucune manière, parce que le vétuste convient mieux à son identité ou à sa distinction, c'est à dire à l'image de lui-même qu'il veut donner aux autres.

Cette possibilité de satisfaire les besoins avec une telle latitude, avec une telle élasticité, entre le plus et le moins, entre le maximum et le minimum, en dit long sur l'arbitraire des normes, c'est à dire sur les réponses aux besoins vitaux de l'homme traduites en termes mesurés et précis de référence. Aujourd'hui personne ne pourrait vivre sans le gaz à tous les étages, l'électricité, et encore moins sans l'eau courante, froide et chaude, à profusion. Et qui, à notre époque, songerait sérieusement à se chauffer l'hiver uniquement au feu de cheminée ? De telles conditions d'habitation sont de nos jours extrêmement rares, ou bien alors héroïques ou folles, dans tous les cas au-dessous du seuil de la survie. Pourtant, elles étaient hier la norme.

Que la norme soit relative, cela ne signifie pas que les besoins le soient. Tout besoin appelle une besogne, comme l'indique l'étymologie, c'est à dire une réponse qui elle, seule, oscille entre le strict minimum et la surabondance, entre le quasi dénuement et le raffinement technologique ou esthétique. Ce ne sont pas les besoins qui sont artificiellement créés ou produits par la société, l'histoire, l'évolution des moeurs, mais les normes. Le besoin ou les besoins - air, chaleur, silence, communication, circulation, etc. - eux, sont constants. On les retrouve inéluctablement en sous-texte d'une société à l'autre quelle que soit l'aire culturelle ou civilisationnelle, et pour la simple et bonne raison que l'humanité reste une unité du point de vue organique.

Esquimaux et Touaregs, dans leurs igloos et dans leurs zribas, se sont posés et ont résolu techniquement le problème de la ventilation. Quelle soit antique ou moderne, toute cité a su réserver des lieux pouvant abriter ou canaliser échanges et fusions collectives. La norme est fluctuante, instable et, cependant, la réponse aux besoins reste une impérieuse nécessité qui se pose à toute société comme un défi. Face aux besoins, toute société, toute institution, tout être, se trouve à chaque fois devant une sorte de paradoxe ou de double contrainte : une réponse obligée et une norme impossible. La satisfaction du besoin est à la fois indispensable et indéterminable. L'objet pouvant satisfaire le besoin est certes clairement désigné par le besoin lui-même, mais la délimitation de cet objet fait problème. C'est un exercice de géométrie variable. Tant sur le plan quantitatif que qualitatif, technique que formel, la réponse aux besoins n'obéit à aucune certitude. Le besoin appartient à l'ordre de la nécessité, la réponse à celui de la contingence (18).

(18) - Nous serions donc en accord avec la définition proposée par Julien FREUND, Théorie du besoin, in Année Sociologique, 1970 : Le besoin est "ce qui est inéluctablement et existentiellement permanent" (p.13).

D'accord également avec celle tentée par Paul ALBOU, cité infra : "Le propre du besoin, c'est qu'il s'impose à nous et que nous ne saurions y échapper" (p.232).

En partie d'accord seulement avec CHOMBART DE LAUWE, Pour une sociologie des aspirations, Denoël, 1969, pour lequel les besoins correspondent "à ce qu'on ne peut éviter de satisfaire pour permettre aux hommes de survivre dans une société donnée". D'accord avec cet auteur pour le caractère inéluctable du besoin et sa réduction à la seule survie, mais pourquoi relativiser les besoins selon les cultures et les sociétés ? Pour nous, seules les normes sont flexibles et par conséquent relatives, variables d'une société à l'autre, mais non pas les besoins qui restent anthropologiquement constants.

Enfin, nous ne suivons pas, sur ce point, Maurice HALBWACHS, L'évolution des besoins dans les classes ouvrières, Alcan, 1933, à savoir sa conception d'une élasticité des besoins. Les besoins ne varient pas en fonction de l'expansion ou de la récession économique. Seule varie la satisfaction des besoins et par conséquent, encore une fois, la norme.

Il est par conséquent inexact de dire, par exemple, que les besoins sont des faits de culture, des embarras ou des faveurs engendrés par celle-ci. Seule la norme est fait et forme de culture. Il est tout aussi inexact de penser, à la suite de cette première erreur, que les besoins sont sans cesse croissants, qu'ils s'engendrent les uns les autres en s'écartant progressivement de la nature, ou bien encore, qu'ils proviennent initialement de la nature, puis de la vie en société, et enfin deviennent artificiels avec la civilisation ou la culture, c'est à dire avec l'accès de l'humanité au luxe et au raffinement, comme si l'homme avait d'abord vécu seul, tel un Robinson primitif, ensuite en groupes, et enfin, par on ne sait trop quelle transformation, serait parvenu, et aujourd'hui seulement, à l'excès, l'inutile et la dépense. Non, ce n'est pas en termes évolutionnistes, optimistes ou pessimistes, progressistes ou non, que l'on peut comprendre le besoin, la place et le rôle qu'il occupe dans la vie humaine. Il n'y a pas des besoins vitaux et des besoins superflus ou faux besoins. Tous les besoins sont vitaux. C'est même un pléonasma que d'employer l'expression "besoin vital". Prétendre que le besoin est ce qui se change en désir avec le progrès technologique ou la croissance économique, demeure une manifestation des deux écoles surannées de pensée que sont l'historicisme et l'ethnocentrisme.

A l'encontre d'une telle acception, qui fait de la condition humaine non pas un socle mais une production historique, une forme évoluant avec le temps, les anthropologues, les ethnologues et les psychanalystes affirment aujourd'hui que l'homme n'est homme que parce qu'il connaît le désir, le luxe, le raffinement, le superflu, même aux temps les plus éloignés, et que l'homme continue à être un homme parce qu'il connaît encore aujourd'hui non seulement le besoin, mais aussi le dénuement, le manque radical et la misère.

Voyageons un peu. Très peu. Transportons-nous au Musée de l'Homme à Paris. Que voyons-nous ? Dans la salle réservée aux costumes primitifs par exemple ? Que l'habillemnt, certes, est un besoin chez l'homme, mais aussi et surtout que cet habillement a toujours été très peu

fonctionnel tant il était avant tout, et cela dès l'origine, dès la peau de bête, parure, parade, accessoire.

Impossible donc d'opérer une séparation en vue d'une classification parmi les objets ou actions de convoitise humaine, entre ceux qui appartiendraient au besoin et d'autres au désir. Tout chez l'homme peut être appréhendé en termes de besoin : besoin de nourriture, besoin sexuel, besoin d'ordre, besoin de croire, etc. Tout peut être également traduit selon la logique du désir ; la croyance, l'ordre, la sexualité, l'habillement ou la nourriture sont autant de créations du désir, c'est à dire formes de la demande d'amour et de reconnaissance, ou moyens d'exprimer sa puissance, de se chercher soi-même, d'aller vers l'autre, etc. Même les auteurs qui accordent dans la compréhension des activités humaines et de l'organisation sociale une place primordiale aux besoins - comme Paul Albou, à l'origine d'une "chréologie", littéralement : science des besoins (19) - reconnaissent non seulement le "flou terminologique" (20), "l'absence d'une définition" ou de "formule compréhensive" (21) devant la réalité du besoin, mais surtout concluent à "l'impossibilité de tout dénombrement" (22) et de toute classification définitive ou, ne serait-ce que satisfaisante :

"Le chercheur pourra se référer librement à tel ou tel des catalogues qu'a recensés le Dr Bize : 27 besoins distincts dans la liste de Garnier (1852), 12 dans celle de Ribot (1917), 26 chez Drever (1917), 14 chez G. Dumas (1937), 44 chez McDougall (1935), 38 chez D. Dunlap (1934-1945), 41 chez H.A. Murray (1938), etc.... D'aucuns suggèrent des regroupements dichotomiques (les catégories se correspondant terme à terme selon les listes en présence). On aurait ainsi, compte tenu de leur origine : les besoins primaires et les besoins secondaires, les besoins de survie et les besoins culturels, les besoins matériels et les besoins spirituels, les besoins viscérogéniques et les besoins psychogéniques (Murray), les besoins immédiats et les besoins artificiels (Tarde) à quoi s'ajouteraient les besoins absolus et les besoins relatifs (Keynes), les besoins individuels et les besoins collectifs, les besoins-états et les besoins-objets

(19) - ALBOU (P.) Sur le concept de besoin, Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol.LIX, 1975, p.224

(20) - *ibid.* p.223

(21) - *Ibid.* p.222

(22) - *Ibid.* p.227

(Chombart de Lauwe), les besoins irrationnels et les besoins rationnels (P.L. Reynaud), etc. D'autres, refusant de recourir à cette "taxonomie arborescente", certes commode, mais le plus souvent artificielle, préfèrent rapporter les besoins à leur fonction ; les critères retenus se ramènent alors soit aux activités (Catell), soit à l'état de l'organisme (Hess), soit enfin au but poursuivi (Tinbergen, Freud, Maslow). Des positions intermédiaires sont défendues par Murray (1938) et Piéron (1959). L'un des catalogues les plus récents est celui proposé par le Dr Bize (op. cit.) qui, rappelant une remarque de Murray selon laquelle "la biographie d'un homme peut être abstraitement représentée comme une ligne historique de thèmes", distingue quatre grands groupes de besoins :

- les besoins somatiques : généraux (plaisir, douleur ; survie, mort, etc.) ou spéciaux (viscérogéniques, en rapport avec les appareils : nutritionnels, reproductif, protectionnels, ornementaux) ;
- les besoins relatifs aux personnes et aux groupes (interindividuels, économiques, institutionnels) ;
- les besoins relatifs à la vie mentale (intellectuels, esthétiques, éthiques, de loisir) ;
- enfin, les besoins opératoires (physiques, manipulatifs, ludiques).

Mais cet auteur reconnaît que sa liste n'a qu'une valeur indicative ... On se retrouve ainsi fort embarrassé et bien incapable de choisir, sans arbitraire, entre les suggestions et entre les auteurs" (23).

A quelle réalité les besoins renvoient-ils donc ? Selon nous, parce qu'ils sont à la fois fixes et indéterminables, inéluctables, ou existentiellement permanents, et cependant impossibles à classer, à hiérarchiser, ou même à définir, les besoins renvoient à une réalité d'ordre "structurelle" ou "fonctionnelle" chez l'homme. Ce n'est pas

(23) - Ibid. pp 227, 228 et 229. Voir également DREYFUS (J.) op. cit. pp 50 et 51 à propos des listes de besoins selon ALEXANDER ou le C.S.T.B. qui sont plus embarrassantes que véritablement utiles.

le non-humain, loin de là, mais le sous-humain, l'infra-humain. Certains nomment cette réalité humaine le pulsionnel ou l'instinctif, d'autres le zoologique, d'autres encore, suivant les écoles, le niveau pavlovien ou les dominantes reflexes chez l'homme. Qu'importe, toutes ces expressions rappellent qu'il existe une réalité structurelle ou fonctionnelle chez l'homme, c'est à dire une éthologie humaine au sens d'un "programme et codification spécifique" qui échappe au conscient - d'où la difficulté à la définir- et qui fait que l'homme est prédisposé non seulement à se nourrir, à se vêtir, à se reproduire et à vivre en société, mais également à guerroyer et à prier. En d'autres termes, la guerre comme la religion ne sont pas des stades dans l'évolution des sociétés humaines ou des productions historiques pouvant être dépassés. Croyance et agression prédatrice - instinct de conservation, attaque et défense, dialectique de l'ami et de l'ennemi, etc. - sont constitutives de l'homme, c'est à dire, comme le rappelait fort justement Mircea Eliade, irréductibles et surtout irremplaçables par quelque chose d'autre. Activités militaires et religieuses - cela peut paraître tragique, archaïque, ou ce que l'on voudra, mais tel est l'homme - ces activités sont fonctionnelles ou structurelles en ce qu'elles répondent, comme le repas et la sexualité, à un appel pressant, à une exigence profonde qu'on ne peut manquer de satisfaire (24).

(24) - G. DUMEZIL appelle une "fonction", dans le monde indo-européen, une dimension de l'existence humaine irréductible, une exigence vitale, une nécessité à laquelle l'homme doit inéluctablement faire face, une limite dans sa volonté d'organiser comme bon lui semble sa vie, une activité fondamentale. Une fonction est ainsi un grand pôle d'attraction des énergies humaines. Et il n'y a selon nous "système des besoins" qu'au sens de DUMEZIL, et de LEVI-STRAUSS d'ailleurs, du mot système ; ce qui signifie non pas que les besoins s'engendrent à l'infini les uns les autres, mais précisément le contraire, à savoir qu'ils font système parce que justement ils sont fixes et existentiellement permanents. En d'autres termes, les besoins font systèmes parce qu'ils sont premièrement autonomes, indépendants les uns des autres, chacun ayant sa propre logique ; deuxièmement, irréductibles ou incontournables ; troisièmement contradictoires entre eux ; mais aussi, quatrièmement, complémentaires, comme le repos vis à vis du travail ou l'activité guerrière face à la paix sacerdotale, etc.

D'ailleurs cette prédisposition fonctionnelle ou structurelle, dans tous ses aspects, heureux ou malheureux suivant les morales et les perceptions des époques, et à laquelle les besoins appartiennent, se trouve inscrite notamment dans l'organisation du cerveau humain. Henri Laborit (25) à la suite de McLean, a rappelé qu'il existe trois cerveaux chez l'homme : en premier lieu, un très vieux cerveau, celui du vertébré, le paléencéphale, siège de l'agressivité la plus crocodilienne ; puis, un deuxième cerveau, celui du mammifère, le rhinencéphale ou cerveau limbique, siège de l'émotivité affective ; et enfin, le troisième et dernier cerveau résultant de l'évolution, le néoencéphale ou néocortex, grâce auquel l'homme est homo sapiens, c'est à dire capable d'imagination, de pensées et de visions du monde, d'idéologies, de représentations symboliques et de fantaisies. Ce faisant la fonction "naturelle" de cet ultime et gros cerveau proprement humain est double : d'une part, tenir le langage du désir, et d'autre part, subsumer, prendre en charge, les deux premiers cerveaux. En effet, par sa fonction même, qui est de produire des formes symboliques, le néoencéphale double de significations, c'est à dire de signes propres à informer l'homme sur son humanité essentielle, son vouloir-vivre profond, non seulement le monde, l'altérité et la contingence, mais également les productions et les actes comme l'agressivité prédatrice ou la reproduction sexuelle commandées par le paléencéphale et le rhinencéphale (26).

L'on peut dire par conséquent que les besoins sont définis par le verbe - les verbes du langage humain - qui traduisent l'action ; exemple : se loger, circuler, récupérer, se protéger, prier, etc. Du verbe donc, pour chaque besoin, qui ramène à l'origine, au début de l'homme. "Au début était le verbe" ; et Goethe dira "Au début était l'action". Verbe en tant qu'action et inversement. Entraver cette action, la possibilité du passage à l'acte, ne pas répondre ou satisfaire au verbe, c'est mettre en jeu la survie de l'homme.

(25) - LABORIT (H.) L'homme et la ville, Flammarion, 1977

(26) - DURAND (G.) Figures mythiques et visages de l'oeuvre, op. cit. p.23

La différence entre le besoin et le désir est donc une différence de logique. Le premier ne se comprend que dans la logique de la satisfaction, le deuxième uniquement dans celle de la quête. Le besoin a des objets, le désir n'en a pas. La satisfaction du besoin est tangible, mesurable, on peut l'évaluer. Elle peut être plus ou moins grande et plus ou moins durable. Elle est de l'ordre du cycle, du renouvellement en quantité et en qualité. Rien de tout cela avec le désir. Ni satisfaction, ni pause, mais recherche à la fois sans fin et sans objet réel. Pour parler juste on dirait d'un besoin qu'il se satisfait, et d'un désir qu'il s'exprime. Mieux : le désir prend prétexte du besoin à satisfaire pour exprimer sa logique, c'est à dire sa recherche toujours insatisfaite. C'est un peu comme si le désir venait tout gâcher en rappelant que l'homme n'est homme que parce qu'il ne saurait se contenter des satisfactions élémentaires, du seul bon fonctionnement organique, métabolique ou réflexif. L'objet du besoin est l'alibi du désir.

Enfin, dernière et non moins importante caractéristique du rapport de l'homme aux objets de ses besoins, objets ou actes qu'il produit et maîtrise plus ou moins : elle concerne la nature et l'intensité de la satisfaction. Il ne faut point se leurrer, le terme même de satisfaction fait illusion et reste impropre à traduire le rapport entre l'individu ou le groupe social et les objets de ses besoins. La réponse à un besoin est toujours perçue, reçue ou ressentie dans l'ordre de la nécessité, c'est à dire comme une banalité, un lieu commun, un acte ordinaire et normal et non comme une joie, un plaisir ou un bien. Bref, rien de bien extraordinaire dans la satisfaction d'un besoin pour le commun des mortels. Cette satisfaction, ou plus exactement cette réponse obligée, n'est pas un plus, un surcroît ou une manne, mais un minimum. C'est toujours un geste inscrit dans ce que nous avons appelé : les profils bas des exigences humaines. La satisfaction des besoins n'est pas un point d'arrivée mais un point de départ.

Le mot besoin est utilisé, à tort et à travers, dans trop de sens différents, parfois complémentaires, souvent contradictoires, et ce qui nous éloigne le plus de sa signification première, ce sont ses divers emplois métaphoriques qui, la plupart du temps, ce qui est grave, ne sont pas compris comme tels parce que pris à la lettre, sans la distance ou l'esprit qu'ils supposent. Les besoins peuvent être définis comme des appels pressants, des nécessités, ou encore des exigences de la nature, certes, comme le font maints auteurs, mais à condition que de telles définitions ne soient pas confondues, et c'est trop souvent le cas, avec un certain nombre d'autres notions relatives soit à la misère, soit à la norme, soit au bonheur.

- Premièrement, le manque radical, le dénuement, la misère ou encore la rareté et le malheur. Dans ce premier usage du mot besoin, c'est le singulier qui prévaut. On ne parle pas des besoins ou du système des besoins mais du besoin, le Besoin. L'expression "être dans le besoin" en témoigne. C'est sans doute cette expression métaphorique qui a valu à la notion de besoin toute la connotation misérabiliste que nous lui connaissons et qui nous empêche de saisir sa signification profonde. Le mot besoin est ici mal employé, c'est à dire utilisé à la place d'autres termes plus précis comme ceux que nous avons cités - misère, dénuement, etc. - ou bien à des fins provocatrices, comme par effet de rhétorique pour mieux attirer l'attention sur le fait que les conditions de satisfaction des besoins humains sont telles qu'elles menacent toutes possibilités de survie. Bref, le besoin n'est pas synonyme de misère ou de manque. C'est comme toujours la réponse à un besoin, la satisfaction, qui peut tenir lieu de misère, de malheur ou de carence.

- Deuxièmement, les besoins ne doivent pas non plus être confondus avec les normes, c'est à dire avec les conditions historiques ou contingentes de satisfaction des besoins. Et la norme ne crée pas à son tour des besoins. C'est le désir qui se saisit également du rapport des individus ou groupes à la norme. L'on vit au-dessus de la norme par privilège ou souci de distinction. Inversement, vouloir accéder

à la norme quand on vit au-dessous de ce qu'une société peut offrir, ce n'est pas être dans le besoin, mais vivre la dynamique de la "rivalité mimétique". Gabriel Tarde l'a rappelé et, aujourd'hui René Girard (27).

- Troisièmement, il ne faut pas non plus confondre, comme nous l'avons également vu, norme et bien, c'est à dire satisfaction des besoins et bonheur existentiel. Le besoin n'est ni un bien ni un mal, c'est une donnée fonctionnelle plus ou moins conscientisée par les sociétés et les individus. La satisfaction des besoins reste une réponse fonctionnelle, ce n'est pas un bonheur mais une nécessité, une condition de survie.

Or, précisément, les besoins et leur système prennent ces trois différentes significations chez l'aménageur : manque, norme, bonheur. Il nomme besoin ce qui est de l'ordre de la mise aux normes du temps dans son activité de restauration, de rénovation ou d'extension de l'espace urbain. Et, dans sa vision éclatée de la ville, sa perception schizomorphe qui divise la réalité urbaine entre le pire et le meilleur, le besoin tient le rôle négatif du manque radical, mais également, à l'autre bout, le rôle positif d'utopie et de bonheur quand il est satisfait. Enfin, le désir, malgré sa logique omniprésente, ne semble pas être pris en compte dans la démarche urbanistique.

Telle est donc apparemment, la place démesurée que l'aménageur accorde au besoin. Tout se ramène au besoin, tout est défini en terme de besoins. Mais, à y regarder de plus près les choses se passent autrement. La nature fonctionnelle ou structurelle du besoin, la signification toute spirituelle du bonheur et la logique du désir, toujours première et toujours insatisfaite, donnent une autre version - ou permettent une autre vision - de la pratique urbanistique.

(27) - TARDE (G.) Les lois de l'imitation .. Etude sociologique (1890)
Slatkine, 1979

- GIRARD (R.) Des choses cachées depuis la fondation du monde,
Grasset, 1978

En premier lieu, cela va peut-être de soi, mais il est bon tout de même de le rappeler, les aménageurs de l'espace urbain ne sont pas les seuls professionnels qui ont pour tâche ou vocation de répondre aux besoins des hommes. Ils y prennent part uniquement dans le domaine qui est le leur. D'autres spécialistes se chargent de satisfaire d'autres besoins, autres que le loger ou le circuler en ville, et qui sont tout aussi vitaux, comme le vêtir, par exemple, mais également le croire, il ne faut pas l'oublier. C'est cette position relative, et non pas centrale ou première de l'aménageur, qu'il ne faut pas perdre de vue. En effet, elle rappelle la nature fonctionnelle ou structurelle du loger ou du circuler, et par là même que l'aménageur n'est qu'un inscrit, à côté d'autres professionnels, dans la grande besogne des hommes, celle qui s'est toujours imposée à eux et qui consiste à garantir les conditions minima de survie.

Il est donc hors de question de nier que l'architecte et l'urbaniste ne répondent pas aux besoins, que leur métier ne soit pas de l'ordre de la besogne, c'est à dire n'appartienne à la logique de la satisfaction d'exigences profondes et vitales chez l'homme. Mais, justement, parce qu'ils participent de cette logique propre au besoin, ils ne peuvent se situer, et qu'ils le veuillent ou non, que dans les "seuils", les "conditions minima", "les nécessités", ou encore, comme nous l'avons déjà mentionnée, "la géométrie des profils bas". Ce qui ne veut pas dire, loin de là, que le métier d'aménageur soit une activité mineure. Non, cela signifie seulement que l'aménageur a pour responsabilité, tout comme le prêtre, le militaire, l'économiste ou le politique, non pas de faire le bonheur des gens, ou même d'y contribuer, comme il est dit de l'argent, mais uniquement d'empêcher que la vie de l'homme en ville et dans sa demeure ne se transforme en enfer, notamment à cause des nuisances, gênes, dysfonctionnements et dégradations diverses de l'espace urbain. Quand l'aménageur répond à un besoin, il répond à une fonction, il s'inscrit dans une structure humaine fondamentale, et c'est en cela qu'il assure la survie. Son travail est une procédure d'évitement du malheur, rien de plus. Dès que l'aménageur prétend, soit disant à cause même de sa profession,

s'occuper du bonheur des gens ou, pour le moins, éduquer ou influencer la vie sociale, il sort de son cadre, de son pouvoir et de ses compétences. Il devient alors, comme il est possible quelquefois de le voir, prophète, charlatan ou publiciste, mais en aucun cas il demeure architecte ou urbaniste.

Toute société repose ainsi : que chacun, par son travail, assure les conditions minima de survie de tous, c'est à dire participe au bien commun ; à chacun ensuite, à partir de ces conditions extérieures et collectives de survie, de trouver sa félicité, son bien intérieur, en un mot la vie. Aucun Etat, aucune institution, ne peut remplacer l'individu dans l'expression de ses désirs et la recherche du sens de la vie, pas même une personne à la place d'une autre. Il ne saurait y avoir de société perenne sans ce respect mutuel entre ses membres et surtout sans la stricte observance de cette fine dialectique qui lie de façon précise individu et collectif dans la quête du bien.

Assurer la survie, réunir les conditions de possibilité de la demeure, rien de plus avons-nous dit ; mais c'est déjà pas mal. Cela reste une tâche incessante, débordante. L'aménageur doit faire face aux dégradations inéluctables du cadre bâti existant afin qu'il continue à être habitable, vivable fonctionnellement, quelquefois pour empêcher qu'il ne s'écroule sur la tête de ses habitants, cela s'est déjà vu dans les vieux centres des villes. L'aménageur doit également construire du neuf pour répondre à l'accroissement jusqu'à présent tout aussi inévitable des villes. Mais il doit aussi, et surtout, pallier aux diverses nuisances et dysfonctionnements structurels sans cesse renouvelés qui peuvent mettre en jeu à plus ou moins court terme la possibilité d'habiter. La tâche de l'aménageur est en fait dans nos sociétés modernes une permanente réorganisation de la ville, non pas pour le bonheur ou le mieux-être progressif de l'homme, mais en vue de la survie même de l'habitant face aux périls que fait peser sur l'habitat le développement économique et technique.

Exemple : la société moderne est une société de consommation. Il y a donc, et il y aura, de plus en plus d'automobilistes et de plus en plus de véhicules. Mais, plus il y a de monde qui conduit, plus il y a de bruit, et plus, par conséquent, il faut éloigner les habitants des voies et rocades principales, non pas pour le plaisir ou l'agrément des habitants, mais pour garantir leur survie, leur besoin fonctionnel de dormir en silence et de respirer un air suffisamment épuré ou régénéré. En outre, plus il y a de véhicules et plus il est difficile de circuler. C'est donc le besoin vital, fonctionnel et structurel, de circuler qui se trouve menacé par le développement du transport individuel. Il faut donc, pour répondre sans détour à cette exigence de circuler, élargir les rues existantes ou construire des périphériques qui sont autant de réorganisations successives de la ville et de ses divers espaces - habitations, jardins, rues piétonnes, etc. - non pas pour faire on ne sait trop quel bonheur des gens par la bagnole, mais afin d'éviter le malheur, c'est à dire l'enfer automobile ou, plus précisément, le dysfonctionnement vital que serait l'impossibilité de circuler.

Cet exemple illustre également ce que nous avons déjà mentionné, à savoir qu'il est inexact de penser en termes de nouveaux besoins ou de besoins artificiels. Ainsi, la pollution atmosphérique et phonique ne crée pas de nouveaux besoins en matière de logement. Dans les faits observés, cette pollution, résultant de la croissance économique et du progrès technique, ne fait que menacer la possibilité de l'abri et suscite à nouveau le très archaïque besoin d'être protégé du bruit, de l'agitation, de la multitude extérieure, etc. : définition minimale de toute demeure.

Notre société très moderne de consommation répond très bien aux besoins, mieux sans doute que toutes les autres sociétés qui l'ont précédée dans l'histoire. Celà ne signifie pas pour autant, comme on pourrait le croire dans une optique par trop optimiste ou progressiste, que nous sommes parvenus aujourd'hui, pour ce qui est de l'urbanisme, à nous situer au-dessus du besoin, et que nous cherchons non plus à résoudre

les questions du minimum vital mais de plus en plus à satisfaire le goût du luxe et du raffinement. Evidemment le luxe, le raffinement en matière d'habitation urbaine, existe, et il serait sot de le nier, mais il ne faut pas oublier d'une part, qu'il a toujours existé dans toute société, d'autre part qu'il ne concerne qu'une minorité de privilégiés, comme toujours dans l'histoire des hommes. C'est donc d'une manière globale, collective, que se pose la question de la réalité d'un soi-disant passage historique du loger de la quantité à la qualité. Or la réponse à cette question est non. Nous sommes toujours dans nos sociétés modernes, en ce domaine, à la limite sinon en-deçà du besoin. Nous sommes toujours à essayer de rétablir la survie urbaine, même si nous disposons pour cela de moyens considérables. C'est sans doute ce paradoxe qui rend la vie plus insensée dans les sociétés modernes que partout ailleurs.

En résumé, l'activité de l'aménageur, pour aussi noble et nécessaire qu'elle soit, ne consiste pas à rendre les gens plus heureux ou plus conviviaux, parce qu'au mieux, c'est à dire si la société lui en laisse le temps et lui en donne les moyens, l'aménageur remplit une tâche minimale, il assure un point de départ à la vie, mais ne peut rien pour elle.

L'aménageur ne peut rien pour le bonheur des gens pour cause de besoins donc, mais également pour cause de désir. En effet, quand il construit ou quand il aménage, l'aménageur, tout en répondant très honnêtement aux besoins, ne peut faire autrement que d'exprimer ou figurer dans ses réalisations soit son propre désir, soit celui des individus ou des collectivités pour lesquels il travaille. Et quand on sait que le désir obéit à la logique d'une quête à jamais insatisfaite, on mesure à quel point, l'action conjuguée du besoin et du désir, dans tout projet d'urbanisme ou d'architecture, ne peut que laisser les gens, habitants ou usagers, passé le premier moment de curiosité, insatisfaits ou indifférents, ou si l'on veut sans réelle passion ou engouement : répondre à un besoin c'est normal, c'est un minimum ;

exprimer un désir ce n'est ni combler, ni apaiser, mais signaler par une oeuvre ou un monument l'insatisfaction perpétuelle de l'homme.

Prenons un dernier exemple, sur notre terrain d'observation : Echirolles. La construction d'un centre-ville répond à la fois à un besoin et à un désir, dans la logique que nous venons d'indiquer. Nul parmi les responsables de l'urbanisme à Echirolles ne peut le contester. Construire un centre répond ou satisfait à un besoin impératif, vital, celui de pouvoir "se repérer" en ville. Si la signalétique peut convenir à cet usage, elle s'adresse, comme le montrent de nombreuses enquêtes, essentiellement aux étrangers et aux touristes. En ce qui concerne les habitués de la ville, c'est à dire ses véritables habitants, seules valent les dialectiques centre-périphérie, intérieur-extérieur de la ville, avec leurs expressions symboliques que sont, et cela depuis toujours, les centres, les portes, les ponts, les enceintes périphériques, qu'elles soient murailles, parcs, boulevards ou rocades comme aujourd'hui. Un centre donc, avec ses services administratifs, véritables totems du pouvoir, son agora, son marché, son esthétique affirmée, ses multiples fonctions et ses nombreuses voies d'accès qui le font rayonner sur l'ensemble de la cité, reste une nécessité, une condition de survie de la ville. C'est un besoin ou plutôt la satisfaction d'un besoin, mais c'est également l'expression d'un désir et d'un désir particulièrement conscientisé à Echirolles, puisqu'il est explicitement revendiqué dans l'abondante littérature urbanistique produite par la Ville : "Construire un centre, nous disent les techniciens et politiques que nous avons lus et rencontrés, c'est répondre à la longue quête d'identité de la ville d'Echirolles. C'est affirmer plus fort son existence. C'est afficher son autonomie, sa volonté d'être responsable. C'est aussi chercher à mieux unir les Echirollois entre eux. Il y va de ce centre-ville comme d'un enjeu, d'une crédibilité de la ville ou d'une rivalité de prestige avec les communes environnantes".... Bref, toutes choses qui appartiennent au registre du désir et à ses modalités d'expression ; on peut aisément y consentir.

Le désir, même si le terme n'est jamais ou rarement prononcé, est donc bien intégré dans la pratique urbanistique, emmêlé avec le besoin, lequel a pour unique réalité, dans cette pratique, celle que lui confère la perspective anthropologique de fonction vitale ou de structure fondamentale. Il faut donc s'attendre, en ce qui concerne le centre-ville d'Echirolles, à une déception de la part des auteurs du projet devant l'attitude que leurs usagers ne manqueront pas d'afficher, à savoir : l'apathie, le simple acquiescement bon enfant, sans plus, ou encore la bonhomie confiante et distante à la fois. Attitudes permanentes chez l'utilisateur, mais que l'urbaniste semble oublier à chaque nouveau projet.

Pourquoi pareille attitude chez l'utilisateur ? Parce que la réponse aux besoins et aux désirs, y compris les siens propres, n'est pas la satisfaction réelle et profonde qu'il attend de son existence et qui a pour noms, entre autres : sens de la vie, reconnaissance par l'autre, connaissance de soi, etc. Pourquoi alors cette déception chez les aménageurs ? Parce que ceux-ci croient qu'en répondant aux besoins et aux désirs avec le plus possible de conscience professionnelle, ils se rapprocheront de l'utopie qui trame leur imaginaire et selon laquelle le vrai bonheur résulte d'un espace bien fait.

5. HABITER ARCHAÏQUE ET MODERNITE ARCHITECTURALE

Le professionnel de la ville a raison. Il y a de l'archaïsme dans l'attitude des usagers. Pourquoi a-t-il raison, et surtout pourquoi "archaïque" ? Pourquoi nommons-nous "archaïques" ces pratiques habitantes contre lesquelles architectes, techniciens et politiques élèvent leur modernité urbaine ?

Nous nous sommes aperçus en effet, sur une base empirique, c'est à dire à partir de nos propres enquêtes et des études de terrains faites par notre équipe de recherche, ainsi que sur la base d'autres recherches effectuées par d'autres centres de recherche - recherches qui ont servi en quelque sorte à recouper et à vérifier nos propres résultats - que les "pratiques d'habiter", ce qu'il est convenu d'appeler "l'usage" de l'espace construit ou encore la "consommation" ou "l'utilisation" quotidienne de la ville par ses habitants ordinaires, était "structuré" (autrement dit : tramé, polarisé, orienté, etc.), par un certain nombre de notions ou d'éléments qui apparaissent dans les récits des habitants, et qui sont par exemple :

- des convictions subjectives,
- des mémoires inventées,
- le mépris de l'histoire réelle de la ville et de son architecture,
- les habitudes, l'horreur de bouger,
- la rêverie du village dans la ville,
- ou encore, la ville perçue comme chaos, labyrinthe, etc.

On pourrait citer ainsi une trentaine de ces thèmes qui ressortissent à la parole habitante et aux pratiques d'habiter. Ces thèmes, dont nous

n'avons pas la liste exhaustive, mais qui réapparaîtront en détail au cours de cette recherche, nous les avons regroupés sous quatre grandes rubriques :

1. L'imaginaire
2. L'ignorance
3. La nostalgie
4. L'inhabitable.

Alors là s'éclaire, grâce à ces quatre rubriques, grâce à leurs intitulés, l'utilisation du mot archaïque pour qualifier les pratiques d'habiter ; mot qui nous a été soufflé par les professionnels de la ville en premier lieu. Deux raisons au moins justifient son emploi :

- premièrement, si l'on se rapporte à l'urbanisme moderne ;
- deuxièmement, si l'on se réfère à l'étymologie du terme "archaïque".

En effet, ces quatre grandes rubriques qui désignent les pratiques d'habiter, et les notions qu'elles recouvrent - l'imaginaire, l'ignorance, la nostalgie, l'inhabitable - sont "archaïques", c'est à dire vieilles, trop vieilles dans l'histoire des hommes, et de plus à contre-courant, "rétrogrades", au regard de l'urbanisme moderniste qui, on le sait, est fondé sur le rationalisme, le progrès, la transparence, l'évolutionnisme, la table rase du passé, la technique.

Ces notions nous les nommons également "archaïques" pour une deuxième raison, par référence à l'étymologie du mot archaïque : "arche" signifie "commence et commande" à la fois. Ces notions sont "à la base" (à "l'origine") des pratiques d'habiter, les orientent et les dirigent (les commandent). C'est en quelque sorte la vieille et longue mémoire des pratiques d'habiter.

Maintenant, une question se pose, essentielle : quel regard faut-il porter à ces notions dénoncées par l'urbaniste, à ces archaïsmes recueillis dans le contenu de la parole habitante et qui caractérisent

les pratiques d'habiter, sans doute pas l'ensemble des pratiques d'habiter, la totalité de leurs aspects, mais en tout cas un aspect important ?

Sont-ce des résidus, au sens des "résidus archaïques", c'est à dire des restes, des débris d'une pensée qui appartenait au passé des hommes, aux sociétés primitives ou traditionnelles qui n'existent pratiquement plus aujourd'hui ? Résidus, restes sans intérêt, vestiges à placer dans les musées ? Et par conséquent qui n'auraient aucune pertinence, aucune efficacité ? Quelque chose qui serait appelé à être dépassé ou complètement résorbé avec le temps, l'instruction progressive des hommes et l'évolution des sociétés.

Autre hypothèse : il s'agirait non plus de les considérer comme des résidus, dont on pourrait facilement se débarrasser, mais d'un aspect fort, tenace de la condition humaine. Dans ce cas, les archaïsmes, et l'archaïque en général, seraient une fatalité, et donc quelque chose de négatif qui existerait à côté d'autres choses plus "positives", et dont par conséquent, à défaut de combattre et d'éliminer, il faudrait se méfier.

Troisième hypothèse, troisième possibilité, et qui sera la nôtre ici. Ne faut-il pas traiter ces archaïsmes non plus en termes de négatif, de manque, de défaut, etc. Mais en termes positifs d'intention, de nécessité, de fonction essentielle ?

Il faudrait, à notre avis, traiter ces archaïsmes comme on a traité, dans les sciences humaines et sociales ces autres archaïsmes que sont par exemple : la division, le conflit, la limite, la censure, la violence.

Auparavant, dans une certaine épistémologie imprégnée de rousseauisme, d'unanimité, ou encore de monofonctionnalisme ou d'unidimensionnalité ces notions, la division, le conflit, la censure, etc. , étaient considérées comme du négatif : soit parce qu'elles appartenaient au passé

primitif de l'humanité (la horde primitive, la meute, l'état de guerre de tous contre tous de Hobbes), soit parce que la communauté humaine que l'on considèrerait comme "authentique" - qu'elle soit passée ou future - était une communauté exempte de tensions, de divisions, de conflits et de violence.

Or, on sait aujourd'hui, grâce aux progrès des méthodologies des sciences de l'homme, que le conflit, la division, la limite sont non seulement "normaux" et positifs dans une société, mais même souhaitables.

Exemples :

- la division ou séparation des pouvoirs (et la censure et le refoulement des pouvoirs entre eux),
- le pluralisme des valeurs,
- la pluridimensionnalité de l'esprit humain : l'individu n'est pas seulement dans le peuple ; il y a un peuple dans chaque individu, à l'intérieur de chaque individu. C'est le "sujet divisé" de Freud, ou encore ce que Gurvitch disait du rapport individu-société : "Nous sommes dans la société et la société est en nous",
- l'agression de Konrad Lorenz, cet archaïsme, s'il en est, n'est pas une fatalité ou du négatif, ni même un instinct de mort, mais une pulsion de vie primordiale liée à la prédation, au territoire et à l'instinct de conservation,
- on sait aussi avec Pierre Clastres, par exemple, ou Jean Malaurie, que les sociétés dites traditionnelles ou primitives n'ont pas été des sociétés de tout repos. Elles ont été des sociétés fondées sur la guerre, la rivalité de prestige, la violence initiatique,
- avec René Girard, on a appris qu'il existe une violence non pas seulement fondamentale, mais fondatrice, c'est à dire qui réassure la cohésion du social.

Bref, selon le juste mot d'Héraclite, "la communauté est discorde, le conflit justice".

Dans cette optique méthodologique donc, partons à la recherche de la positivité de ces archaïsmes structurant les pratiques d'habiter - positivité ou signification et rôle qu'ils ont dans le rapport de l'homme quelconque à son habitat.

Dernière remarque : ces quatre grands archaïsmes, qui sont déjà le fruit d'une classification, d'un regroupement de divers thèmes éparpillés ci et là dans la parole habitante et les discours urbanistiques, ne font au bout du compte que deux chapitres : d'une part l'ignorance et l'imaginaire ; d'autre part, la nostalgie et l'inhabitable. Et cela non pas pour des commodités de plan d'écriture ou d'exposé, mais parce qu'au fur et à mesure de l'analyse se sont fait jour des complémentarités et des oppositions, des systèmes de tensions entre eux ou des structures qu'il ne fallait pas défaire car ils éclairaient d'une nouvelle manière le fait d'habiter. Ainsi, l'ignorance est la condition de l'imaginaire, et réciproquement. De même, la nostalgie, qui s'avère ici être l'autre nom de l'habitable, ne peut se concevoir sans son contraire, l'inhabitable, et inversement.

5.1. L'ignorance et l'imaginaire

5.1.1. L'ignorance

Nous aurions pu appeler ce chapitre : "Crottes de chiens". C'est en effet une image que nous ont suggérée les urbanistes eux-mêmes lors de nos différentes passations d'enquêtes et analyses de leurs documents. Qu'est-ce à dire ? Et bien que les professionnels de la ville se plaignent tous de ce que nous avons appelé "l'ignorance", dans notre classification, et qu'ils illustrent par cette image, celle de la trace laissée par le passage de nos animaux favoris, en nous rappelant que les réunions d'usagers qu'ils organisent, afin de mieux sensibiliser ces usagers aux questions d'urbanisme et en même temps afin de mieux connaître en retour leurs pratiques, leurs besoins et leurs aspirations, tournent toujours court parce que le seul problème important qui semble retenir l'attention de ces usagers, ce n'est pas la signalétique urbaine

ou le bien fondé de l'aménagement de tel ou tel carrefour, mais bien plus le besoin naturel des chers compagnons canins. L'ensemble des problèmes urbains se ramène pour l'usager, semble-t-il, au petit désagrément que représentent les chiens malpropres. De quoi désespérer les urbanistes qui travaillent, pensent, organisent rassemblent les usagers, en vue de la concertation, de la participation pour mieux les satisfaire, pour mieux répondre à leur attente.

"95 à 99% de notre pratique, ce sont les crottes de chiens, les bordures de trottoirs et beaucoup d'autres choses".

"Voilà dix ans que je fais des réunions publiques et je commence à avoir de l'expérience. On vient d'en faire une série avec les associations de quartiers, et bien, c'est vraiment difficile de parler un tout petit peu de comment la ville est perçue ! Parce que les crottes de chiens, on en parle !"

"Par exemple, l'association générale de la Ville-neuve demande à nous voir uniquement pour traiter le problème des passages-piétons. Moi, je m'interroge ..."

(Chap. 2 Réactions, parag. 2.2.
Aménager et Communiquer)

Il s'agit non seulement d'"élever le niveau du débat", l'expression revient plusieurs fois dans les propos des professionnels de la ville, car l'échange terre à terre peut toujours être excusé sinon compris, mais au moins que les gens ne restent pas à ce point passifs ! Rien de plus irritant semble-t-il, pour les urbanistes, que cette attitude. C'est ce qui ressort bien de leur plainte.

"Les gens viennent en réclamant d'être assistés. Ils ont vraiment des comportements de consommateurs".

(Ibid. parag. 2.1. Echos)

"On a une pratique très importante des réunions de quartiers où l'on entend surtout l'idéologie pavillonnaire et où l'urbanisation collective c'est de la merde !"

(Ibid.)

"Les gens, quand ils viennent nous voir, c'est pour qu'on règle leurs problèmes pour eux".

(Ibid. parag. 2.2. Aménager et Communiquer)

Mais il y a plus grave, plus désespérant aux yeux des politiques et des opérationnels de l'urbanisme ; c'est quand cette ignorance, de platitude ou de passivité, devient indifférence et silence :

"Au moins deux soirs par semaine, on a des réunions, jamais il n'y a une vision ou même une demande sur le fonctionnement de cette ville, sur le centre-ville, sur ce qu'est la banlieue... ni une demande, ni une exigence".

"Parce qu'on a vraiment l'impression que les gens s'en foutent totalement qu'on mette un arbre là, ou un banc public là. Parfois, on a des retours, mais bien après !".

"Peut-être que les gens n'ont pas besoin de s'élever ? n'ont pas besoin qu'on les anime s'ils ne le souhaitent pas ? Peut-être qu'ils sont bien comme ça. C'est vraiment une question de fond qu'on se pose".

(Ibid.)

Allons au bout de cette piste révélée par les professionnels de la ville. Pour ces derniers, les réunions avec les habitants, même s'ils ne veulent en aucun cas les supprimer, aboutissent à peu de chose ; en un mot : "c'est de la ...crotte de chien". Mais inversement, ne pourrait-on pas dire que pour les habitants eux-mêmes, puisque c'est tout de même eux les premiers qui en parlent, ce type de réunions c'est aussi de la ...crotte de chien ?

En effet, que rencontrons-nous dans le récit des habitants, au terme d'enquêtes - les nôtres et celles des autres - sur leurs rapports à la ville ? En tout premier lieu de l'ignorance. "Ignorants" sont les habitants, en ce sens que l'on ne retrouve pas dans leurs récits les thèmes, les objectifs et les préoccupations qui animent le débat urbanistique. Interrogés sur leur habitat, les gens, dans leur très large majorité ne font aucune référence à l'architecture, à l'aménagement ou à l'histoire réelle de leur ville. Il y a là non seulement une réelle méconnaissance de tous ces problèmes, mais également une sorte de mépris. La "chose" urbaine ne passionne personne ou presque. Les gens préfèrent de beaucoup parler d'eux-mêmes, de leurs façons de vivre et d'appréhender l'extérieur, les autres, la ville. On attendrait d'eux des informations propres à nourrir la réflexion urbanistique et la technicité architecturale, or les gens se mettent à raconter leur vie, leurs histoires personnelles, leurs expériences. Dans leurs récits-recueillis, il n'est jamais question de besoins ou de fonctions mais d'existence. Bref, leur narration sur l'habitat est avant tout un discours d'existence.

Et nous rejoignons sur ce point les conclusions de Lucien Sfez, par exemple, qui sur la base d'enquêtes également, remarque que, sur le terrain du logement et de l'habitat, il n'y a pour l'utilisateur ordinaire aucune primauté des besoins, et que, par contre, le "discours d'existence" tient une place centrale (1).

Quand à l'ignorance des habitants en matière d'urbanisme et d'architecture, de nombreuses autres enquêtes et consultations auprès des habitants viennent la souligner. Notamment celle de J.M. Bloch-Lainé en 1980. Là encore, dans cette consultation, les conclusions insistent sur le fait que les interviewés parlaient de tout autre chose que de fonctionnalité et technicité architecturales. Ils parlaient de leur façon de vivre (2).

(1) - SFEZ (L.) Vers une critique de la primauté des besoins in Le Monde, Automne 1974

(2) - BLOCH-LAINE (J.M.) Consultation nationale sur l'habitat. Réflexion publique sur un habitat en France. Un espace pour la vie. D.F. 1980

Et cette ténacité de l'ignorance est corroborée par le fait qu'elle ne se rencontre pas seulement dans le domaine de l'habitat. L'ignorance caractérise aussi, par exemple, le rapport à la technique moderne et à ses divers objets. C'est ce qui est apparu lors d'enquêtes que nous avons nous-mêmes effectuées sur ce terrain pour une étude commanditée par le CNRS (3). Cette ignorance nous l'avions appelée "inculture technique" : le savoir technique est absent des pratiques banales de la technique. On aurait pu croire la culture technique plus familière que la culture historique ou littéraire. Il n'en est rien. L'individu vit aujourd'hui dans un milieu dont la caractéristique essentielle est d'être encombré d'objets qui témoignent d'une sophistication extrême de la technique et d'un extraordinaire développement de la recherche scientifique, mais cet individu en règle générale méconnaît le mode de production de ces objets, leur histoire et même leur fonctionnement. L'immense majorité des téléspectateurs, par exemple, ne sait pas comment fonctionne un poste de télévision ; l'émission et la réception des images, le mécanisme interne des différents réglages demeurent un mystère. Les objets les plus récents, issus des télécommunications, de l'audio-visuel et de l'informatique, sont devenus des objets familiers, mais les concepts qui vont avec, ceux de commutation, de programmation, de digitalisation ou ceux plus généraux de réseaux, de système et d'organisation, ne sont guère réappropriés par la grande masse des utilisateurs. Le simple consommateur, sauf exception, ne sait pas à quelle réalité technique et sociale pareil langage peut renvoyer.

Citons encore une autre enquête - ô combien significative !- de cette ignorance qui affecte tous les domaines de la vie sociale , une enquête faite aux Etats-Unis et dont le Nouvel Observateur a rendu compte sous le titre : "Les Américains sont nuls" ; "Environ la moitié des citoyens des Etats-Unis croient aux soucoupes volantes, rejettent la théorie de l'évolution, se méfient des scientifiques et font confiance à leur horoscope. Telles sont les conclusions d'un sondage réalisé par le professeur Jon D. Miller, de la Northern Illinois University, auprès

(3) - CHALAS (Y.), TORGUE (H.) L'imaginaire technique ordinaire, ATP-CNRS "Science-Technologie-Société" - E.S.U. Grenoble, 1984

d'un échantillon de 2 000 personnes. La majorité des personnes interrogées déclare n'avoir aucune idée de ce que peuvent bien signifier des mots comme "molécule", "DNA", ou "radiation". Les jeunes, les vieux et les femmes sont plus particulièrement touchés par ce que Miller appelle l'"analphabétisme scientifique" (4).

Que signifie donc cette ignorance ? Quelle est en quelque sorte sa positivité ? Il y a "intention" et en ce sens nous définirions l'ignorance comme une volonté de non savoir. Cette persistance du discours d'existence dans les résultats des différentes enquêtes nous signale que le "simple usager" préfère partir à la rencontre de lui-même que chercher à découvrir les qualités objectives de son environnement. Il se détourne de la vérité de l'objet pour mieux s'assurer du sens de sa propre existence. Les objets quels qu'ils soient servent d'appui à un dialogue intérieur grâce auquel le monde cesse de basculer et la relation à soi-même et aux autres se rééquilibre. Comme le dit Michel Callon, l'ignorance est une forme de résistance active. "L'ignorance, ce n'est pas l'obscurantisme, l'irrationnel : c'est une forme active de résistance pour préserver les savoirs dont j'ai besoin pour maîtriser les situations dans lesquelles j'ai été placé" (5).

Le discours d'existence n'est possible donc qu'avec l'ignorance, c'est à dire une certaine indifférence ou mépris vis à vis du savoir technique et scientifique. En d'autres termes, ce discours d'existence ou "préoccupation de soi" n'est possible qu'avec le rêve et la rêverie, qu'avec une certaine "dose" de "fantastique quotidienne", qui est le contraire, comme on le sait, de la culture technique. Bachelard le dit bien : "On ne rêve pas avec des idées enseignées". Bachelard dit plus encore, il dit que pour revenir au savoir primordial ou essentiel, qui est "savoir sur soi-même", il faut d'une certaine manière se "déphilosopher", se

(4) - Le Nouvel Observateur, 1723, octobre 1986

(5) - CALLON (M.) in revue "Pandore", cité par LAULAN (A.M.) Le rapport homme-machine en milieu agricole, colloque E.S.U. "L'imaginaire technique ordinaire", Grenoble, 1983

"dématuriser", se "dépsychanalyser" (6). Et Bachelard a en effet bien montré que se laisser aller devant les objets à la rêverie, la méditation, la contemplation, à un certain lyrisme, à une description détaillée et subjective, donc tout le contraire de l'attitude scientifique, reste le meilleur moyen d'arriver à l'être, ou du moins au seuil de l'être, c'est à dire à l'âme primitive ou primordiale ou encore aux archaïsmes qui (comme le rappelle le sens étymologique) commence et commande l'être.

Pour conclure sur le chapitre de l'ignorance, disons que l'ignorance ou l'inculture technique ne crée pas un manque, un besoin ou une demande. Elle n'est pas non plus un vide. Elle est un "creux" aménagé par l'usage ordinaire lui-même dans lequel il recueille ce qui lui importe le plus dans sa relation aux objets et aux techniques : des expressions de son être, de ses comportements vitaux, de ses impératifs bio-psychologiques, langage perdu ou oublié dans l'hypertrophie moderne de la technique. C'est ce qui est nettement apparu lors de notre première enquête sur Echirolles, intitulée "La ville latente". Les différentes figures qui nous servaient à désigner l'appropriation de la ville par l'habitant quelconque, le non-spécialiste en matière d'architecture ou d'urbanisme, étaient bien en rapport non seulement avec leur vécu mais avec des expressions essentielles, vitales de leur être-en-ville.

5.1.2.L'imaginaire

Tout de suite après l'ignorance et comme lié à celle-ci surgit un autre archaïsme dans l'expérience urbaine vécue : l'imaginaire. En d'autres termes, du rêve, de la rêverie, du fantasme. Les gens "imaginent" leur ville quel que soit le degré de connaissance "objective" qu'ils peuvent en avoir. Il y a un "intérêt subjectivant" des gens pour leur ville et non pas une "distanciation objective". En dépit du règne et du

(6) - BACHELARD (G.) Poétique de l'espace, PUF Ed. 1957, p.211

triomphe de la pensée scientifique, et contre l'instruction des logiques fonctionnalistes et démythifiantes de l'urbanisme moderne, les projections psychologiques, les convictions subjectives, les identifications spéculaires priment dans le récit des habitants sur leur rapport à la ville.

Dans leurs discours, pourrait-on dire en citant Bachelard, il y a trop de séductions, et ces "séductions faussent les inductions" (La psychanalyse du feu). Dans ces récits ou dans ces discours, l'on passe très vite d'une description objective de la ville à une adhésion sympathique pour ce que l'urbanisme moderniste considère comme l'impropre de la ville : les fondations mythiques, les légendes, les rumeurs, les fictions, les mémoires empruntées, les traditions bricolées, la ténacité de beaucoup de rituels inutiles, et grâce à quoi les pierres, les lieux et les trajets acquièrent la capacité de parler d'autre chose que d'eux-mêmes et de la rationalité qui les fige dans leur fonction. Un exemple parmi tant d'autres, de la bouche même des professionnels de la ville :

"A noter la difficulté d'une définition rigoureuse des quartiers, compte tenu des nombreux aspects subjectifs : contexte sociologique - habitudes - inertie - sensibilités".

(Projet de quartier. Ville d'Echirolles
AURG, Avril 1983, p.9)

Autre aspect de la contrefaçon ou de la falsification ou encore de la "déformation" de la ville dans la récitation habitante : la représentation en plan que les gens se font de leur ville. Quand on leur demande de dessiner leurs rues, leur quartier, les lieux qu'ils fréquentent, on s'aperçoit que les habitants taillent à leur convenance dans le tissu continu des villes des espaces tout à fait imaginaires. Soit ils rétrécissent ou amputent carrément l'espace urbain de pans entiers de sa réalité matérielle, soit, à l'inverse, ils l'élargissent à certains endroits, grossissant, au regard de l'échelle, certains lieux ou amplifiant certains détails qui peuvent même passer inaperçus pour

l'urbaniste ou l'architecte. Une chose est la ville sur le plan, autre chose est la ville dans la pratique des habitants et dans leur vécu. Du plan au vécu donc, la ville subit une déformation imaginaire.

Et là se pose alors une question : cette déformation imaginaire de la ville est-elle un mensonge, une illusion, un retard, un manque, un défaut ?

Si l'on se réfère à certains points de vues de l'urbanisme moderne - points de vues qui dominent d'ailleurs et qui caractérisent ce que Françoise Choay appelle "l'urbanisme progressiste" - cet imaginaire de l'ordinaire, de l'homme quelconque, de l'homme sans qualité, reste une parole arriérée, une illusion mensongère, un discours rétrograde.

Mais si l'on se réfère aux sciences humaines et sociales, si l'on passe ainsi de "l'épistémologie urbanistique" aux "méthodes de l'anthropologie, de l'ethnologie, de la psychologie et de la sociologie", par exemple, on s'aperçoit que l'imaginaire a un tout autre statut. (En bref, on pourrait dire que l'épistémologie urbanistique est en retard sur les méthodologies des sciences de l'homme).

C'est en effet un tout autre statut que des auteurs aussi différents que : Ernst Cassirer, Cornelius Castoriadis, Georges Dumezil, Pierre Sansot, Gaston Bachelard, Gilbert Durand, pour ne citer que les plus connus, ont donné à l'imaginaire. Pour tous ces auteurs, en un mot, loin d'être sans épaisseur, l'image renvoie toujours à un signifié vécu ; l'image nous reconduit toujours aux fondements de la vie sociale. Citons G. DURAND, à titre d'exemple, dans la définition qu'il donne de l'imaginaire. L'imaginaire ou imagination est bien, pour lui aussi, une déformation des copies pragmatiques fournies par la perception, mais cette déformation reconduit aux fondements de la vie psychique tout entière : "L'imaginaire est dynamisme organisateur... Bien loin d'être faculté de "former" des images, l'imagination est puissance dynamique qui "déforme" les copies pragmatiques fournies par la perception et ce dynamisme réformateur

des sensations devient le fondement de la vie psychique tout entière" (7).

Le sacré et le merveilleux qui imprégnèrent hommes et choses, faune et flore dans les sociétés traditionnelles avaient fait oublier aux premiers explorateurs et chroniqueurs, et même aux premiers ethnologues, que les sociétés dites primitives étaient elles aussi dotées d'une technologie efficace, fine et particulièrement bien appropriée aux terrains et lieux de leur existence. Les "sauvages" avaient, eux aussi, une adaptation comportementale au monde de type rationnel. Chez nous, il ne faudrait pas faire la même erreur, mais en sens inverse cette fois, en ne reconnaissant pas un niveau, un palier ou un mode de relation à l'altérité et au monde fondé sur le mythe et le magique grâce auxquels êtres et objets acquièrent la capacité de parler d'autre chose que d'eux-mêmes. Bref, il existe aussi dans nos sociétés, à côté ou en complément des dimensions rationnelles et productivistes de l'existence, un quotidien fantastique avec lequel il faut compter. Bachelard le rappelait : "Les conditions anciennes de la rêverie ne sont pas éliminées par la formation scientifique contemporaine. Le savant, lui-même, quand il quitte son métier, retourne aux valorisations primitives... La rêverie reprend sans cesse les thèmes primitifs, travaille sans cesse comme une âme primitive, en dépit des succès de la pensée élaborée, contre l'instruction même des expériences scientifiques" (8).

Malheureusement, la "table rase" est un des axes fondateurs de l'urbanisme progressiste. Par excès d'évolutionnisme, de rationalisme, et de technicisme, l'urbanisme moderne a voulu faire table rase de cet archaïsme, de cet "arriéré" que l'imaginaire constitue. Il s'est mis à expérimenter de nouvelles formes de sociabilité, à inventer un homme nouveau et une vie nouvelle et, sous couvert de générosité, il s'est lancé dans une orgueilleuse démarche prométhéenne : restaurer ou fonder le social, produire la culture et créer à lui seul du symbolique, sans tenir compte de la fantastique quotidienne, sans s'apercevoir que cet imaginaire était significatif de formes de sociabilité tenaces, de vécus et de manières d'être incontournables, de rapports à l'habitat coriaces.

(7) - DURAND (G.) Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas, 1969, p.26

(8) - BACHELARD, La psychanalyse du feu, Gallimard, 1949

L'image donc, ou l'imaginaire, de même que l'ignorance, quand elle ne se confond pas avec l'illétrisme, l'analphabétisme ou pire, avec le goût pour l'obscurantisme et l'irrationnel, renvoient à des vécus habitants qu'on ne saurait oublier ou minimiser sans risque, c'est à dire sans échec ou pour le moins sans déconvenue dans un projet d'urbanisme.

5.2. La nostalgie et l'inhabitable

Dans les propos des professionnels de la ville, chez tous ou à peu près, il est une phrase qui revient régulièrement, comme un leitmotiv, et qui n'est pas sans marquer une certaine exaspération : "Pour les gens, en un mot, c'est toujours mieux avant !". Cette phrase semble être chez les architectes et les urbanistes un repère essentiel, un pôle stable à partir duquel ils appréhendent les comportements complexes et confus des usagers. La nostalgie est, selon ceux qui ont en charge de construire et de gérer la ville, une caractéristique fondamentale des pratiques habitantes ordinaires.

"Il faut organiser l'espace urbain de manière à permettre aux gens de briser avec un certain nombre de nostalgies".

"Il y a une part non négligeable de banalités, de lieux communs, d'idées reçues, bref d'un idéologique latent du genre qui nous préoccupe beaucoup : "toute urbanisation nouvelle, c'est du béton, c'est laid ; la banlieue c'est seulement du béton".

(Chap. 2 Réactions, Parag. 21 Echos)

5.2.1. Avant ?

L'hyperbole

Il est vrai - et nos propres enquêtes le confirment - dans les récits de vie quotidienne des habitants, le présent ne parvient que rarement à trouver grâce. Le futur, quant à lui, est redouté. Rien ne vaut le passé. La transformation d'un quartier, d'une rue, d'une voie de circulation, la construction de nouveaux immeubles, que ce soit dans les vieux centres ou dans les terrains vagues de la périphérie, sont d'abord ressenties comme une destruction, comme une politique de la table rase. Pour nombre d'habitants, semble-t-il, les anciennes valeurs, celles auxquelles ils tiennent, meurent avec les nouveaux chantiers.

Que signifie cette outrance dans la récitation habitante, cette nostalgie excessive qui fait fi - ignore - la nécessité d'étendre ou de restaurer l'espace ? Faut-il prendre à la lettre de telles déclarations et conclure à un goût conservateur et immodéré de la part des personnes interrogées pour le passé de leur cité ? Ou bien, ne vaudrait-il pas

mieux s'attacher à l'esprit de ces paroles, à leur épaisseur, et les considérer par conséquent avec une certaine distance, celle justement que nous impose toute recherche de sens dans tout propos, aussi banal soit-il ?

Certes les habitants exagèrent ; et il faut partir de ce fait brut. Mais il faut ajouter, pour éviter de tomber dans l'ornière stérile du mépris, que les habitants interviewés, ne le font pas sans raison ou à tort. Au contraire, l'emphase dans leur langage est intentionnelle, c'est à dire symbolique. L'excès ici nous provoque, il nous "fait signe" ; c'est une figure de style, une image : c'est une "auxèse", une hyperbole.

Par cet artifice hyperbolique, il est rappelé à notre attention que les pratiques d'habiter ne s'inscrivent pas seulement dans l'espace, mais également dans le temps, et qu'elles ont besoin pour exister d'une mémoire. En d'autres termes, par la crainte habitante de l'évolution urbanistique, il nous est signifié qu'un terrain viabilisé ne fait pas immédiatement et forcément un lieu vivable. Des récits recueillis, il apparaît que l'habiter, c'est à dire l'installation dans une demeure, les relations de voisinage, l'intégration dans un paysage urbain, n'accède à une certaine qualité, et donc devient vivable, qu'avec le temps, après une longue sédimentation des habitudes, des rencontres et des gestes quotidiens. L'usage de l'espace est une mise en place progressive de véritables rites. Demeurer c'est revenir sans cesse sur ses pas. S'installer c'est répéter. C'est reprendre chaque jour les mêmes trajets, c'est fréquenter les mêmes lieux et revoir toujours les mêmes amis. Et tout cela n'est pas une affaire d'espace, mais le produit d'une longue patience ; c'est une affaire de temps. Habiter prend du temps pour se définir. C'est une pratique, justement. C'est une recherche quotidienne, faite de tâtonnements et de faux pas, de ratures et de petites découvertes. Habiter est le résultat de nombreux ajustements tant dans le choix et l'appropriation symbolique des lieux que dans les relations de voisinages.

"C'est toujours mieux avant !" ; la signification de cette sentence nostalgique, qui souligne un aspect important du rapport des habitants à leur ville, devient encore plus évidente si l'on songe au fait que les habitants, lors des passations d'enquêtes, se trouvent bien en peine pour répondre quand il leur est demandé de préciser, de dire quand, à quel moment avait lieu cet "avant". S'ils ne peuvent répondre à cette question, c'est que cet avant n'a pas ou peu de rapport avec le passé ou un passé particulier, non seulement parce qu'il s'agit, pour le moins, d'une durée - le temps qui est nécessaire pour que l'habitable, le vivable, se produise et se définisse - mais surtout parce qu'il s'agit d'un temps mythique, de ce "bon vieux temps" auquel il est très souvent fait allusion dans les conversations quotidiennes, par exemple, et qui n'a de signification que mythique, de lieu et date d'existence qu'imaginaires. L'ethnologie, entre autres, et plus spécialement la sociologie qui traite de l'espérance sociale, c'est à dire des phénomènes révolutionnaires, des utopies et des millénarismes, nous montrent, comme l'histoire d'ailleurs, tout simplement, que les temps meilleurs sont toujours des temps mythiques. Invariablement donc, quand il est question de bons et vieux temps, de temps mythiques par conséquent, ce n'est pas au temps proprement dit qu'il est fait référence, mais à l'exacte inverse, c'est à dire à l'hors-temps, à l'atemporalité, à ce qui ne peut justement pas se comprendre sur le registre du temps qui passe, linéaire. Ainsi, pour les personnes interrogées, il n'est pas question avec cet "avant" d'un passé révolu, mais d'une profondeur présente. Point d'histoire réelle dans leur propos ou de période dépassée par la modernité, mais du mythe avec sa signification hic et nunc. Pour comprendre cet "avant", il ne faut pas faire un retour en arrière sur le fil horizontal du temps, mais une plongée à la verticale dans l'épaisseur opaque des pratiques d'habiter. L'"avant" dans le récit des habitants, c'est la métaphore, le symbole ou l'expression mythique, de la fixité, de la fixation. Ce qui signifie que les gens, dès lors qu'il s'agit de leur habitation, ont horreur de bouger, répugnent au changement, craignent que l'on touche à leur paysage familial, à leurs habitudes, à leurs rites quotidiens. Avec cette image forte et provocatrice d'un avant regretté, la parole habitante nous rappelle que la fixité est la condition de possibilité de l'habitable, qu'elle est l'essence même de l'habiter.

La fixation

Dans nos enquêtes, cette "fixité" nous est signalée par ce que l'on a appelé "la rêverie du Village Immobilable" : l'idéal de l'habitat apparaît, dans la narration habitante, avec la figure d'un village comme à jamais figé, tant du côté de ses lieux que de ses trajets et de ses personnages, triptyque qui forme le socle vécu de toute agglomération urbaine si l'on se réfère, par exemple, à Pierre Sansot (9).

Cet archaïsme d'une permanence d'une mentalité de village dans la ville a d'ailleurs été découvert, et avec surprise, dès les débuts de la sociologie urbaine. Écoutons par exemple ce qu'en disent des auteurs aussi connus que Michaël Young et Peter Willmott : "Nos tout premiers entretiens révélèrent l'existence, à Bethnal Green, d'un système de parenté et de communauté quasi tribal. Ce fut une véritable surprise, tant nos lectures de sociologie urbaine nous avaient préparés à trouver un mode de vie urbain où les familles nucléaires seraient "atomisées", sans racines, et socialement isolées. À l'inverse, nous découvrîmes au cœur même de la métropole une vraie communauté où la stabilité résidentielle avait nourri des liens familiaux, amicaux, et de voisinage très affirmés" (10).

Le village, la communauté, le tribal : rien ne saurait mieux symboliser la répugnance à bouger, la permanence, l'immobilisme, la répétition. Et la redécouverte de ces grandes dimensions anthropologiques dans les pratiques d'habiter nous rappelle que l'archaïque exigence - dans les sociétés traditionnelles ou primitives - d'une stabilité des choses et des êtres pour que "l'habitable" soit possible, est toujours d'actualité.

(9) - SANSOT (P.) Poétique de la ville, Klincksieck, 1976

(10) - WILLMOTT (P.), YOUNG (M.) Le Village dans la ville 1957, Editions du C.C.I, Paris, 1983, p.18

A propos de cette répugnance à bouger, citons une fois de plus un passage particulièrement évocateur et convaincant du livre de M. Young et de P. Willmott : "D'autres chercheurs ont montré combien il était difficile de faire bouger les gens même en temps de guerre. On a souvent raconté l'histoire de ces familles qui préféraient camper dans leurs cuisines et rester chez eux, dans des maisons rendues inhabitables par les bombardements, ou même dormir dans des abris publics, plutôt que d'accepter un logement dans une autre partie du quartier"(11).

Les nostalgies de l'exil constituent également une source précieuse d'informations sur la finalité des pratiques d'habiter. De quoi s'agit-il ? Nous voulons parler de ces évocations des temps des colonies qu'une abondante littérature traite en termes de civilisations défuntes, de splendeurs enfouies dans l'histoire, d'un art de vivre condamné avec les abus et les crimes des colons. Qu'elles soient romans, autobiographies ou recueils de souvenirs, toutes les nostalgies de ce type, ou presque, tournent autour de deux thèmes fondamentaux ; toutes ou presque, en tant qu'écrits, sont structurées, tramées, par deux axes essentiels : le "micro" et le "fixe" (12).

Il est en effet toujours question dans ces mémoires des territoires disparus d'un univers exotique dans lequel vit, à part, une minorité blanche, dominatrice, qui a pour principales caractéristiques : d'une part, d'être de petite taille, de constituer à elle seule un micro-univers fermé, replié sur lui-même ; et d'autre part, d'emprisonner ses membres dans des rites immuables : réceptions, fêtes, bals, dîners interminables, rencontres répétées jusqu'à l'ennui et dans lesquelles, bien que chacun connaisse parfaitement son voisin, une place prépondérante est accordée à l'apparat, l'étiquette, le code, le cérémonial.

Dans ce genre de récits sur l'exil volontaire, ce n'est pas l'engagement de certains pionniers dans d'héroïques projets d'exploration et de défrichage ou, à l'inverse, l'existence vaine que l'on pouvait y mener sans que personne ne s'offusque, qui apparaissent comme la véritable cause de la mélancolie. L'Eldorado atteint et regretté dans ces terres

(11) - *ibid.* p.139

(12) - Voir par exemple l'oeuvre de BLIXEN (K.) et le film "Out of Africa" qui s'en inspire. Voir aussi plus récemment la pièce de théâtre de BAILLY (J.C.) "Le Régent", Christian Bourgois Editeur, 1987.

lointaines d'où personne ne revient vraiment, est présenté comme une manière d'habiter qui n'est ni conquérante, ni parasitaire, mais fondée plus simplement sur la bonne connaissance d'un entourage limité et la cristallisation des moeurs. Le véritable art de vivre, d'occuper et d'habiter les contrées extrêmes, tenait à ces deux conditions : le petit nombre des relations interpersonnelles et leur ritualisation excessive. Seules de telles dispositions permettaient, selon ces réminiscences d'outre-mer, que l'on vive avec lenteur, dans une certaine redondance de ses gestes et de ses paroles, que l'on s'attarde dans un lieu, dans un site, que l'on y reste en place jusqu'à sentir la pesanteur physique, sensuelle presque, de son corps sur la terre, c'est à dire finalement que l'on retrouve et que l'on éprouve le sens véritable du mot demeurer.

Peu importe pour notre propos de vérifier si ces manières de vivre que nous dépeignent les nostalgies de l'exil sont vraies ou fausses, ou encore enjolivées par rapport à une plus triste réalité, celle de l'exploitation colonialiste. Il est fort probable qu'elles sont plus rêvées que réelles, mais le rêve ici nous reconduit ou nous désigne de manière symbolique une autre réalité, plus générale : la finalité ou l'essence de l'habiter. Et cette réalité concerne davantage notre présent que l'histoire des colonies. Il n'y a de véritable habiter, et par conséquent de véritable demeure, nous disent ces nostalgies, comme nous le dit la rêverie du village dans la ville, qu'avec la "fixation" de soi, des autres et du monde : habiter c'est s'attarder, c'est rester, c'est ralentir, répéter, peser, prendre racines. Et pareille définition de l'habiter - ou pour le moins, dimension fondamentale de l'habiter - ne devrait pas nous surprendre. En effet, si l'on se reporte à ce que disait Heidegger, si l'on se penche attentivement sur l'un de ses plus célèbres textes : "Bâtir, habiter, penser", on s'aperçoit que pour notre auteur, habiter c'est "demeurer", "séjourner", mais au sens propre ou fort du terme - "originel" dit-il - qui est "rester", "rester enclos" (13). Cette définition d'ailleurs n'a pas échappé à l'un de ces

(13) - HEIDEGGER (M.) Essais et conférences, Gallimard, 1958, p.176

exégètes italiens, Massimo Cacciari, qui souligne que pour Heidegger "l'essence de l'habiter est constitué par le rester, le s'attarder" (14).

5.2.2. La routine

Répétition

La fixité, c'est à dire la fixation des lieux que l'on fréquente, la répétition des trajets quotidiens, la stabilité des relations de voisinage et d'amitié est fondatrice de l'habitable ; elle est essentielle aux pratiques d'habiter et elle se traduit par la répétition, le rite : répéter chaque jour ses gestes, sa parole, ses itinéraires, ses fréquentations.

Pourquoi ? Pourquoi ritualiser de telle sorte son existence ? Et bien, si l'on en croit ce qui est dit dans la parole habitante, pour tester et confirmer sa propre existence. En effet, cette répétition, cette redondance, n'est pas un piétinement mortifère. Elle a valeur pédagogique pour soi. Elle est nécessaire pour deux raisons : d'une part, parce que l'homme n'est pas clair à lui-même et qu'il lui faut pour se connaître, pour approcher de sa vérité, une lente et pénétrante réinterprétation de lui-même ; d'autre part, parce que rien n'est jamais acquis pour l'homme et qu'il lui faut, sans cesse, lutter contre les désordres qui menacent son intégrité.

Revenir sur ses actions, ses sensations, ses paroles, revenir en quelque sorte sur le temps perdu, c'est, comme Proust l'a magnifiquement décrit, gagner son moi intime, accéder à la connaissance de soi-même. On ne revient dans sa ville natale ou sur ses souvenirs, qu'à cette fin : retrouver ou fonder son identité personnelle. La psychanalyste G. Pankow, fidèle à la démarche initiale de la psychanalyse qui voit dans les poètes et les romanciers de "précieux alliés", "nos maîtres à nous", selon les mots de Freud lui-même (15), s'est appliquée à tirer tout le profit possible dans le domaine qui est le sien, la thérapie, de ce

(14) - CACCIARI (M.) Eupalinos ou l'Architecture, in Critique, Janvier-Février 1987, n°476-477, p.91

(15) - FREUD (S.) L'analyse du délire et des rêves de Gradiva, Gallimard 1949 p.127, cité par PANKOW (G.) p.12

précepte proustien.

Pour elle, l'espace vécu, c'est à dire l'espace tel que l'homme l'appréhende et le restitue à travers sa parole ou ses écrits, est, tout comme le mythe pour Freud, une source de références symbolisantes et de vérités existentielles donnant sens à la vie humaine. Par conséquent, toujours selon Gisela Pankow, "l'espace retrouvé" - l'espace réapproprié, répété - n'est pas un ressassement stérile mais au contraire le support privilégié de la construction ou de la consolidation d'une identité. "Revenir sur ses pas ! Retrouver des lieux qu'on a quittés ! Pour l'homme sain, l'espace retrouvé est aussi l'histoire retrouvée", écrit-elle (16).

Répéter pour être. C'est en ce sens semble-t-il qu'il est possible de parler d'une ritualisation de la vie quotidienne, d'un accès de la banalité à la dimension du rite. Les ethnologues nous ont appris que le rite dans toute société est en fin de compte, comme le mythe, un incessant travail de l'homme vers lui-même, qui seul peut rendre la vie vivable et, partant, la terre habitable (17). Incessant, c'est à dire

(16) - PANKOW (G.) L'homme et son espace vécu, Aubier 1986, p.83

(17) - Exemple, ce qu'en dit DURAND (G.) Les Structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas 1969, p.323 : "Les canons mythologiques de toutes les civilisations reposent sur la possibilité de répéter le temps. "Ainsi ont fait les dieux, ainsi font les hommes ; cette maxime du Taïttiriya Brâhmana pourrait servir d'épigraphe à toute intention rituelle ou liturgique de répétition", citant à l'appui Mircéa ELIADE, Mythe de l'éternel retour : "L'homme ne fait que répéter l'acte de création : son calendrier religieux commémore dans l'espace d'un an toutes les phases cosmogoniques qui ont lieu ab origine".

Autre exemple : pour Marcel MAUSS "L'homme est l'animal rythmique par excellence, socialement et individuellement". Cité par RYKWERT (J.) : Le souci du cérémonial, in Critique, Janvier-Février 1987, n° 476-477, p.59

répétitif, parce qu'il ne suffit pas à l'être humain d'entendre ou de parvenir une seule fois à sa vérité pour qu'il en soit convaincu et qu'il adopte une conduite morale, en accord avec le bien, le cours du monde et de la vie. Il lui faut se la répéter, qu'il y revienne sans cesse pour s'en imprégner ou du moins pour qu'il ne s'en écarte pas trop. C'est à cette fin, pour ce nécessaire redoublement des vérités humaines, qu'est mobilisé dans une société tout l'arsenal de l'imaginaire. Commandements, proverbes, légendes, contes, catéchismes, initiations, et bien sûr, religions, mythes, institutions, beaux-arts, etc., disent et redisent à l'homme son humanité première ou ultime. Les impératifs les plus simples de l'éthique, comme "Tu dois aimer ton prochain", ne seraient rien, c'est à dire oubliés, incompris - au sens propre du terme qui signifie non pris avec soi - sans le décor, les chapelets, les grappes d'images, les rhétoriques et les exégèses qui les entourent et les répètent. L'homme est d'une imagination débordante, infinie, mais il l'est dans la forme. Dans le fond, il reste court et répétitif. Son existence consiste depuis toujours à ne pas perdre de vue les quelques vérités dont il est fait.

Ainsi, on savait déjà que le plaisir et la souffrance occupaient une place centrale dans l'existence. Il faut admettre que la "routine" occupe également cette place centrale dans l'existence. S'il est une leçon à tirer de l'observation des pratiques d'habiter, c'est qu'il ne saurait y avoir de découverte de soi sans habitude. La notion d'habitude apparaît par conséquent sous un éclairage nouveau. Prisonniers que nous sommes tous d'une vision prométhéenne du monde, d'une vision qui accorde à l'innovation perpétuelle une valeur de salut, nous reléguons l'habitude au registre des entropies, du côté du négatif, voir même du morbide. Or elle est un produit du désir d'être, nous rappelle l'habitant. L'habitude dans les pratiques d'habiter nous apparaît telle que le grand sociologue Ferdinand Tönnies l'avait perçue et théorisée. Pour Tönnies, vivre ensemble ne résulte pas de la seule volonté économique, volonté rationnelle et délibérée - maîtrisée - qu'il nomme "volonté réfléchie". Cette volonté directement perceptible lui paraît somme toute

superficielle et fragile. Elle ne garantit pas à elle seule la cohésion du collectif. Le contrat social de type économique passé entre les hommes, pour un temps donné et pour des objectifs définis à l'avance, ce que nous connaissons bien dans la société moderne, ne lui paraît pas viable pour la simple et bonne raison que ce contrat ne tient pas compte d'un vouloir-vivre essentiel et profond, venant du fond des âges de l'humanité, et que d'autres cultures, notamment les communautés du passé, qui ne vivaient pas sur le seul registre de l'économie, savaient entendre et mettre en représentation symbolique. Le vouloir-vivre essentiel et profond, inconscient en quelque sorte, puisqu'il est une manière irréfléchie et affective d'être au monde et avec les autres, Tönnies l'appelle "volonté organique". Et selon notre auteur, l'une des formes - des expressions - essentielles de cette volonté organique est l'habitude.

Pour Tönnies, l'habitude n'est pas infléchissement du jet vertical de l'énergie vitale, autrement dit mauvaise volonté, mais au contraire volonté bonne ou ce qui est communément appelé "bonne volonté". Elle est comportement conforme au bien et au juste, conduite morale, non pas parce qu'elle serait stricte observation des règles édictées par l'idéologie dominante, expression d'une résignation ou d'un conditionnement, d'une soumission aux pouvoirs en place, mais parce qu'elle est la manifestation de ce qu'il y a de plus profond et de plus intime en l'homme. L'habitude est en ce sens "ethos" : elle est éthique ; étymologiquement parlant, elle est "manière d'être", mais au sens le plus fort du terme. Ce qui signifie que l'habitude renvoie à ce qu'il y a , sinon de meilleur, du moins de plus ancien ou de plus spécifiquement humain en l'homme. A l'appui de sa thèse, Tönnies rappelle ce que l'analyse linguistique révèle : "Les expressions des langues originales sont significatives de ce point de vue : par exemple le grec "philein" que nos langues traduisent par on aime, on a l'habitude de faire telle ou telle chose ; à quoi s'ajoute l'expression particulière : "etheleïn" qui signifie exactement "le vouloir" ou plus précisément "bonne volonté",

mais en même temps aussi : "avoir l'habitude"". Enfin rappelons que le terme d'habitude correspond au vocable grec "ethos" (18).

Retours

Il suffit d'ailleurs de rompre avec ses habitudes, de s'en éloigner, pour que naisse le sentiment nostalgique ou, plus précisément, pour que le fond nostalgique de tout un chacun passe d'une position latente à une expression patente. L'état critique, l'état d'irritation ou d'inflammation de la nostalgie nous informe en effet sur son rôle permanent et discret chez l'individu, un peu comme la pathologie d'un organe nous aide à mieux comprendre l'état normal de son fonctionnement et de son équilibre, c'est à dire nous renseigne a contratio sur sa santé.

La nostalgie, quand elle est manifeste, quand elle n'est plus contenue et qu'elle submerge l'individu, se définit comme le mal du pays ; c'est avoir le mal de chez-soi, souffrir d'être éloigné de sa maison, de ce qui était un véritable chez-soi. La nostalgie retourne par conséquent nos pensées et nos désirs vers un habitable qui nous était propre, originel. Qui nous "était", ou plutôt qui nous "serait" - au conditionnel - propre, originel. Car en effet, ce lieu habitable, ce centre unique parfaitement adéquat à nous-même et que le temps n'aurait pas altéré - ne saurait même altérer - n'existe pas et n'a jamais existé. Ce lieu propre est idéal, imaginaire. La terre natale, le sol de nos origines, on le sait bien, est une terre promise, c'est une terre qui existe peut-être - rien n'est moins sûr - devant nous, mais qui n'a jamais existé avant, dans le passé. La terre de l'enfance est au mieux une terre future ; c'est plus sûrement une terre rêvée, un port souhaité. Ce chez-soi, cette maison ou cette enfance que le "nostos" - le retour - désigne, existe avant tout en profondeur dans l'âme de chaque individu. C'est une utopie fondatrice, le non-lieu fondateur de chacun, c'est un

(18)- TONNIES (F.) Communauté et société, PUF, Paris, 1944, p.91

centre introuvable, le point de fuite d'une mise en perspective de l'être (19).

Dans la nostalgie, comme le dit fort justement Laurent Dispot dans un très beau livre qu'il consacre à cette question, "le but n'est presque rien, le mouvement est tout" (20). En d'autres termes, la nostalgie loin d'être statique, d'avoir des effets paralysants, de nous plonger dans on ne sait trop quelle déprime ou faiblesse pour cause d'objet absent ou de but inaccessible, engendre au contraire une dynamique, un véritable travail. La nostalgie fait office d'anti-dérive. Ce n'est pas un frein ; c'est plutôt un contre-courant, un mouvement centripète de recentrage qui s'oppose aux dérives de l'être dans le temps. La nostalgie apparaît toujours pour contredire et contre-balancer les diverses adhésions et engouements de l'individu pour les modes et les idéologies de son temps, les goûts et les couleurs du moment, les tics formels de l'époque. Elle est une sorte de protection ou d'alarme qui empêche l'être de se dessaisir de lui-même, d'être

(19) - Les mythes et épopées du monde indo-européen, par exemple, rappellent que le "chez-soi originel", ce bien absolu des hommes et des sociétés, bien que fondamental et fondateur reste sans lieu : c'est une utopie. En effet, comme DUMEZIL nous le montre, les trois fonctions qui constituent "l'origine commune" des sociétés indo-européennes, et en même temps leur conception commune du bien et du juste, ne se trouvent nulle part incarnées dans l'histoire. Ces trois fonctions n'existent qu'à l'état "idéologique", selon DUMEZIL, c'est à dire sous forme de mythes, d'espérances, ou encore d'idéaux philosophiques.

DURAND (G.) parle également de "non-lieu", de "non-où propre" et "d'utopie fondamentale" à partir de quoi se construit l'individu humain comme les sociétés. L'âme tigrée, Denoël, 1980, p.71

Toujours dans cette même optique rappelons encore ce que Roger MUCCHIELLI disait à propos de l'homme à la recherche de son humanité authentique ou originelle : "L'humanité est un mythe pour l'humanité". Le mythe de la cité idéale, PUF, 1960.

Enfin LEVI-STRAUSS (Cl.) L'identité, Grasset, Paris, 1977 : "L'identité est une sorte de foyer virtuel auquel il nous est indispensable de nous référer pour expliquer un certain nombre de choses, mais sans qu'il n'ait jamais d'existence réelle", p.322

(20) - DISPOT (L.) Manifeste archaïque, Grasset, 1986, p.79

évincé de la conscience par l'événement et l'éphémère. La nostalgie - comme nous le montrent les situations de changement - a pour fonction de nous empêcher de nous détourner de nous-même. Quand nous souffrons de nostalgie, nous souffrons de manière primordiale ou ultime ; nous souffrons non pas seulement d'être éloigné de notre jeunesse ou de notre village, mais surtout de nous-même. La nostalgie est toujours en proportion du désaccord qui nous sépare de notre être intime, de notre moi profond et essentiel. La nostalgie lutte contre l'exil hors de soi en faisant un travail d'exode vers soi, c'est à dire un incessant travail de retour vers soi-même.

5.2.3. Le désir d'être

Au terme de ce tour d'horizon des trois premiers archaïsmes, une définition de l'habiter ou de l'habitable semble émerger ; une définition qui emprunte ses termes et ses concepts à la psychologie : l'habiter, l'acte d'habiter est proche de ce que la psychologie appelle "l'individuation". Habiter c'est s'individuer. L'individuation, selon Jung, est un parcours de l'âme humaine à la recherche d'elle-même, un acheminement inconscient de l'individu vers les tréfonds de son être.

Et cette individuation qui définit "l'habitable" nous est signifiée de manière redondante, et pour ainsi dire insistante, par ces trois archaïsmes que sont : l'imaginaire, l'ignorance et la nostalgie. Ces trois archaïsmes sont trois portes différentes dans la parole habitante qui, chacune à leur manière, ouvrent sur un seul et même contenu : la préoccupation de soi. L'imaginaire a pour fonction de signifier à l'habitant son propre vécu. C'est en effet grâce à l'image, quelle qu'en soit sa forme, rumeurs, perceptions déformées de la ville, fondations mythique, etc., que l'habitant est en mesure de ressaisir la signification de son rapport au monde et aux autres. L'ignorance - la méconnaissance des logiques propres à l'urbanisme - cet autre archaïsme qui caractérise les pratiques d'habiter, permet à l'habitant de parler

de lui-même, de développer un discours d'existence à côté des bruyants discours techniques, fonctionnalistes et esthétiques des professionnels de la ville. Et enfin, la nostalgie, troisième archaïsme, est recherche ou retour à soi par fixation des gestes et de ses habitudes quotidiennes.

Habiter, c'est cela finalement, c'est éprouver l'existence de son être intime ou essentiel. Ce n'est que cela se sentir "chez soi", "avoir un chez-soi". Etre chez-soi, c'est être soi, ou être avec soi, grâce au dialogue que j'entretiens - je répète - avec moi-même, avec les lieux et les individus qui peuplent ces lieux. Une expression du sens commun rappelle fort justement la finalité des pratiques d'habiter : "faire comme chez soi" ; qui signifie vivre et faire selon ses habitudes les plus intimes, les plus secrètes, les mieux enracinées, faire comme si l'on était seul avec soi-même, loin du regard ou du jugement des autres.

La Chambre

Pensons également à la chambre, cette pièce si banale de la maison. Or qu'est-ce que la chambre ? La chambre est la traduction minimale, l'expression la plus réduite de l'habitation. On ne saurait imaginer une maison sans chambre. Toute habitation commence par une chambre. Toute habitation y finit également. La chambre est la première forme de notre installation dans le monde, elle reste aussi notre dernier retranchement. Premier et dernier refuge en quelque sorte. Diverses expressions dans le langage courant en sont l'évocation : "une chambre d'étudiant", "une chambre en ville", "se retirer dans sa chambre", "ne pas sortir de sa chambre", etc. La chambre est l'essentiel de l'habitation. Son rôle et ses fonctions restent en conséquence la meilleure illustration possible de la réalité profonde de l'habitation : être ou revenir à soi. La chambre est la pièce la plus intime dans la maison et la plus énigmatique. C'est l'endroit le plus éloigné du regard d'autrui. Elle est la place forte du retrait, du repli et du secret où l'homme recolle à lui-même. Ce n'est pas dans un lieu public, pas même

dans son salon ou sa salle à manger que l'on écrit son journal intime, mais dans sa chambre. La chambre signale l'intimité dont chacun est le maître absolu. Une vraie chambre est silencieuse, non pas obscure mais plongée dans la pénombre et surtout fermée. Chambre conso- nne avec serrures, clés, coffres qui renforcent l'idée d'intimité, d'hyper demeure. La chambre est un enclos de l'être. Tout curieux fait figure d'intrus, de profanateur potentiel. Une visite même attendue est toujours perçue comme une effraction.

Les pratiques les plus banales de la chambre dans notre monde moderne rejoignent en ce sens des traditions plus anciennes. De nombreux rites et mythes d'initiation utilisaient une chambre comme point focal de leurs péripéties ou de leur mise en intrigue. Chambres nuptiales, chambres funéraires, chambres interdites, chambres secrètes, chambres où dorment de belles jeunes filles, etc., dans toutes ces chambres meurt une ancienne vie et commence une nouvelle vie, plus accomplie, plus heureuse. Ce faisant ces mythes et ces rites, en tant qu'expressions ancestrales de vérités anthropologiques et existentielles, désignent la chambre, toute chambre, y compris la plus banale, comme cellule de l'âme. Ils rappellent à notre attention que la chambre dans l'habitation humaine est le lieu par excellence où l'individu passe d'un état d'agitation et d'extraversion à un état de méditation et de reconquête de lui-même.

Corps et âme de la maison

La demeure vécue comme une réintégration de l'être en son centre : il n'y a que les mythologies de la chambre qui l'attestent. Pareille conception de l'habitation humaine trouve une confirmation non seulement dans la quasi totalité des civilisations du passé mais également dans les philosophies et les disciplines scientifiques de notre temps. Les ethnologues et les historiens des religions ont souligné le fait qu'il existe une association tenace parce que souvent vérifiée en divers points de la terre entre maison et nombril. Dans les sociétés primitives et

traditionnelles, "la maison est le centre du monde", "le foyer est le nombril du monde" (21). Nombril ; l'image est singulièrement parlante. Le nombril est un symbole à dynamique centripète. Il évoque un mouvement rétrograde et régressif, un processus inverse de la manifestation ou de l'expansion. C'est une spirale involutive. C'est une image du retour au centre, et en tant que point central du corps humain, ce retour est à comprendre comme un retour à la racine et à l'origine de l'être.

L'image de la coquille (22) à laquelle la demeure est plus communément comparée de nos jours s'apparente à ce que le nombril illustre depuis des temps immémoriaux, à savoir la descente en soi et à la fois l'axe essentiel, l'orientation principale de l'être. La coquille implique également l'idée d'une rentrée, d'un glissement furtif dans un intérieur. Elle signifie bien cette vie enroulée, repliée sur elle-même, cette existence intime et tournée vers l'essentiel de l'être à laquelle l'image du nombril associée à la demeure fait allusion. Coquille en tant que coquille d'escargot certes, mais surtout coquille d'oeuf. Car rentrer dans sa coquille c'est se "recoquiller", c'est à dire prendre l'attitude foetale originelle, laquelle est inséparable de l'image de l'oeuf. La demeure en ce sens est non seulement un nombril mais aussi, dans le prolongement de ce symbolisme nombrilique, un oeuf. Ainsi, rentrer à la maison c'est toujours effectuer un repli sur soi, un repli vers ce qui m'origine et que je veux retrouver ; repli ritualisé, parce que chaque jour répété ou renouvelé, et qui est bien à l'image du symbole cyclique par excellence qu'est l'oeuf : symbole de renouveau, renaissance, résurrection, retour (23). D'ailleurs, là encore, une

(21) - CHEVALIER (J.), GHEERBRANT (A.) Dictionnaire des symboles, Laffont, 1982, p.463 et p.603

(22) - Voir nos propres enquêtes, Chapitre 1 : "Figures de l'habiter".

(23) - DURAND (G.) Op. cit. p.290

expression du sens commun nous signale cet isomorphisme de la demeure et du symbolisme cyclique de l'oeuf : "rentrer chez soi". Ces paroles, surtout dans la bouche de ceux qui sont loin de chez eux, sonnent toujours comme une fête ; non seulement comme une fête des retrouvailles avec soi-même et avec les siens, mais surtout comme une fête du renouveau ou de la renaissance de soi auprès des siens.

L'idée selon laquelle l'être primordial de l'homme se redouble à travers sa demeure est également signifiée par l'anthropomorphisme. Le bouddhisme, par exemple, identifie le corps humain à une maison, et le taoïsme construit différents palais à l'intérieur du corps. Les rêveries plus ordinaires, elles, entrent dans les détails. Elles voient dans les différents éléments de la maison des équivalents anatomiques ou organiques. La cave est ventrale et le grenier cervical. Les corridors sont les entrailles et les escaliers, les veines. L'enfant reconnaît spontanément dans les fenêtres les yeux de la maison. La porte est la bouche, les tuiles de la toiture, la chevelure. Et ainsi de suite. La facilité déconcertante avec laquelle le rappel de telles projections archaïques (24) emportent notre adhésion - notre intime participation - et nous entraînent à en produire d'autres à la suite, est bien le signe qu'un lien profond et inaltérable existe entre habiter et être.

Et en effet, non seulement il existe des équivalents organiques de la maison mais il existe aussi des équivalents psychiques. Pour Bachelard, par exemple, la maison signifie avant tout l'être intérieur. Ses étages, sa cave, son grenier symbolisent divers états de l'âme : la cave c'est l'inconscient, et le grenier, l'élévation spirituelle. La simple flamme d'une chandelle, cette image archétype s'il en est de la maison-refuge, de la demeure qui réchauffe le corps et le cœur, reste pour Bachelard la meilleure illustration de l'idée d'unicité et de lumière personnelle (25).

(24) - DURAND (G.) Ibid. p.77

(25) - BACHELARD (G.)

Dans cette association entre maison et être, la psychanalyse n'est pas en reste. Les poètes comme toujours ont montré la voie et, par la suite, la psychanalyse en a systématisée l'exploitation. Elle reconnaît ainsi dans les rêves de la maison différentes significations, selon les pièces représentées, correspondant à différents niveaux de la psyché. Le Dictionnaire des Symboles résume en ces termes l'approche psychanalytique de la maison : "L'extérieur de la maison, c'est le masque ou l'apparence de l'homme ; le toit, c'est la tête et l'esprit, le contrôle de la conscience ; les étages inférieurs marquent le niveau de l'inconscient et des instincts ; la cuisine symboliserait le lieu de transmutations alchimiques, ou des transformations psychiques, c'est à dire un moment de l'évolution intérieure. De même les mouvements dans la maison peuvent être sur le même plan, ascendants ou descendants, et exprimer, soit une phase stationnaire ou stagnante du développement psychique, soit une phase évolutive, qui peut être progressive ou régressive, spiritualisante ou matérialisante" (26).

La psychanalyste Gisela Pankow, pour appuyer sa thèse selon laquelle l'espace vécu est lourd de vérités existentielles, et par conséquent que l'espace permet à l'être d'accéder à lui-même, souligne le fait que chez le malade, schizophrène ou psychotique, le sentiment de non-être se traduit par l'absence de demeure. Dans son livre constitué d'analyses littéraires, elle rappelle l'aventure malheureuse d'un héros de V.S. Naipaul, Monsieur Biswas, individu psychiquement fragile, qui a de la difficulté à être, à trouver et à garder son identité, comme le souligne déjà en anglais son nom propre, et dont l'équilibre et la vie même sont liés à la possession d'une demeure. Elle cite ces quelques phrases de Naipaul particulièrement significatives : "Il (Monsieur Biswas) avait perdu la vision d'une demeure. Il semblait dans le désespoir comme dans le vide, le trou béant qui, dans son imagination, avait toujours remplacé la vie qui lui restait encore à vivre. Nuit après nuit, il semblait" (27).

(26) - CHEVALIER (J.), GHEERBRANT (A.) Dictionnaire des symboles,
op. cit. p.604

(27) - PANKOW (G.), op. cit. p.77

Habiter au sens commun

Les conclusions auxquelles ces analyses nous conduisent sont les suivantes : si la maison est imaginée comme un vivant, organique et psychique, et non pas seulement comme un vivoir, un simple endroit où l'on vit (28), cela signifie qu'elle est davantage le support d'une rêverie de l'intime et de l'accès à l'existence essentielle que le support d'une rêverie de la matérialité et de la technicité architecturale. Cela signifie aussi, par conséquent, que les pratiques d'habiter répondent d'abord au souci de la construction de soi et qu'elles ne peuvent être appréhendées et comprises en profondeur qu'à partir de ce souci. Pour l'usage, c'est à dire pour tout habitant, habiter ce n'est pas seulement, ni même prioritairement, occuper fonctionnellement un logement ; c'est surtout chercher à être et à exprimer son être. Contrairement à l'idéologie fonctionnaliste qui caractérise l'architecture moderne, dans l'usage, ce n'est pas la fonction - définie en terme de relations mesurées à l'espace, besoins quantifiés, normes de confort, etc. - qui est la base élémentaire, le minimum vital à respecter, et être ou chercher à être, le surplus, l'excédent luxueux. Dans l'habiter, même le plus banal, le plus quotidien, l'élémentaire c'est l'être et non la fonction. Cette exigence d'être passe, nous l'avons vu, par l'installation de soi dans le monde vis à vis de soi-même et des autres, c'est à dire par la fixation ou mise en place d'habitudes et de rituels. Et peu importe si cette installation se fait conformément au mode d'emploi fonctionnel des espaces. Elle peut, comme c'est souvent le cas - tout un chacun peut aisément le vérifier - être a fonctionnelle, parfois dysfonctionnelle, sans pour autant faire le malheur, ni même gêner la vie de tous les jours de l'habitant. En d'autres termes, la fonctionnalité des pratiques ou de l'usage, c'est à dire leur manifestation,

(28) - DURAND (G.), op. cit. "La maison tout entière est plus qu'un vivoir, elle est un vivant", p.278

leur déroulement ou mouvement dans l'espace conformément au schéma fonctionnaliste, qui domine dans tout projet architectural, n'est qu'un petit aspect, somme toute assez secondaire, dans le fait d'habiter. C'est bien pour cette raison qu'il est impossible de définir l'habiter à partir du construire ou de l'espace déjà construit, comme un contenu fluide en quelque sorte, qui viendrait après le contenant dur, en pierre ou en béton, et qui prendrait sa forme ou ses formes définitives des contraintes imposées et des libertés octroyées par ce contenant. Il n'y a entre le construire et l'habiter ni superposition ou osmose, ni même opposition. Il y a plutôt autonomie. Le construire ne recoupe qu'une petite partie seulement des pratiques d'habiter, et inversement, la finalité des pratiques d'habiter - être soi - n'entre qu'en faible proportion dans les logiques qui président au construire. Déplorer cet état de fait, et chercher l'adéquation entre habiter et bâtir, soit dans le passé des hommes, soit dans un projet utopique, c'est encore une fois réduire l'habiter à une somme de besoins et de fonctions et ne point voir ce qui constitue sa définition essentielle : l'être qui se cherche.

Deux constatations rappellent l'autonomie de fait de l'habiter :

- premièrement, il est possible d'habiter de la même manière plusieurs espaces, différents par leur fonction, leur matériau de construction, leur âge, leur style, leur situation dans l'environnement (centre ville ou campagne), et même leur appartenance culturelle ;

- deuxièmement, l'habiter peut être multiple ; ou, en d'autres termes, un même espace peut abriter différentes façons d'habiter, contradictoires entre elles.

C'est d'ailleurs sur ces deux constatations que sont fondées nos "figures de l'habiter" (Chapitre 1), c'est à dire les différentes manières d'être et de s'approprier l'espace dans une ville donnée, en l'occurrence Echirolles.

C'est aussi cette autonomie des pratiques habitantes, cette séparation sans conflit et sans attente réciproque entre la logique du construire et celle de l'habiter, qui nous fait dire qu'en aucun cas le bâtir ne peut être un remède à l'habiter, à sa crise, à sa recherche tâtonnante ou à ses malheurs.

Pour comprendre cette divergence essentielle entre bâtir et habiter, cette déliaison ou non - liaison entre leurs problèmes respectifs, alors que tout apparemment semble les rapprocher, reportons-nous dans un autre domaine sur un cas semblable qui illustre cette possibilité de proximité et de séparation à la fois des problèmes : l'exemple de la stérilité et de la fécondation artificielle.

Le développement de la biologie a permis l'avènement de la fécondation artificielle dite "in vitro". Cette prouesse scientifique et technique a aujourd'hui chez les êtres humains, pour le moment du moins, un domaine d'application bien connu : les fameux "bébés-éprouvettes". La fécondation artificielle s'est vue ainsi promue au rang de remède à la stérilité, notamment à la stérilité féminine. Or, nous avertissent certains médecins (29), après quelques années seulement d'utilisation de cette méthode, il n'en est rien : l'enfant, quel que soit le mode artificiel de sa venue dans le couple, n'est pas un remède à la stérilité féminine. En effet, les chiffres, les faits sont là, déconcertants pour les patients et les thérapeutes. D'une part, dans 10% des cas seulement, l'oeuf humain artificiellement créé et transféré dans l'utérus parvient à se développer et à donner un enfant chez la femme dite stérile, alors que tout du point de vue biologique et physiologique, du point de vue "mécanique", chez les femmes pour lesquelles le transfert d'ovocytes ne réussit pas, fonctionne et devrait fonctionner. D'autre part, il existe de nombreux cas où la femme stérile qui a réussi à être fécondée, demande par la suite à être avortée. Devant ce bilan, avec ce qu'il suppose de sacrifices bien sûr, mais surtout de souffrances de la part des personnes qui ont recours à cette technique de fécondation, médecins

(29) - BYDLOWSKI (M.) Les nouvelles technologies de procréation entre psychanalyse et biologie. Séminaire C.E.P.S. "Culture technique, Sens et Pouvoirs", Grenoble, 29.04.87

et psychologues sont arriver à la conclusion suivante : en cas de stérilité féminine, ce n'est pas la demande d'enfant qu'il faut traiter mais la stérilité en tant que telle, séparée de la question de l'enfant. Pour les spécialistes dans ce domaine, la stérilité reste avant tout un problème psychologique de relation à la mère. La femme stérile se venge de sa mère en refusant d'être mère à son tour. Quand elle vient en consultation pour envisager une fécondation artificielle, ce n'est pas, quoi qu'elle en dise, un désir d'enfant qui la motive, puisqu'elle refuse au fond d'enfanter, mais une demande de prise en charge de sa souffrance psychique - le conflit non résolu avec sa mère - à l'origine de sa stérilité. En d'autres termes, le traitement adéquat à la stérilité féminine n'est pas la grossesse et l'enfant, mais, pour rester schématique, la psychothérapie.

L'exemple de la stérilité féminine, et surtout la manière dont la psychanalyse a été amenée à poser le problème, illustrent notre propos. Si l'habiter connaît des malheurs, des crises, ce n'est qu'en faible partie seulement à cause du bâtir et des constructions existantes. Pour comprendre les raisons profondes des déconvenues de l'habitation, du mal habiter ou de l'insatisfaction des habitants, il faut aller chercher du côté de l'être, de la difficulté d'être, de se comprendre soi-même et de comprendre les autres qui caractérise globalement la société moderne occidentale. C'est du côté de la crise des valeurs et de la culture, ou encore de la mort de Dieu et de l'impossibilité de fonder une morale, une communauté, du côté de l'insensé du travail et de bien d'autres raisons encore ayant trait à l'existence, au sens ou au non-sens de la vie, qu'il faut chercher les causes du mal habiter, et non de manière radicale du côté des dysfonctionnements possibles de la construction : panne d'ascenseur, dégradation des façades, bruits des voisins, style de l'architecture, parking impossible, absence d'espaces verts, hétérogénéité fonctionnelle et sociale des quartiers, ou l'inverse, homogénéité culturelle des habitants et de leurs pratiques. L'observation la plus banale rappelle que ces dysfonctionnements ne sont pas décisifs, loin de là, dans le choix des

appartements. Ainsi, le centre-ville peut être prisé malgré - ou à cause de, pourquoi pas - sa vétusté, ses façades grises, ses ruelles étroites et sombres, sa minéralité omniprésente, ses immeubles sans ascenseurs, ses portes-cochères humides, ses entassements de véhicules, sa circulation incessante, sa foule anonyme et bigarrée. Qu'est-ce que veut au fond l'habitant ? Le sait-il vraiment ? Désire-t-il du neuf, du vieux, du centre, de la campagne, du grand, du petit ? Sans doute tout cela à la fois de manière contradictoire ; ou peut-être rien de tout cela, car rien de tout cela n'est prioritaire ni fondamentale dans la recherche de son habitation. Plus vraisemblablement, l'habitant doit vouloir vivre dans tous ces types d'espaces mais en les alignant le long de sa vie, en les prenant, en les occupant l'un après l'autre suivant son devenir, c'est à dire selon l'évolution de sa personnalité psychique et sociale. Mais, il faut insister : que l'habitant, au fond, ne sache pas ce qu'il veut et où il désire habiter, qu'il s'accommode fort bien finalement de ce qui existe, cela ne signifie pas pour autant qu'il ne faille pas restaurer les vieux centres ou innover en matière d'architecture. Cela signifie simplement que l'art du construire quel qu'il soit ne peut induire un art d'habiter. L'art d'habiter est d'abord un art de vivre, un art d'être qui repose davantage sur la quête du sens que peut avoir ou non l'existence, le monde, l'humanité elle-même, que sur l'avoir, c'est à dire les qualités objectives du bâtiment.

Heidegger le dit fort bien, et nous le rejoignons sur ce point : "Si dur et si pénible que soit le manque d'habitations, si sérieux qu'il soit comme entrave et comme menace, la véritable crise de l'habitation ne consiste pas dans le manque de logements. La vraie crise de l'habitation, d'ailleurs, remonte dans le passé plus haut que les guerres mondiales et que les destructions, plus haut que l'accroissement de la population terrestre et que la situation de l'ouvrier d'industrie. La véritable crise de l'habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter" (30).

(30) - HEIDEGGER (M.) op. cit. p.193

Massimo Cacciari, le commentateur italien de son oeuvre auquel nous avons déjà fait référence, est plus explicite, notamment en ce qui concerne la nécessaire distinction à faire pour bien penser, à l'époque moderne, le bâtir et l'habiter. Il dira, à partir du texte d'Heidegger que nous venons de citer : "Les "accommodements esthétiques" ou "économiques" n'ont ici aucune importance. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'existent pas. Mais c'est pure illusion ou mystification que de vouloir croire que le design des intérieurs ou la construction de logements puisse résoudre le problème de l'"habiter". S'attaquer à la crise de l'habitat est nécessaire ; mais ce programme doit rester radicalement distinct de toute prétention à vouloir ne serait-ce qu'aborder le problème de la demeure. L'"habiter" ne réside pas dans la qualité de l'édifice ni dans celle du design ou des services. On ne peut l'exprimer qu'avec son propre langage : habiter, c'est être dans le "Geviert" (le carré : Terre, Ciel, Homme, Dieux), sentir l'habitation comme une condition fondamentale de son être, se sentir "habitant"" (31).

Nul mieux que Heidegger n'a posé le problème de l'habiter en relation avec le problème de l'être en ce monde moderne. C'est à lui par conséquent que revient le dernier mot sur l'affiliation entre être et habiter dont nous avons tenté de repérer les multiples expressions à travers la phénoménologie, la psychanalyse et l'anthropologie. Pour le philosophe, le sens propre du mot habiter, le sens originel à partir duquel seulement il est possible de comprendre les pratiques des habitants et, partant, la vie heureuse ou malheureuse dans les cités modernes, ce sens est tombé en oubli au profit des significations de premier plan qui sont d'ordre technique. C'est, selon Heidegger, le langage technique, celui du construire, traitant le problème de la demeure en termes de quantité et de qualité du logement, c'est à dire en termes de besoins et de fonctions, qui a dérobé à l'homme, selon son expression, "son simple et haut parler" sur l'habiter, ce que nous avons appelé nous,

(31) - CACCIARI (M.) op. cit. p.89 et 90

pour notre part : "l'imaginaire habitant", ou encore "la parole archaïque de l'habitant". L'étymologie, selon Heidegger, permet de retrouver ce simple et haut parler pour lequel habiter ne signifie rien d'autre qu'être : "A l'origine bauen veut dire habiter. Là où le mot bauen parle encore son langage d'origine, il dit en même temps jusqu'où s'étend l'être de l'"habitation". Bauen, buan, bhu, beo sont en effet le même mot que notre bin (suis) dans les tournures ich bin, du bist (je suis, tu es) et que la forme de l'impératif bis, "sois". Que veut dire alors ich bin (je suis) ? Le vieux mot bauen, auquel se rattache bin, nous répond : "je suis", "tu es", veulent dire : j'habite, tu habites. La façon dont tu es et dont je suis, la manière dont nous autres hommes sommes sur terre est le buan, l'habitation. Etre homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est à dire : habiter" (32). Et le traducteur ajoute en note, à l'appui des thèses d'Heidegger, le point d'analyse linguistique suivant : "Tous ces mots - bauen, buan, beo - sont des dérivés de la racine indo-européenne bhü ou bheu, "être", "croître". Bhû ("être", "devenir") est sanscrit, beo ("suis", "soi") est vieil-anglais. Bis, en allemand, est une forme ancienne. - La même union des sens d'"être" et d'"habiter" se rencontre dans le verbe wesen"(33).

Nous étions parvenus à définir l'habiter d'une manière empirique, sur la base des nombreuses enquêtes passées auprès des habitants, en empruntant un concept à la psychologie, celui d'individuation. Or c'est bien à partir de cette définition qu'Heidegger nous est utile et nous éclaire, car sa conception de l'habiter vient à l'appui de nos propres constatations effectuées sur le terrain. En effet, quand Heidegger dit qu'habiter c'est être, il faut surtout comprendre : "accéder" à l'être. "L'homme est pour autant qu'il habite", écrit-il. Il faut non seulement retenir cette phrase capitale pour la compréhension de sa pensée, mais également tous les équivalents grâce auxquels il précise la signification de l'habiter et qui tous sont imprégnés de l'idée de mouvement, d'accès ou encore de processus vers l'être. Habiter, dit-il, c'est "laisser venir l'homme à son être propre", c'est "libérer l'être de l'homme", le "sauver" et le "protéger"... Habiter, dit-il également, c'est "cultiver

(32) - HEIDEGGER (M.) op. cit. p.173

(33) - PREAU (A.) ibid.

l'être", c'est le "faire croître", le "soigner", le "ménager",
 "l'enclorre" afin qu'il s'exprime en paix et dans la liberté" (34).

Habiter c'est donc s'individuer, c'est s'occuper de soi, au sens profond de l'expression, c'est à dire tenter de ressaisir la signification essentielle de son existence, ou encore s'efforcer de retrouver ou de reconstituer -reconstruire - sa totalité psychique originelle.

C'est donc ce ressassement, cette répétition du désir d'être ou recherche de soi, ce retour incessant sous différentes formes d'un discours d'existence dans les préoccupations des habitants, qui nous amène à la conclusion suivante, à savoir que non seulement l'installation dans une demeure est une occupation individuante, mais surtout que dans toute demeure la résidence individuante de l'occupant avec ses bonheurs existentiels prend le pas sur la fonctionnalité et même l'esthétique de la construction; résidence individuante, ou comme nous l'avons déjà défini : désir d'être ou encore nostalgie d'être. L'acte d'habiter se définit moins par la science de l'architecte et les logiques de l'urbanisme que par le désir d'être de l'habitant qui place au second plan, voire méprise, les qualités techniques ou artistiques du bâtiment.

La logique de l'urbanisme, comme celle de l'architecture, confine l'usager dans le registre de l'avoir et de la convoitise. Elle le désigne comme un être de besoins et de désirs. Et l'attribution d'un tel rôle à l'usager, ne l'oublions pas, n'apparaît qu'au meilleur de la démarche projétative, c'est à dire quand l'architecte et l'urbaniste daignent faire une pause ou un détour pour se pencher un tant soit peu sur les aspirations des habitants. Or ces mêmes habitants, pour lesquels architectes et urbanistes s'ingénient, ne cessent de répéter à qui veut bien les entendre qu'il faut renverser la proposition "être de désirs", ou "être de besoins", afin qu'elle devienne : "désir d'être" ou "besoin d'être". Les habitants proclament qu'ils ne sont pas des êtres de désirs ou de besoins avant toute chose, mais l'inverse : qu'ils ont besoin d'être ou désirent être, et cela de manière primordiale. D'où le hiatus, le malentendu entre usagers et concepteurs, et la plainte de part et d'autre qui s'en suit. D'un côté les usagers se plaignent de ne pas

(34) - HEIDEGGER (M.), op. cit. p.173 et sq

être compris même si, comme cela arrive quelques fois, ils sont écoutés et sollicités pour participer à l'élaboration des projets. De l'autre, les architectes, par exemple, prennent l'essentiel de la parole habitante, c'est à dire le discours d'existence, pour un préalable qui ne concerne pas l'habitat, et par conséquent réduisent ce discours à un passage obligé d'avant tout projet, qui au mieux peut servir de première prise de contact avec l'utilisateur ou le futur client. Certains architectes vont même jusqu'à considérer cette nostalgie d'être et cet imaginaire propres à la parole habitante comme une espèce de "délire". Délire qu'ils disent effectivement rencontrer souvent, mais qui reste selon eux caractéristique de l'attitude de l'utilisateur aux toutes premières étapes du projet : le délirant soucieux de soi, de son histoire et de son devenir, de sa nature réelle et de la signification de sa propre existence, c'est l'état d'effervescence passagère que ne peut manquer de connaître un utilisateur devant la situation nouvelle et l'extraordinaire aventure que représente la conception de son propre habitat. Dans cette optique, il est clair que le discours d'existence est une gêne. Il est ce dont il faut se débarrasser au plus vite pour que le travail puisse commencer. D'inutile au début, car étranger à l'univers de la technique et de l'esthétique, ce discours d'existence devient vite nuisible au projet lui-même en s'avérant inapte à fournir un programme, un inventaire des besoins et des fonctions, c'est à dire l'information, la seule, à partir de laquelle s'élabore la conception d'ensemble.

Imaginaire schizomorphe avions-nous dit, vision éclatée de la ville chez les professionnels, opposition entre le pire et le meilleur, entre la crotte de chien et l'utopie : cela peut expliquer l'évacuation de la ville dans son présent et sa présence sensibles, comme cela peut expliquer la relégation du désir d'être de l'utilisateur, et partant de l'utilisateur lui-même.

Il y a décalage entre urbaniste et usager, pour parler bref, parce que ce dernier ne se situe jamais, ou très exceptionnellement, dans le pire ou dans le meilleur, dans l'imminence de la catastrophe ou dans l'utopie, mais entre les deux, dans le moyen terme. C'est même là toute la signification des pratiques d'habiter, du rapport chaque jour renouvelé de l'habitant à sa ville, son logement, ses rues, ses espaces verts. D'où la difficulté, la résistance parfois, de l'habitant à entrer dans les préoccupations des aménageurs, et par conséquent à faire de la "participation", à jouer le jeu de la "concertation". Le peu de monde présent aux différentes réunions organisées autour des questions d'urbanisme - confort, technique ou animation de quartier - devrait inciter les professionnels de la ville à réfléchir en ce sens : jusqu'à quel point leur système d'appréhension de l'espace urbain, même s'il est nécessaire à la production du cadre bâti, recoupe-t-il les embarras et les bonheurs de l'utilisateur ordinaire ? Doivent-ils, ces professionnels, s'accommoder de ce décalage ou, à l'inverse, modifier leur système de représentation de la ville, d'une part pour cesser de courir après un usager désespérément fuyant, d'autre part pour mieux comprendre ce que cet usager attend - s'il attend quelque chose - de ses techniciens et de ses politiques ?

Car, enfin, que disent les usagers ? En gros, ils déclarent (35) : "Je veux vivre le repli égoïste, l'individualisme familial et, à la fois, la solidarité, la rencontre surprenante ; je veux vivre la différence, la distinction, sentir même quelque fois que je jouis de certains privilèges, mais je veux connaître également la fusion avec l'autre".

(35) - voir Chapitres 1, 4, 5 et 6

Dès lors, à quoi cela sert-il à l'urbaniste de chercher à lutter par exemple contre l'anonymat ? Continuons à nous pencher sur ce que dit l'usager. Ce n'est pas en négatif qu'il s'exprime, mais "en creux" : "Que l'espace me plaise ou m'étonne, cela au fond m'est un peu égal. Je souhaite tout simplement, tout bêtement, que l'espace construit ne me dérange pas trop et, en conséquence, que l'urbaniste fasse ce qu'il faut faire pour cela : bonne circulation, espaces verts en nombre suffisant, zone industrielle à proximité, à condition qu'elle ne pollue pas l'atmosphère, etc. Pour le reste, c'est à dire mon bonheur, la manière dont je dois vivre, le sens de l'existence, j'en fais mon affaire".

Pareil langage "en creux" n'est, il faut bien le reconnaître, ni une extravagance, ni une nouveauté. Il nous rappelle, par exemple, ce qui est au fondement même de la Démocratie. Ne dit-on pas, de l'Etat, dans une société démocratique, qu'il n'est pas là pour faire le bonheur mais seulement pour empêcher que la société se transforme en enfer ? C'est une idée partagée par bon nombre de penseurs : Hobbes bien sûr, Descartes, mais aussi Raymond Aron, Julien Freund et même Saint-Just qui disait : "Il s'agit moins de rendre un peuple heureux que de l'empêcher d'être malheureux. N'opprimez pas, voilà tout. Chacun trouvera sa félicité" (36).

En fait, l'usager ne cesse de tenir à l'urbaniste un discours d'existence à caractère paradoxal et énigmatique : "Je ne sais pas vraiment ce que je veux, sinon un espace, ville ou demeure, qui soit à mon image, c'est à dire tel que je suis ; mais voilà, je ne sais pas ce que je suis, ni au fond qui je suis, sauf peut être que je suis un être complexe, contradictoire et en constante évolution". Bon courage, messieurs les urbanistes !

(36) - SAINT-JUST Institutions républicaines, UGE, 1966, p.147

A l'appui de nos propres constatations sur l'attitude des usagers, et de la logique "hermétique" (37) qu'elle recèle, citons par exemple les travaux de Michel Conan. Sur la base d'une analyse des rapports entre le grand architecte Franck Loyd Wright et ses clients, Michel Conan, spécialiste s'il en est en matière de recherche urbaine, conclut que l'usager se présente devant l'architecte non pas comme un être avec des besoins ou des souhaits précis, mais comme un être à la recherche de lui-même et qui n'a, somme toute, qu'une très vague idée de ce qu'il veut ou désire pour sa demeure. Michel Conan prête à l'usager, pour résumer son rapport à l'architecte, la déclaration suivante : "Concevez la maison où vivra ma famille en tenant compte de ce que nous sommes et de l'impossibilité où nous nous trouvons de dire ce qu'elle doit être dans toutes ses parties" (38).

Prétendre que ces résultats d'enquêtes passées auprès des habitants - les nôtres et celles des autres - disent toute la vérité sur l'usage est absurde, non seulement du point de vue scientifique et même, dirions-nous, du point de vue éthique. Celui qui affirme détenir une vérité absolue sur la chose humaine, même en un point précis, ne le fait pas sans quelque déraison. Si ces résultats présentent un intérêt, c'est celui d'attirer notre attention sur deux aspects de la pratique urbanistique qui peuvent être traduits en ces termes : premièrement une incapacité ; deuxièmement un malentendu. Incapacité intrinsèque à l'urbanisme moderne d'intégrer dans sa pratique, son mode de penser,

(37) - Hermétique signifie énigme et par conséquent recherche, quête - de soi - mais aussi conciliation des contraires. Voir par exemple les travaux de G. DURAND, A. FAIVRE ou F. BONNARDEL.

(38) - CONAN (M.) La relation architecte-client. Document C.S.T.B. 1985, p.105

ses représentations et ses questionnements, la logique hermétique ou hermétiste de l'usage : sa parole en creux, sa morale négative, ses contradictions. Malentendu entre l'habitant ordinaire, qui ne sait pas vraiment ce qu'il veut, ni ce qu'il est, et la démarche projétative de l'urbanisme moderne qui, pour être au plus près de l'utilisateur, du moins le prétend-il, se fait schizomorphe, c'est à dire se fonde non pas sur l'être mais sur l'avoir qui seul s'accorde avec la logique du principe d'identité et celle du principe de non-contradiction, caractéristiques essentielles du régime schizomorphe de la pensée. Et, en effet, il s'agit toujours pour l'urbaniste d'identifier un besoin, une demande, une plainte, etc., d'établir des priorités, de faire des choix, de procéder à des distinctions et à des exclusions dans la diversité chaotique et contradictoire des pratiques habitantes.

L'être est plus équivoque et plus compliqué que l'avoir malgré la routine dans laquelle il lui est nécessaire de s'installer. Cependant cette installation, cette fixité n'a de sens que s'il existe ailleurs la possibilité inverse de l'habitude et de l'arrangement : ce sera la fonction de ce que nous avons appelé "l'Inhabitable". Il n'y a de nostalgie, et par conséquent de cheminement vers l'habitable, que s'il y a cette stimulation première, ce déclencheur qu'est l'impression ou la désignation d'un inhabitable.

5.2.4. L'inhabitable

La surprise donc n'appartient pas au domaine de l'habitable. Le détail incongru, le changement impromptu dans le paysage familier et routinier perturbent la finalité de l'acte d'habiter. Habiter, ce n'est pas être "hors de soi", être mis hors de soi par l'étrange, l'inconnu ou l'inattendu. Il y a pour cela - pour cette exigence tout aussi profonde et vitale d'être dérangé, d'être mis hors de soi - tout le reste de la ville, le gigantesque terrain d'aventure et de rencontre que représente la grande ville toujours mouvante et surprenante.

La ville, c'est à dire le Grand Dehors, est par excellence l'espace de l'autre, le temps ou le moment, dans sa vie quotidienne, de la découverte destabilisante de l'autre ; l'habitable est un Petit-Dedans : il n'est plus le lieu de la confrontation à l'altérité, mais le lieu de la réalisation de soi.

La ville et l'habitable apparaissent d'une part comme des contraires, d'autre part comme des complémentaires : ce sont des "contraires complémentaires", des "contraires qui font un", comme dirait Héraclite, de la même manière que le jour et la nuit, le bien et le mal, le même et l'autre, car ils n'existent pas et ne sauraient même pas avoir de sens l'un sans l'autre. Plusieurs remarques découlent de ce rapport ville/habitable.

Premièrement, ville et habitable forment une dialectique - au sens d'un système, ou d'une structure à tension - c'est à dire, un conflit indépassable qui est un archaïsme puisqu'il renvoie à la dialectique repérée par exemple par Bachelard entre Dedans/Dehors, Petit/Grand, mais aussi à celle repérée par Heidegger entre l'Errance et la Demeure, et plus loin encore dans le passé des hommes à la dialectique Hestia/Hermès - Fixité/Mouvance - repérée chez les Grecs de l'Antiquité par Jean-Pierre Vernant (39).

"On dit : "La Villeneuve c'est de la merde !" Mais les habitants de la Villeneuve, ils ne pensent pas ça".

(Chap.2 Réactions, Parag. 2.1. Echos)

Il y a dans le propos de cet urbaniste toute la dialectique usagère entre habitable et inhabitable, nostalgie et errance.

Deuxièmement, ce qui est plus important, c'est que l'un des pôles de cette dialectique, la ville, est toujours désigné dans la parole habitante comme l'inhabitable par excellence. Non pas, par on ne sait trop quelle vision écologique ou goût pour la nature et la campagne, mais parce que l'inhabitable est un mode d'organisation toujours possible de

(39) - VERNANT (J.P.) Mythe et pensée chez les Grecs, Maspéro, 1965

l'espace, nécessaire à la dotation de sens des pratiques d'habiter. En d'autres termes, l'inhabitable est l'errance ou l'insensé nécessaires à partir desquels la fixité, l'installation dans une demeure, prend un sens. Plus encore : l'habitable vient après l'inhabitable qui est premier, un peu comme l'ordre vient après le chaos, qui lui aussi est toujours premier, toujours menaçant, jamais résorbé. On pourrait même dire que l'inhabitable est la "materia prima" nourricière de l'habitable qui lui est "l'Oeuvre", pour reprendre le langage alchimiste. Il est d'ailleurs approprié de parler ici d'alchimie, et "d'alchimie habitante", parce que d'une part, le parcours alchimiste résume le processus d'individuation, d'autre part parce que l'individuation commence avec l'affrontement à l'altérité.

Troisième conséquence de cette dialectique ville/habitable qui apparaît plus importante, plus fondamentale, plus archaïque que la séparation ville/campagne : l'inhabitable existera toujours. Les habitants désigneront toujours de l'inhabitable dans la ville et cela quel que soit l'effort urbanistique pour l'éliminer parce que l'inhabitable leur est nécessaire. D'ailleurs, telle est la vocation progressiste de l'urbanisme : l'inhabitable qui apparaît dans le discours habitant comme une nécessité symbolique et sémantique, est interprété par l'urbanisme comme un besoin ou un désir de résorption de l'insalubre. En d'autres termes, il existera toujours, pour l'habitant, des terrains vagues, de l'anonymat, de la foule, du danger, du risque, de l'étrange, de l'obscur, etc., tous ces nombreux qualificatifs qui désignent l'inhabitable et que nous allons maintenant rappeler.

L'inhabitable est sans doute l'archaïsme - c'est à dire le mode déterminant d'organisation et de perception de l'espace urbain - qui nourrit le plus de rêveries, qui a le plus d'images et de symboles pour être signifié. Qu'elles soient populaires ou littéraires, toutes les expressions qui désignent la ville - figures, allégories, métaphores, myèmes, etc. - toutes rappellent ou reconduisent à l'archétype de l'"Ombre" : la ville est associée au chaos bien sûr, mais également à l'épreuve, la confrontation, l'inconnu, l'indéterminé, le noir, le sale, la multitude grouillante, le niveau élémentaire de la vie, l'animalité

primitive, l'insondable, etc.

Dans nos propres enquêtes, l'inhabitable apparaît avec ce que nous avons appelé "l'uniforme urbain" (40), figure centrale qui réunit un riche foisonnement d'images relatives à l'anonymat, la disparité, l'indifférence, la masse vivante et indéfinissable : la foule, la masse, la fourmilière, la ruche, la termitière, le "peuple". L'inhabitable est également défini ou signifié par ce que nous avons déjà énoncé, c'est à dire : l'étrange, l'inconnu, l'altérité, le surprenant, la mouvance, la grande étendue, l'aventure. N'oublions pas, parmi les qualificatifs qui désignent l'inhabitable, ceux qui sont plus communs c'est à dire : les quartiers louches, les quartiers sinistres, les quartiers chauds, les bas-quartiers, etc.

Même dans la littérature, on retrouve la ville désignée par l'inhabitable : la ville comme lieu de l'errance, lieu de perdition, de dangers, d'énigmes, de secrets, bref la ville comme matière première de l'oeuvre individuelle ou individuation qui reste à faire. Jacques Neefs dans son article au titre significatif : "L'épreuve littéraire de la ville" (41), rappelle que la ville est souvent associée à la "boue" (l'argile qui n'attend que le potier), à la "lie" (dont le poète s'inspire), au conflit, au risque, à la souffrance, à la descente aux enfers, à l'épreuve, à la confrontation, à la confusion, à l'égarement, à l'errance. La ville est un "lieu de vertige", un "étrange gouffre", ou encore "le boueux" pour

(40) - voir chapitre 1. Cette figure peut se résumer en un mot : pour tout habitant, "l'urbain, c'est les autres".

(41) - NEEFS (J.) L'épreuve littéraire dans la ville, in Temps libre n°11 - 1984

Voir également dans le même numéro le très intéressant article de JARREAU (P.) intitulé "Mythologies de la maison", ainsi que les réflexions de LE GOFF (J.) sur le ticket de métro : titre de transport, de voyage et d'errance qui reste "l'emblème urbain le plus populaire", le symbole signifiant la grande ville (p.109).

Balzac ; elle est un "labyrinthe pierreux" pour Baudelaire, un "gouffre de l'espèce humaine" pour Rousseau. Et citons pour finir Victor Hugo qui dans le même sens dit : "Plus l'homme était nombreux, plus profonde était l'ombre".

En résumé, on peut dire qu'il existe une imagerie ou une idéologie de la ville qui appartient à l'urbanisme progressiste et pour lequel il faudrait dans la ville favoriser la convivialité, la communication obligatoire, la transparence totale. Or tout cela, premièrement ne correspond pas aux pratiques effectives d'habiter ; deuxièmement, et c'est ce qui est le plus important, ces pratiques trouvent de la positivité dans la non-communication, la déliaison, l'obscur et le mystère, bref, l'inhabitable.

6. HETEROGENEITE URBAINE ET UNITE SYMBOLIQUE

6.1. L'urbanité en miettes

L'on aurait pu croire que la seule préoccupation des professionnels de la ville était les besoins, la satisfaction des besoins. Nous avons vu qu'il n'en était rien. Dans leurs propos, dans les documents d'urbanisme qu'ils produisent, les archaïsmes des pratiques d'habiter occupent également une place centrale. Il en sera de même pour le couple d'oppositions formé par l'hétérogénéité et l'unité symbolique. Une véritable inflation de mots, expressions, images viennent dans leurs propos à tout bout de champ rappeler que l'hétérogénéité, et par conséquent son opposée, la recherche des moyens de l'unité, est tout aussi déterminante dans la démarche et le projet urbanistiques que peuvent l'être les besoins et les archaïsmes, avec leurs pendants respectifs que sont la satisfaction ou le bonheur et la modernité progressiste.

Pas un texte, pas un propos d'un des professionnels de la ville à Echirolles qui ne revienne sur l'hétérogénéité urbaine, souvent de manière plus insistante si l'on compare aux archaïsmes ou même aux besoins. L'on pourrait ainsi établir une longue liste des attributs et qualificatifs divers qui émaillent le discours des urbanistes et qui rappellent à quel point ceux-ci se représentent la ville comme un ensemble friable, cassé, émietté, et cela dans tous les domaines. Echirolles pour ses urbanistes est non seulement hétérogène dans ses constructions, son architecture et sa composition urbanistique, mais également du point de vue géographique et social. "Hétérogène", "hétérogénéité", ces termes sont souvent écrits et prononcés à propos d'Echirolles, y compris par des urbanistes ou architectes qui n'appartiennent pas à la ville et qui se placent en simples observateurs ou critiques, mais d'autres termes foisonnent

aussi, comme pour souligner avec force l'hétérogénéité urbaine : "différencié, disloqué, médiocre, cloisonnement, anonymat, résistance, dérive, dispersion, repli, individualisme, séparation, éclatement, conflits, coupures, barrières, contradictions, disparité, mal relié, etc.". Tous ces mots, nous le rappelons, ont été prélevés dans la matière verbale que nous avons recueillie auprès des professionnels de la ville, qu'ils soient d'Echirolles même ou simplement intéressés par le cas de cette ville. Exemple :

"Le Conseil Municipal, dans un souci d'amélioration de la vie quotidienne des habitants et usagers de la ville d'Echirolles, qui comme la plupart des paysages de banlieue présente un caractère assez hétérogène, vient d'adopter..."

(Journal municipal. Aménagement urbain,
Avril 1982, p.3)

"Nous empêcherons la vie sociale de se déprécier lentement, nous combattons les tendances à l'anonymat et au cloisonnement"

(Journal municipal. Cadre de vie,
Juin 1984, p.14)

"Un projet, une réhabilitation pensés avec les habitants peuvent briser bien des anonymats et des résistances à participer à la vie locale".

(Journal municipal. Urbanisme,
Décembre 1985, p.13)

"Caractéristiques du contexte local : avoir favorisé une extension très rapide de la commune au gré des terrains disponibles tant pour l'industrie que pour le logement, ce qui produit un espace urbain à la fois fortement différencié, emploi ou habitat, disloqué et de médiocre qualité".

(Projet de quartier. Document Ville
d'Echirolles, AURG, Avril 1983, p.3)

"Le problème posé à Echirolles, mais aussi à bon nombre de communes dans la période des années 50-60, et fortement connotées "communes grands ensembles", est de maîtriser la dérive technique et sociale de certaines fractions de leur parc logement".

(Construire la ville. Doc. AURG,
Novembre 1985, p.4)

"Echirolles s'est étendue faisant du Village II un quartier mal relié au reste de la commune".

(Le Village II fait peau neuve. Document
plaquette Habitat/Vie Sociale, Echirolles)

"On n'arrive pas à entretenir un certain type de relation avec les gens ; on n'arrive pas à trouver le lien".

(Chap.2. Réactions, parag.2.2.,
Aménager, communiquer)

Les effets de l'hétérogénéité urbaine se répercutent sur tous les aspects de la vie sociale, y compris l'insécurité, ou plutôt l'idéologie sécuritaire. Dans un compte-rendu de la Commission d'urbanisme, nous pouvons lire, après le constat d'un décalage entre la réalité somme toute limitée de l'insécurité et le sentiment excessif de l'insécurité ressentie dans l'opinion, l'analyse suivante :

"La piste principale pour tenter d'expliquer ce décalage et ce sentiment d'insécurité est le constat d'une grande hétérogénéité qui irradie les composantes de la commune : le construit, le social, l'ethnique, le culturel. Cette hétérogénéité conduit à une appropriation différente de l'espace par les gens (la dégradation de l'espace pouvant être l'affirmation d'une existence). Elle conduit également à des rapports conflictuels entre les différents modes de vie des gens - conflits qui peuvent se déplacer par exemple sur la jeunesse ou sur une ethnie : "les Arabes".

(Compte-rendu réunion "Banlieues - Modes de vie - Insécurité du 11.02.83, p.3)

6.2. Le projet d'unité

Face à cette hétérogénéité, qui apparaît dans le discours des urbanistes comme l'une des versions principales du pire, du négatif, de la carence ou de la déféctuosité, qu'ils ont pour objectif d'éliminer, ne peut manquer de poindre le pôle opposé, positif et utopique, représenté par l'unité. Et tout comme l'hétérogénéité, l'unité prendra plusieurs appellations, tant elle est une préoccupation essentielle pour les professionnels de la ville, voire même une obsession. La liste des expressions et mots clés qui rappellent cette recherche et ce souci permanent de l'unité est encore plus longue et plus variée que celle que nous avons établie pour l'hétérogénéité. Afin non seulement d'éviter une énumération fastidieuse de cette longue liste sur l'unité (plus de cinquante mots ou expressions au total), mais aussi pour rendre cette liste plus significative, nous allons procéder à une classification des différents termes qui la composent et donner quelques exemples.

Ainsi, il s'agit chez les professionnels de la ville d'Echirolles de construire en priorité : "un centre fédérateur, des lieux de rencontre, un espace public, un espace social", car leur préoccupation principale est de parvenir à créer "de nouvelles relations entre habitants, de fortes relations, une intensification des relations humaines, de la vie sociale". Notons au passage, outre l'insistance sur l'unité, la prégnance de l'idéologie urbanistique, telle que nous l'avons définie au chapitre 4 intitulé "Besoin-Bonheur", et selon laquelle l'espace construit induirait ou orienterait la vie sociale.

"Faire de l'urbanisation disloquée d'Echirolles, un espace urbain social de qualité".

(Projet de quartier. Ville d'Echirolles, AURG, Avril 1983, p.7)

"Il faut savoir que l'objectif du POS de la commune est de poursuivre l'urbanisation avec la volonté de créer une unité, une homogénéité entre les quartiers souvent éloignés. L'idée de Centre-ville a pour objet de fédérer les différentes unités que constituent les quartiers autour d'un pôle unique et dynamique représenté par ce centre communal qui jouera le rôle de catalyseur".

(Echirolles : une ville, un style.
in Revue Urbanisme. Oct. Nov. 1985, p.56)

"Une série d'actions sont à entreprendre pour :

- améliorer l'espace public des mini-quartiers
- créer de fortes relations inter-quartiers avec la création de cheminements et lieux urbains de qualité
- améliorer l'environnement public : signalisation, publicité, mobilier urbain, etc."

(Construire la Ville. Doc. AURG,
nov. 1985, p.4)

"Enfin la pièce maîtresse de l'urbanisation locale sera le centre communal...lieu d'identification"

(Ibid. p.4)

"Les caractéristiques habituelles d'un centre-ville :

- un mélange
- un carrefour d'échanges et de communication
- une aire de rayonnement sur la population, au-delà du centre lui-même
- des espaces publics où il fait bon déambuler, vivre, et qui sont un spectacle, une animation".

(Ibid. p.8)

"Les équipements : délibérément décentralisés pour être au plus près des besoins des citoyens, mais aussi conçus comme des lieux de rencontre".

(Bénévoles des centres sociaux in Journal
municipal, Oct. 1982, p.11)

Poursuivons. Les verbes employés, et sans cesse répétés, pour désigner la finalité des opérations urbanistiques à Echirolles sont, bien entendu : "unir, réunir, lier, relier, rassembler, renforcer les liaisons", mais également "mobiliser, insérer, communiquer, associer, intégrer, accueillir, fédérer, revaloriser". On les retrouve à chaque page des documents que nous avons recueillis, à chaque phrase presque et dans tous les propos des urbanistes, architectes, techniciens et politiques à Echirolles. "Le ciment", que représentait autrefois leur maire, "l'échange, la synergie", tout cela, l'urbanisme compte le retrouver et le perpétuer dans les "comités, associations, animations, pédagogies, stimulations", organes pivots de son action et, par conséquent, termes inlassablement ressassés dans ses discours. En effet, "se sentir concerné, faire adhérer, faire coopérer", ces autres expressions qu'on ne peut manquer de lire ou d'entendre à Echirolles, restent pour les urbanistes une clé principale de la réussite de leurs projets qui consistent, comme tout projet d'urbanisme - nouvelle illustration de l'idéologie urbanistique à laquelle nous faisons allusion un peu plus haut - à faire "mieux vivre", à une population, sa vie, sa ville, son quartier, la société.

"Est-ce n'importe quelle banlieue ?... C'est très Echirolles. Renchérir sur l'image du maire, de la gestion municipale, c'est spécifique d'une perception locale ; le maire, par exemple, il faut bien le dire, a été un ciment assez fort pour faire une espèce d'entité échirolloise".

(Chap.2 Réactions, p.2.1. Echos)

"Il importe de créer des espaces publics propices aux rencontres, aux échanges, avec la volonté de susciter le sentiment d'appartenance spatiale".

(Construire la Ville. op. cit. p.7)

"Cumul et foisonnements des fonctions avec effet d'interaction et de synergie".

(Ibid. p.10 et p.15)

"Mais cette intervention sur le patrimoine immobilier n'a pas été exclusive de tous les autres efforts car parallèlement à cette opération se sont organisées une nouvelle vie, de nouvelles interrelations entre les habitants du quartier".

(Echirolles : une ville, un style.
Revue Urbanisme, op. cit. p.54)

"Pour sa part... la municipalité ne ménagera pas ses efforts pour soutenir les initiatives allant dans le sens de l'amélioration du cadre de vie, mais aussi de la qualité des rapports humains".

(Villeneuve.in Journal municipal,
mars 1982, p.5)

"Les objectifs ne pourront être que mieux atteints dans la mesure où l'inventaire des problèmes spécifiques, le diagnostic à porter sur le fonctionnement et la définition des mesures à prendre seront le fruit d'une concertation avec les habitants eux-mêmes. Aussi, les actions d'informations et de sensibilisation-participation concernant la politique urbaine que la commune envisage de conduire auprès de la population ...".

(Projet de quartier. Doc. Ville d'Echirolles - AURG, Avril 1983, p.8)

"Les choix des équipements, des réaménagements ne peuvent pas être décidés d'en haut. Toute solution technicienne imposée se révèle peu ou prou un échec. Il faut absolument avancer sur des méthodes de débat local qui soient intégrées aux choix de gestion".

(Ibid. p.5)

"Objectifs : l'ambition de la démarche serait de faire coopérer la population à la mise en oeuvre de son centre, en effet, la réalisation et la réussite du centre sont étroitement corrélées à l'adhésion sociale. ... Mobiliser la population".

(Construire la Ville. Doc. AURG.
Novembre 1985, p.12)

"L'ambition consiste à faire contribuer positivement la population dans une démarche créative et d'en extraire la résultante d'identification collective (y compris les symboles porteurs et mobilisateurs)".

(Ibid. p.25)

"Echirolles... son identité se manifeste par le biais d'une animation très active. Ainsi, ponctuellement, sont organisées diverses manifestations (biennales Sport/Culture, jeux mondiaux de la paix, carnaval...) qui rassemblent les gens et surtout les jeunes autour d'une thématique du Sport, de la Création ou de la Fête".

(Echirolles : une ville, un style, in
Revue Urbanisme, op. cit. p.61)

Pour parvenir donc à cet essentiel rapprochement, à cette union entre les habitants et entre les habitants et la municipalité, les politiques et les responsables de l'urbanisme n'hésitent pas à multiplier les "réunions" bien sûr, mais également les "visites, délégations, permanences, rencontres, consultations".

"La consultation permanente du samedi à la mairie est l'illustration parfaite de la spécificité de la commune fondée sur la rencontre individuelle

...

Rencontres, visites, délégations constituent donc le lot habituel de la politique humaine que les élus depuis longtemps proposent aux échirollois".

(Echirolles : une ville, un style,
op. cit. p.59)

"Le maire-adjoint, vice-président de la commission d'urbanisme, dans le premier semestre 1985, a comptabilisé plus de cent réunions par mois (dimanche compris).

...

Sur telle opération d'urbanisme comme au Village II, plusieurs élus, Monsieur le maire en tête, ont

effectués un porte à porte pour saisir au plus près la volonté des habitants".

(Elus, habitants, quand le courant passe.
Journal municipal, Oct. 1985, p. 2 et 3)

"Mieux vivre" avons-nous dit, enfin disent les urbanistes à Echirolles et d'une manière générale tous les urbanistes. En effet, car derrière l'objectif de l'union, du rassemblement, au-delà de la création de moyens propres à établir une forte sociabilité, un civisme vivant, se jouent pour les urbanistes d'Echirolles l'unité même du sujet humain. C'est l'existence de l'individu qui les intéresse, son bonheur intime. Leur combat contre les coupures urbaines, les barrières ethniques et sociales, leur action contre l'éparpillement, la dispersion et la disparité des quartiers n'est pas seulement un réaménagement plus harmonieux de la ville ; c'est aussi et surtout un combat et une action contre la dérive existentielle, contre l'éclatement et la désagrégation psychologique des êtres. Du ressaisissement de la ville dépend l'équilibre de l'individu. Le centre fédérateur de quartiers, les passerelles par-dessus les rocade infranchissables et les dangereux carrefours, les ponts, les liaisons piétonnières, la création de portes de la ville, l'affirmation des limites entre l'intérieur et l'extérieur de la cité, toutes ces réalisations aux yeux des urbanistes n'auraient aucun sens, pas plus que les diverses associations et réunions d'habitants, si elle se limitaient à l'aspect physique des choses et au côté extérieur et simplement convivial des relations sans toucher au for intérieur de tout un chacun. Leur travail contre l'hétérogénéité urbaine sous toutes ses facettes vise non seulement l'intégrité des biens mais également celles des personnes. "Indépendance, identité, originalité, art de vivre, dignité, responsabilité" sont les derniers mots qui viennent toujours conclure toute proposition, tout projet d'aménagement dans la ville d'Echirolles.

"Analyse des effets de la mise en service de la rocade :

- coupure physique
- coupure psychologique"

(Construire la Ville. Doc. AURG, novembre 1985, p.19)

"Connaître les attentes exprimées par les habitants à partir de leur vécu quotidien dans leur quartier de résidence, mesurer l'autonomie ou la dépendance de ceux-ci".

(Construire la ville, ibid. p.12)

"Mieux vivre, c'est aussi mieux vivre son quartier et sa ville".

(Mieux vivre, in Journal municipal, décembre 1985, p.13)

"Nous sommes perfectibles... Pour mieux vivre dans la cité, il appartient aux citoyens de s'assumer entièrement".

(Les vœux de la municipalité, in Journal municipal, Janvier 1984, p.10)

"La banlieue : c'est aussi un certain art de vivre".

(Urbanisme, in Journal municipal, avril 1985, p.21)

"Il s'agit de revitaliser la banlieue... De ces études, qui semblent parfois abstraites, formelles ou utopiques, peut naître une envie de vivre là plutôt qu'ailleurs, ce sentiment de dignité qui va de pair avec la sensation d'appartenir à une ville".

(Urbanisme, ibid. p.20)

"L'aspiration de vivre autrement est réelle. Nous pouvons vivre dans les H.L.M. dans la dignité et un cadre tout à fait respectable".

(Cadre de vie, in Journal municipal, juin 1984, p.14)

"Parfois, des cas extrêmes nous sont présentés, il arrive que nos interlocuteurs craquent ... pour autant le mal de vivre n'empêche pas la dignité humaine de trouver sa place dans nos échanges".

(Elus, habitants, quand le courant passe, in Journal municipal, Octobre 1985, p.2)

"Une fois que vous vous sentez concernés, il se dégage une émotion, une appropriation du lieu, un désir de se battre et de ne pas fuir... C'est l'émergence d'une identité : un thème qui nous est cher".

(Cadre de vie, in Journal municipal, Juin 1984, p.4. Texte de l'adjoint à l'urbanisme)

"La participation... De ce domaine d'intervention, il naît une conscience nouvelle des relations sociales. Une espèce de syndicalisme de la vie hors travail, porteur d'un sentiment d'ouverture et de mobilité".

(Responsabiliser les individus, in Journal municipal, Février 1984, p.2)

"Créer l'intérêt et l'espoir là où il n'y a que le dortoir ou la zone industrielle".

(Roland CASTRO, Banlieue 89, in Compte-rendu de la commission urbanisme foncier, plan n°6, séance du 17.11.1985)

"Faire dire des banlieues autre chose que les clichés trop souvent véhiculés".

(Echirolles : une ville un style, in Revue Urbanisme, op. cit. p.54)

"La philosophie générale est de renforcer les liaisons visuelles et fonctionnelles, rendre (la cité de) La Luire plus accueillante, la revaloriser dans les têtes".

(La Luire fait peau neuve, in Journal municipal, Décembre 1985, p.12)

6.3. La symbolique opérationnelle

Face à l'hétérogénéité urbaine, que proposent les urbanistes ? Premièrement, des ponts, des portes, un centre ; rien de très nouveau, par conséquent, car ce sont là de très vieux archétypes de la cité, de très vieux outils de l'imagination humaine. Deuxièmement, des espaces et des rites propiciatoires, c'est à dire capables de pousser à l'unité, au rassemblement. Troisièmement de l'information ou de la communication qui célèbre le lien social et appelle à la réunion ; de la palabre donc, incantatoire, de nature quasi magico-religieuse. Quatrièmement enfin, des signes et des images. Tout cela ressemble fort à du symbolique, à du travail dans ou par le symbolique. D'ailleurs cette piste du symbolique, les urbanistes l'indiquent eux-mêmes, et nous n'avons fait que la suivre :

"La mémoire collective s'accroche à des espaces et symboles physiques, ce qui assure la pérennité relative des fréquentations. Le pouvoir d'évocation des lieux et le rapport entre ces lieux ouvrant la porte à l'imaginaire tant collectif qu'individuel, induit un double processus d'identification. Le processus d'identification qui concerne chaque individu permet le sentiment d'appartenance à la communauté : se reconnaître dans le paysage, le dispositif topographique et monumentalité (signes habituels du pouvoir et de la centralité). Le centre est donc en lui-même une production culturelle".

(Construire la ville. Doc. AURG,
Novembre 1985, p.8)

"Créer une image forte (symboles porteurs et mobilisateurs) .

...

Redresser certains a priori à image défavorable"

(Ibid. p.12)

"Hôtel de Ville, Lycée, Grande Salle Polyvalente (800 à 1 000 places), destinés aux spectacles, concerts et autres activités culturelles. Il paraît primordial que ces trois "éléments de centralité"

s'implantent dans l'espace central, contribuent à dessiner celui-ci, à l'habiter, à l'animer. Pris un par un et considérés en eux-mêmes, il se peut qu'aucun ne soit décisif dans la réussite du centre. Mais si l'on ne se sert pas des quelques coups jouables pour donner au centre une première densité, un premier palier d'existence, on ne voit pas très bien de quoi celui-ci sera fait. L'Hôtel de Ville est, symboliquement et effectivement, une pièce nécessaire d'un centre qui se veut fédérateur d'un ensemble communal pour l'instant passablement éclaté. Il en va de même du Lycée que tout pousse à situer franchement dans l'espace central. Les lycéens sont friands d'espace central et contribuent à le faire exister, puisqu'ils en constituent une clientèle potentielle. Quand à la Salle polyvalente, pourquoi ne serait-elle pas elle aussi dans l'espace central ? En effet, à première approximation sa localisation en situation centrale paraît souhaitable dès lors qu'elle est appelée à drainer un grand nombre de personnes pour diverses manifestations à caractère culturel et de loisirs".

(Ibid. p.20)

Mais cela n'est que la forme, et il y a plus. Dans le fond même, le travail urbanistique de lutte contre l'hétérogénéité est également une production symbolique. En effet, les urbanistes passent leur temps à recoller les morceaux. Tel est du moins un des axes essentiels de leur activité. Or, pareil travail reste par essence un travail symbolique. Car tout symbole est par définition "une figure qui unit", toute production symbolique est production de lieux, d'espaces, d'oeuvres, de gestes ou d'actions, de paroles même ou de discours qui a pour vocation de réunir le dispersé, le séparé, de "combler les béances", les failles, les trous, les déchirures. Tout symbole est signe de reconnaissance. Tout symbole permet de retrouver et de reconnaître ce qui a été séparé de moi. "A l'origine, le symbole est un objet coupé en deux, fragments de céramique, de bois ou de métal. Deux personnes en gardent chacune une partie, deux hôtes, le créancier et le débiteur, deux pèlerins, deux êtres qui vont se séparer longtemps... En rapprochant les deux parties, ils reconnaîtront plus tard leurs liens d'hospitalité, leurs dettes, leur amitié. Les symboles étaient encore, chez les Grecs de l'Antiquité, des signes de

reconnaissance, qui permettaient aux parents de retrouver leurs enfants exposés. Par analogie, le mot s'est étendu aux jetons, qui accordent le droit de toucher soldes, indemnités ou vivres, à tout signe de ralliement, aux présages et aux conventions. Le symbole sépare et met ensemble, il comporte les deux idées de séparation et de réunion ; il évoque une communauté, qui a été divisée et qui peut se reformer. Tout symbole comporte une part de signe brisé ; le sens du symbole se découvre dans ce qui est à la fois brisure et lien de ses termes séparés" (1).

Tout symbole par conséquent, implique une logique implosive, une dynamique centripète. Tout symbole est de nature à créer du consensus, du sens ou plutôt de la circulation du sens, du lien social et par là même de l'évidence à être ensemble. Et inversement, pourrait-on dire, tout ce qui fait consensus, union et sens est de nature symbolique. Or c'est précisément là, dans ce chemin inverse, qu'intervient l'opération urbanistique en tant qu'opération symbolique. L'urbanisme utilise ce qui depuis toujours ou, plus simplement, ce qui dans l'esprit du temps fait symbole, c'est à dire unanimité, consensus, rencontre, échange, en l'intégrant dans ses projets afin que ceux-ci soient enclins à rassembler, à unir, bref à recoller les morceaux éparpillés de la ville, de la société et de l'individu. Un peu comme le politique utilise les notions d'unité nationale, de défense, ou de peuple pour rassembler, pour unir derrière lui la nation toujours prête à s'entredéchirer, l'urbaniste utilise sur son registre ses "trucs" à lui pour parvenir à l'unité urbaine. Exemples : c'était hier le neuf et le formica, c'est aujourd'hui les espaces verts. Ou bien encore, il fallait hier partout des piscines, aujourd'hui ce sont les rues piétonnes qui jouent ce

(1) - Dictionnaire des symboles, op. cit. p.XIII

rôle centripète et emportent l'adhésion de tous. Hier la consommation, aujourd'hui plutôt la communication et l'animation, etc. L'éducation, le sport, le travail, le loisir, la culture, quel que soit le thème, s'il est dans l'actualité - ou par tradition, par "ficelle" - porteur de consensus, de synergie, il sera exploité par les professionnels de la ville. Produire la ville c'est aussi pour l'urbanisme produire ce qui fait recette. Et il ne faut pas voir là on ne sait trop quelle démagogie, mais véritablement un remède, une réparation symbolique, une restauration de la cohésion urbaine et sociale (2). Pour l'unité, le professionnel de la ville peut faire feu de tout bois, si bien que pour comprendre certaines décisions de chantiers, de programmes urbanistiques ou de partis architecturaux, il faut davantage se référer à la logique de la symbolique réparatrice, restauratrice de liens, qu'à la rationalité des besoins ou de la demande. Nombre d'espaces produits, nombre de bâtiments et d'actions urbanistiques ont été conçus plus au regard de leur puissance symbolique d'unité qu'en raison de leur nécessité fonctionnelle.

L'histoire urbaine est aussi l'histoire de ces réalisations symboliques successives qui n'avaient d'autres fonctions que de s'élever contre l'anti-ville, l'anti-social, l'anti-public. Bref, parce que la finalité du projet d'urbanisme est en fin de compte de faire une ville qui se tienne, et non qui se disloque en fragments incontrôlables et rebelles, l'urbaniste et avec lui les autres professionnels de la ville fondent leur projet non pas seulement sur la base d'une réponse à apporter aux besoins et d'une figuration ou d'une expression à donner aux désirs, mais également à partir de l'exigence de symbolique.

(2) - SFEZ (L.) L'enfer et le paradis, PUF, 1978, parle "d'opération symbolique", de "remèdes" et de "dispositifs symboliques" en ce sens, dont Beaubourg constitue à ses yeux le meilleur des exemples.

La construction du centre-ville d'Echirolles en est une bonne illustration. Que faut-il y mettre, se demandent les urbanistes ? L'Hôtel de Ville, un lycée, une salle polyvalente ? Tout cela à la fois et d'autres choses encore, enfin n'importe quoi pourrait-on dire, pourvu que ce soit public, collectif, social, afin que cela fasse lien, que cela rassemble, que cela barre la route à la dissension. Voilà le fin mot de l'affaire. Certes ce centre-ville répond à un besoin et il sera fonctionnel, mais pour partie seulement ; pour l'essentiel il sera symbolique.

C O N C L U S I O N

Résumer l'imaginaire aménageur, c'est retenir cinq points forts, cinq grandes lignes à partir desquelles il est possible de couvrir l'ensemble ou presque des pratiques et préoccupations de l'urbanisme, c'est désigner cinq grandes fenêtres à partir desquelles il est possible de revisiter ou de redire le Complexe de Noé, cet ensemble de convictions formées et de valeurs plus ou moins conscientes qui caractérise l'esprit aménageur.

Premièrement, la disjonction de la ville entre le pire et le meilleur, entre le négatif à éliminer et le positif en projet. L'imaginaire aménageur est canalisé et comme verrouillé par ce type d'oppositions en série, dont les images sources, les archétypes qui axent de la sorte la représentation professionnelle de la ville, sont le "Taudis" et "l'Utopie". Imaginaire schizomorphe donc, imaginaire qui sépare, distingue pour mieux intervenir sur la ville, et par là même imaginaire thérapeute. La ville avec ses équilibres précaires de luxe et de misère, ses compromis éphémères, ses mélanges de vieux sombre et de flambant neuf, c'est à dire la ville dans sa présence sensible et donc avec sa santé fragile, est évacuée de la perception immédiate de l'aménageur. Elle n'y réapparaît que disséquée, analysée, démontée en termes médecins de diagnostics et de remèdes, de bilans à établir et d'actions à mener. "Produire la ville", "construire la ville", ces exclamations largement usitées dans les discours des urbanistes suggèrent qu'à leurs yeux la ville n'existe pas ou si peu, et que seul semble être prédominant le chaos, ou pour le moins la menace, l'imminence des eaux dévastatrices et chaotiques du regressif Déluge.

Deuxièmement, le déplacement vers l'urbain de problèmes qui ont leur origine et par conséquent leur solution spécifique sur d'autres registres que celui de l'urbain, sur celui du politique par exemple, ou encore sur celui de l'économique ou du religieux. Ce transfert ou déviation urbaine, cette autre clé de l'imaginaire aménageur, repose sur l'hypothèse selon laquelle la ville moderne serait à l'origine de tous les maux et par conséquent, qu'à l'inverse, en s'y prenant bien ou autrement, elle pourrait être capable de faire le bonheur des hommes ; le "Bonheur", troisième point focal avec le "Taudis" et "l'Utopie" de la pensée urbanistique. Dans cette perspective, l'urbain acquiert la faculté de tout résoudre, y compris les problèmes issus du bris des solidarités communautaires et des traditions, de l'imposition de l'ordre économique, du désordre écologique, de l'indigence spirituelle et de l'affaiblissement de la démocratie. Mieux vivre, mieux travailler, mieux habiter, mieux communiquer, mieux s'exprimer ne serait qu'une question de moyens urbains. Pareil transfert sur l'urbain tient véritablement lieu d'écran, de masque. Il engendre l'illusion d'un possible dépassement par l'urbain de problèmes qui sont sans doute inhérents à l'établissement même de la civilisation occidentale moderne, qui sont en tous cas bien plus anciens et bien plus grands que ceux que peuvent résoudre l'urbanisme, l'architecture ou la technique.

Troisièmement, la conviction de l'espace inducteur. Il s'agit ici somme toute de déterminisme. Dans ce troisième grand registre de l'imaginaire aménageur tout consiste à transposer les caractéristiques des innovations urbaines, réelles ou non, en termes de changement social. De nouveaux équipements entraîneraient de nouveaux modes de vie, un nouvel urbanisme ou une nouvelle architecture, une vie nouvelle, un habiter nouveau. Pour l'aménageur, il y a, il ne peut y avoir que superposition entre l'habitable et l'habiter, entre le contenant et le contenu, au sens où le premier de ces termes, tel un moule,

déterminerait la forme du second. Superposition, confusion ? Le plus sûr est que, pour l'essentiel, l'aménageur établit un lien mécanique, direct et univoque entre espace et vie sociale.

Quatrièmement, la surestimation de la notion de besoin au détriment d'autres notions, toutes aussi prégnantes dans le projet urbanistique, tels le désir et le symbolique. Les besoins ont certes une réalité, mais limitée, comme toute réalité. Et le désir constitue cette limite du besoin, comme le symbolique à son tour est la limite de la réalité du désir. Le besoin est de l'ordre de la survie. Il appartient, il se limite donc, à la réalité fonctionnelle ou structurelle de l'homme, à son "anthropo-logique", c'est à dire à ce qui est permanent chez lui, à ce qui est fixe et répétitif. Le besoin n'est par conséquent ni la misère, ni le manque, ni la norme, qui par contre, elle, varie avec le temps, les individus et les sociétés. Le besoin ne se confond pas non plus avec le désir ou le symbolique grâce auxquels commence autre chose que la simple survie, et que l'on appelle la spécifique vie humaine : quête d'identité, reconnaissance par autrui, ritualisation de l'être ensemble, satisfaction psychique, sagesse, sens de la vie, etc. Cela dit, ce n'est pas parce que l'aménageur intègre, même à son insu, le désir et le symbolique, en essayant par exemple de figurer par des espaces et des monuments l'identité d'une collectivité, ou encore en cherchant par la fête, l'animation ou le rappel du passé de la ville et de ses héros fondateurs, à réanimer constamment le consensus, à réactiver la dynamique centripète du collectif, que l'on peut conclure au dépassement du besoin, au passage du quantitatif au qualitatif urbain. Besoin, désir et symbolique sont en quelque sorte à égalité. Contradictoires et complémentaires, ils ne sont pas moins irréductibles et autonomes l'un par rapport à l'autre. Ainsi, ce n'est pas parce que nous vivons dans la société de consommation que la survie ne nous concerne plus. Dans les faits, urbains notamment, la question de la survie continue de se poser avec tenacité et acuité.

Que l'on songe un peu aux banlieues et aux grandes métropoles modernes. L'aménagement, l'urbanisme y sont un constant essai de rétablissement de la survie, une réorganisation permanente de l'urbain contre les multiples atteintes aux besoins les plus élémentaires de l'homme. Ne dit-on pas, par exemple, de New York, de Mexico, qu'elles sont perpétuellement à la limite du gérable et du maîtrisable, tant les nuisances, les pollutions, les violences, les dysfonctions et les dérèglements de toute sorte y sont nombreux ?

Cinquièmement, l'opposition à la logique hermétique de l'usage que les professionnels de la ville appréhendent en termes d'archaïsmes. L'urbanisme entend davantage le langage de l'avoir, qui repose sur les principes transparents d'identité et de non-contradiction, que le langage de l'être qui est une quête à la fois multiple et contradictoire. Or ce langage hermétique de l'être est celui de l'usage. Ignorance et Imaginaire, Nostalgie et Inhabitable sont les pôles et les dialectiques majeurs de l'hermétisme habitant dans lequel se réfugie et se précise l'être. Ils sont aussi l'expression d'une autonomie de l'usage par rapport au discours urbanistique et injonctions diverses du cadre bâti, et en ce sens ils sont la manifestation quotidienne de la liberté d'habiter.

B I B L I O G R A P H I E

- ALBOU (P.) - Sur le concept de besoin, Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol.LIX, 1975
- BACHELARD (G.) - La psychanalyse du feu, Gallimard, 1949
- Poétique de l'espace, PUF, 1957
- BAILLY (J.C.) - Le Régent, Christian Bourgois, 1987
- BALANDIER (G.) - Anthropo-logique, PUF, 1974
- Le détour, Fayard, 1985
- BAREL (Y.) - La quête du sens. Comment l'esprit vient à la cité ?
Seuil, 1987
- BAUDRILLARD (J.) - L'échange symbolique et la mort, Gallimard, 1976
- BLOCH-LAINE (J.M.) - Consultation nationale sur l'habitat. Réflexion publique sur un habitat en France. Un espace pour la vie, D.F. 1980
- BONARDEL (F.) - L'hermétisme, Que Sais-je ?, 1985
- BYDLOWSKI (M.) - Les nouvelles technologies de procréation entre psychanalyse et biologie, Séminaire CEPS, Grenoble, 1987
- CALLON (M.) - Les échecs de l'ignorance, Pandore, n°19, juin 1982
- CACCIARI (M.) - Eupalinos ou l'Architecture, Critique, n°476-477, 1987
- CASSIRER (E.) - Langage et mythe. A propos des noms de dieux, Ed. de Minuit, 1973
- CASTELLS (M.) - La question urbaine, Maspero, 1972
- CASTORIADIS (C.) - L'institution imaginaire de la société, Seuil, 1980
- CHALAS (Y.) - Vichy et l'imaginaire totalitaire, Actes-Sud, 1985
- CHALAS (Y.), TORQUE (H.) - La ville latente. Espaces et pratiques imaginaires d'Echirolles, E.S.U. Grenoble, 1981
- CHALAS (Y.), TORQUE (H.) - L'imaginaire technique ordinaire, ATP-CNRS, E.S.U. Grenoble, 1984
- CHAMBOREDON (J.C.), LEMAIRE (M.) - Proximité spatiale et distance sociale : les grands ensembles et leur peuplement, Revue Française de Sociologie, XI, 1970
- CHEVALIER (J.), GHEERBRANT (A.) - Dictionnaire des symboles, Laffont, 1982
- CHOAY (F.) - Urbanisme, utopies et réalités, Seuil, 1965
- CHOMBART DE LAUWE (PH.) - Pour une sociologie des aspirations, Denoël, 1969
- CLASTRES (P.) - La société contre l'Etat, Ed. de Minuit, 1974
- CONAN (M.) - La relation architecte-client, Doc. C.S.T.B. 1985
- COTTEREAU (A.) - La tuberculose : maladie urbaine ou maladie de l'usure du travail ?, Sociologie du travail, n° 2, 1978

- DAMISCH (H.) - L'Arche de Noé, Critique, n°476-477, 1987
- DISPOT (L.) - Manifeste archaïque, Grasset, 1986
- DREYFUS (J.) - La ville disciplinaire, Galilée, 1976
- DUMEZIL (G.) - Mythe et épopée I,II,III, Gallimard, 1968, 1971, 1973
- DURAND (G.) - Les structures anthropologiques de l'imaginaire, Bordas, 1969
 - Figures mythiques et visages de l'oeuvre, Berg-International, 1979
 - L'âme tigrée, Denoël, 1980
- ELIADE (M.) - Mythe de l'éternel retour, Gallimard, 1969
 - Traité de l'Histoire des religions, Payot, 1975
- FAIVRE (A.) - Accès de l'ésotérisme occidental, Gallimard, 1986
- FREUD (S.) - Totem et tabou, Petite Bibliothèque Payot, n°77
 - L'analyse du délire et des rêves de Gradiva, Gallimard, 1949
- FREUND (J.) - Sociologie de Max Weber, PUF, 1968
 - Théorie du besoin, Année sociologique, 1970
- GIRARD (R.) - Des choses cachées depuis la fondation du monde, Grasset, 1978
 - La violence et le sacré, Grasset, 1972
- GUILLAUME (M.) - L'économie, science inhumaine, Le Monde 22-23.04.1984
- GURVITCH (G.) - La vocation actuelle de la sociologie, PUF, 1968
- HALBWACHS (M.) - L'évolution des besoins dans les classes ouvrières, Alcan, 1933
- HEIDEGGER (M.) - Essais et conférences, Gallimard, 1958
- HERACLITE - Fragments, PUF, 1986
- JARREAU (P.) - Mythologies de la maison, Temps libre, n°11, 1984
- LABORIT (H.) - L'homme et la ville, Flammarion, 1977
- LAULAN (A.M.) - Le rapport homme-machine en milieu agricole, colloque E.S.U. Grenoble, 1983
- LE CORBUSIER - La Charte d'Athènes (1941), Ed. de Minuit, 1957
 - Vers une architecture, Arthaud, 1977
 - Une manière de penser l'urbanisme, Gonthier (Suisse), 1946
- LE GOFF (J.) - Discussions, Temps libre, n°11, 1984
- LEMAIRE (A.) - Jacques Lacan, Mardaga, (Liège), 1977
- LEVI-STRAUSS (C.) - Les structures élémentaires de la parenté, Mouton, 1977
 - L'identité, Grasset, 1977
- LORENTZ (K.) - L'agression, Flammarion, 1969

- MALAURIE (J.) - Le dernier roi de Thulé, Plon, 1980
- MARX (K.) - Manifeste du parti communiste, Editions sociales, 1968
- MAUSS (M.) - Sociologie et anthropologie, PUF, 1978
- MUCCHIELLI (R.) - Le mythe de la cité idéale, PUF, 1960
- MUMFORD (L.) - Le déclin des villes ou la recherche d'un nouvel urbanisme, France-Empire, 1970
- NEEFS (J.) - L'épreuve littéraire dans la ville, Temps libre, n°11, 1984
- PANKOW (G.) - L'homme et son espace vécu, Aubier, 1986
- PESSIN (A.), TORGUE (H.) - Villes imaginaires, Champ Urbain, 1980
- REMY (J.), VOYE (L.) - La ville et l'urbanisation, Duculot (Belgique), 1974
- RYKWERT (J.) - Le souci du cérémonial, Critique, Janvier-Février 1987
- SAINT-JUST (L. de) - Institutions républicaines, UGE, 1966
- SANSOT (P.) - Poétique de la ville, Klincksieck, 1971
 - Les formes sensibles de la vie sociale, PUF, 1986
- SFEZ (L.) - L'enfer et le paradis, PUF, 1978
 - Vers une critique de la primauté des besoins, Le Monde, Automne, 1974
- TARDE (G.) - Les lois de l'imitation. Etude sociologique (1890)
 Slatkine, 1979
- TONNIES (F.) - Communauté et Société, PUF, 1944
- VERNANT (J.P.) - Mythe et pensée chez les Grecs, Maspéro, 1965
- WEBER (M.) - Economie et société, Plon, 1971
 - Le savant et le politique, Plon, 1959
- WILLMOTT (P.), YOUNG (M.) - Le village dans la ville 1957, Editions du C.C.I., Paris, 1983

